

LA DIVINITÉ

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA JEUNESSE DES ÉCOLES

Par Mgr FREPPEL

ÉVÊQUE D'ANGERS

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE



PARIS

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

7. RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

—
1896

Droits réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



MONSEIGNEUR FREPPEL

LA DIVINITÉ

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

Monseigneur Freppel.

Mgr Charles-Émile Freppel, évêque d'Angers, naquit à Obernai (Alsace), le 1^{er} juin 1827. Il commença ses études au collège de sa ville natale, et les continua au petit séminaire de Strasbourg. Il fut ordonné prêtre par Mgr Reuss, le 22 décembre 1849, après avoir fait de fortes études théologiques. Successivement maître d'histoire au petit séminaire de Strasbourg (1848-1850), professeur de philosophie à l'école des Carmes de Paris (1850-1851), supérieur du collège de Saint-Arbogaste (1851-1852), et chapelain de Sainte-Geneviève à la fin de 1852, le jeune abbé se distingua tour à tour par la clarté de son enseignement, la vigueur de sa polémique contre M. Bonetti, et les débuts d'une éloquence dont l'avenir devait porter si haut l'éclat et la renommée.

Pendant son séjour à Sainte-Geneviève, il fut chargé de faire chaque dimanche, à la jeunesse des écoles, un cours suivi d'instructions sur le

dogme et la morale chrétienne. Il eut vite gagné les sympathies de l'auditoire, qui allait grandissant comme la renommée de l'orateur. Les *Conférences sur la Divinité de Jésus-Christ* ne représentent qu'une faible partie de ces prédications (1). « Ce n'est pas, comme il l'a dit lui-même, un travail d'érudition qu'il vient offrir au public. En dehors de toute discussion de textes, il a voulu s'attacher à ces grands faits qui dominent l'histoire du genre humain, qui s'imposent à la conscience de chacun sans pouvoir être contestés par personne, et qui assurent à la plus haute vérité que l'on puisse proclamer dans le monde l'adhésion de tout esprit droit et impartial. »

Ses talents lui assignaient d'avance une place à la Sorbonne; on lui confia, en 1855, la chaire d'éloquence sacrée où, treize années durant, il retraça avec tant de succès la vie et les travaux des Pères de l'Église. C'est pendant cette période qu'il composa sa belle réfutation de *la Vie de Jésus*, de M. Renan, et qu'il prêcha le Carême aux Tuileries (1862). Après avoir été, à partir de 1867, doyen de Sainte-Geneviève, il fut appelé à Rome, en 1869, pour prendre part aux travaux préparatoires du concile du Vatican, et, plus d'une fois, il eut l'occasion d'intervenir dans les débats théologiques de cette solennelle assemblée.

(1) Cf. *Cours d'Instruction religieuse* par Mgr. Freppel, Evêque d'Angers; Paris, A. Roger et F. Chervin, éditeurs, 1894; 2 vol. in-8°.

Nommé évêque d'Angers le 27 décembre 1869, préconisé le 21 mars 1870, et sacré à Rome le 18 avril, il fit son entrée dans sa ville épiscopale le 27 juillet suivant. Ses diocésains n'oublieront jamais ce qu'il a dépensé, pendant vingt et un ans, d'énergie, de zèle et d'activité. N'avait-il pas pris pour emblème, dans son blason, la diligente abeille, et pour devise ces mots significatifs : *Sponte favos, ægre spicula* « A gré son miel, à regret son aiguillon? » On le vit prodiguer aux ambulances militaires, en 1870, des secours de toute nature, élever une magnifique église votive en l'honneur du Sacré-Cœur pour remercier Dieu d'avoir préservé l'Anjou de l'invasion ennemie; établir, à Angers, une école des hautes études pour la préparation à la licence ès-lettres, et un externat qui compte deux cents élèves, créer à Saumur un collège de plein exercice, donner partout à l'enseignement une vigueur nouvelle; fonder une communauté religieuse, relever de l'oubli les antiques pèlerinages de son diocèse, faire jaillir de terre une grande université catholique, siéger au conseil supérieur de l'instruction publique, et célébrer dans les cathédrales de France les gloires religieuses et militaires de la patrie.

Pour donner au parlement français un vaillant et savant défenseur de toutes les bonnes causes, la catholique Bretagne ne crut pouvoir mieux faire que d'offrir à l'évêque d'Angers une place au Palais-Bourbon. Élu trois fois depuis 1880, l'illustre député de la troisième circonscription

de Brest s'est toujours acquitté de son mandat avec un talent auquel ses adversaires eux-mêmes se sont vus forcés de rendre hommage. Bref, pour résumer cette courte notice, on peut dire que rarement, depuis le commencement du siècle, la chaire chrétienne et la tribune française ont entendu une éloquence aussi ferme et une logique aussi irréfutable.

Il est mort sur la brèche, comme les braves. Le 15 décembre 1891, alors qu'il avait déjà la mort sur les lèvres, il prononçait encore à la Chambre un vigoureux discours. Le samedi 19, il se trainait à la cathédrale pour ordonner 23 prêtres, 9 diacres, 5 minorés et 29 tonsurés. A ceux qui voulaient lui épargner la fatigue de cette longue cérémonie : « Non, non, disait-il, j'irais plutôt sur les genoux s'il le fallait. » Le lendemain, dimanche, il tomba comme foudroyé par le mal; et le lundi, vers midi, en poussant un grand cri de délivrance, il exhala son dernier souffle. Il pouvait dire, comme l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me donnera. »

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR L'ATTENTE D'UN LIBÉRATEUR

PARMI LES NATIONS

Messieurs,

Le saint vieillard Jacob, se voyant près de mourir, appela ses enfants autour de lui et leur dit : « Je vais me réunir à mon peuple, assemblez-vous, afin que j'annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers jours. » Puis, après leur avoir dévoilé à chacun son avenir et sa destinée, Israël, se tournant vers Juda, prononça sur la tête de son fils ces mémorables paroles : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente de nations : *Et ipse erit expectatio gentium* (1). »

(1) Genèse, XLIX, I, 10.

Or, Messieurs, est-il bien vrai que les nations aient attendu le libérateur prédit par Jacob? Et si, comme on ne saurait le contester, la promesse d'un rédempteur s'est développée d'Adam à Abraham, d'Abraham à Moïse, peut-on dire également qu'elle soit devenue pour l'Univers entier un souvenir et une espérance? Telle est la question que je me propose de résoudre dans ce discours.

Avant d'interroger l'ancien monde sur ses souvenirs et sur ses espérances, il faut que nous sachions d'abord où se trouvaient ses grandes zones territoriales et ses grandes lignées historiques. Car si nous néglignons de consulter les principaux organes du passé, nous risquerions fort de n'interroger qu'une cendre muette, des ruines sans nom et sans voix. Eh bien! Messieurs, où l'ancien monde a-t-il vécu? quels ont été les moments solennels de sa vie, les plus vastes théâtres de son activité et les foyers les plus lumineux de sa civilisation? C'est ce qu'il nous importe d'étudier, afin d'apprendre par là si le monde païen a été réellement un monde d'espérance et de désir.

Le premier théâtre de l'activité humaine a été l'Orient. Rien de plus naturel; car

l'Orient a servi de berceau à l'humanité, et, par conséquent, c'est aux bords de ses grands fleuves, au pied de ses hautes montagnes, sur la surface de son vaste plateau et au sein de ses vallées profondes, que les hommes ont dû tout d'abord établir leur siège et fixer leur séjour. Et quand j'ai dit l'Orient, j'ai nommé Memphis et Babylone, Ninive et Tyr; j'ai nommé Sémiramis, Sésostris, Cyrus, quelque chose de grave et d'immobile, de mystérieux comme les forêts de l'Inde, de colossal comme les pyramides de Thèbes, d'énigmatique comme les statues de l'Égypte; il y a un reflet de l'infini en tout cela; le ciel y semble plus proche de la terre, le sentiment de la divinité paraît y absorber l'idée de l'humanité. On dirait le calme de la solitude et le silence de la contemplation. Voilà l'Orient! Et nous, hommes de l'Occident, nous, enfants d'une civilisation différente, chaque fois qu'il nous arrive de toucher par la pensée ou par la parole à cette terre sacrée de l'Orient, il semble qu'au contact de tant de majesté unie à tant de charmes, notre cœur ait tressailli d'enthousiasme et qu'un souffle de feu, traversant notre âme, la transporte et l'embrase.

Mais là, Messieurs, ne devait pas se borner l'activité de l'ancien monde. L'Orient n'avait été qu'une face de l'humanité. A côté de cette force d'inertie, de cette effrayante immobilité, de cette grandeur informe, il fallait le mouvement de l'esprit, les règles de l'art, le fini du détail, la perfection des œuvres. Un jour vint où cet antique foyer s'éteignit dans les ténèbres, où les Pharaons descendirent lentement dans leur tombe, où l'Inde se replia silencieuse au fond de ses sanctuaires, où la pourpre du grand roi s'en alla par lambeaux couvrir les épaules de quelques satrapes parvenus, où Ninive s'affaissa sur elle-même et où Persépolis n'offrit plus que des ruines. Que s'était-il passé? Quelques fugitifs, s'échappant des flancs de l'Asie, avaient abordé sur une terre moitié orientale, moitié occidentale, et, là, ils avaient demandé aux richesses du sol, aux flots de la mer et aux ressources de leur génie, un nouvel Orient, une seconde civilisation. Des bords du Tigre et de l'Euphrate, l'ancien monde descendit vers les plaines de Marathon et sur les rives de l'Eurotas. Sparte et Athènes étaient devenues l'arbitre de ses destinées. Et si vous trouviez que

j'ai fait trop d'honneur à ce petit État en le nommant la deuxième puissance historique de l'ancien monde, je vous dirais : Recueillez quelques-unes de mes paroles, cherchez-en la racine, vous y trouverez la Grèce et son harmonieux idiome. Que si vous doutiez encore, j'ajouterais : Regardez les murs de ce temple; chaque colonne semble porter dans les airs, avec le nom de la Grèce, le souvenir de son génie.

Et maintenant, qu'ai-je besoin de nommer la troisième puissance historique de l'ancien monde? Vous l'avez devinée, Messieurs, et c'est là tout ensemble un avantage et un inconvénient pour ma parole d'être devancée par vos souvenirs. Vous avez fait quelques pas vers l'Occident, en laissant derrière vous l'Orient et la Grèce, la plus haute puissance religieuse et la plus haute puissance intellectuelle de l'antiquité; vous cherchez en ce moment la plus haute puissance sociale, et avec raison, car le pouvoir, la science et la religion, c'est toute l'humanité. Vous cherchez, dis-je, la plus grande force sociale de l'ancien monde. Vous voilà sur les bords du Tibre, n'allez pas plus loin : là, entre sept collines, Dieu plaça le siège de l'unité so-

ciale. Il prit un peuple et, lui donnant en main le glaive des batailles, il lui dit : Étends cette épée, et lorsqu'elle rencontrera pour obstacles les limites du monde, tu la remettras dans le fourreau, car ta mission sera terminée. Je ne demande pas en ce moment pourquoi Dieu lui dit cela, ce n'est pas mon sujet, je l'expliquerai plus tard. Nous sommes à rechercher les trois grandes puissances historiques de l'ancien monde. Partis de l'Orient, nous avons touché au rivage des Hellènes, et de là, au peuple romain; or, quand on a rencontré sur son chemin le peuple romain, on revient sur ses pas ou, du moins, l'on s'arrête, comme devant ces colonnes fameuses qui marquaient la limite du vieux monde; car, au-delà du peuple romain, il n'y a plus que Dieu et l'Évangile, Jésus-Christ et l'Église.

Nous connaissons à présent les principaux organes du monde historique qu'il nous faudra consulter, pour savoir si l'humanité a vécu dans l'attente d'un libérateur : c'est la plus haute puissance religieuse, la plus haute puissance intellectuelle et la plus haute puissance sociale du monde païen. Mais il nous servirait peu de savoir que nous devons

nous adresser à l'Orient, à la Grèce et à Rome, si nous ne cherchions également dans quel ordre d'idées Rome, la Grèce et l'Orient ont déposé cette commune espérance. Évidemment, Messieurs, ce ne pouvait être que dans l'ordre des idées religieuses, car l'attente d'un libérateur ou l'idée messianique ne se rattache qu'à cet ordre. Or, les idées religieuses de l'antiquité païenne ne pouvaient provenir que d'une double source : elles étaient transmises par le témoignage, c'est-à-dire par la tradition; ou bien elles étaient acquises par le libre effort de l'esprit, c'est-à-dire par la philosophie. C'est donc à la tradition et à la philosophie de nous apprendre si le monde païen était un monde d'espérance et de désir.

Or, Messieurs, supposons un moment que l'idée messianique ait été confiée au canal de la tradition chez les anciens peuples : sous quelle forme est-il probable que nous puissions l'y retrouver? Est-ce sous la forme d'une idée claire et précise? Je ne le pense pas. Aucune notion religieuse ne se présente dans l'antiquité païenne avec ce caractère de précision et de clarté. Voyez ce qui arrive quand le soleil s'éloigne de nous. D'abord,

les objets se mêlent et se confondent, leur contour s'efface, leurs traits s'altèrent; puis ils perdent leur couleur; bientôt ce n'est plus qu'une masse confuse, où l'œil démêle à peine quelques saillies ou quelques arêtes. Il a dû en être ainsi de l'attente du libérateur ou de l'idée messianique. A mesure qu'elle s'engageait dans les ténèbres de l'antiquité, s'éloignant ainsi de la lumière primitive, elle a dû perdre quelques-uns de ses éléments, pour en emprunter de nouveaux jusqu'à se transformer entièrement. Car telle est la destinée de toute idée religieuse livrée au caprice de l'homme : c'est une image dont le temps efface quelques traits, à laquelle l'ignorance en ajoute d'autres, et que les passions achèvent de défigurer. Et ainsi, sous la triple action du temps, de l'ignorance et des passions, l'idée religieuse subit la triple injure de la mutilation, du mélange et du changement. Telle a dû être également la destinée de l'idée messianique : hormis l'un ou l'autre État, au sein duquel Dieu lui-même se sera chargé de la conserver intacte et pure, elle devra se ressentir partout ailleurs des outrages du temps, de l'ignorance et des passions, c'est-à-dire s'altérer,

se corrompre et se transformer, Or, Messieurs, qu'est-ce qu'un fait, qu'est-ce qu'une idée religieuse altérée, corrompue et transformée? Qu'est-ce qu'une tradition religieuse chargée de pareilles idées jointes à des faits de ce genre? C'est une mythologie ou un ensemble de mythes; de même qu'un fait, une idée religieuse ainsi altérée, corrompue et transformée, s'appelle un mythe. Si donc l'idée messianique existe au fond de la tradition des peuples païens, nous devons l'y trouver sous la forme d'un mythe. Et, comme les traditions de ces peuples se résument dans celles de l'Orient, de la Grèce et de Rome, il faut que nous cherchions l'idée messianique dans le mythe oriental, dans le mythe hellénique et dans le mythe occidental ou romain; comme aussi, pour savoir si la philosophie ancienne a témoigné en faveur de cette croyance universelle, l'ordre des temps exige que nous interroguions la science orientale, la science hellénique et la science occidentale ou romaine.

Avant d'aborder l'examen rapide de ce triple mythe et de cette triple science, je crains, Messieurs, que vous ne soyez trop frappés de la diversité de leurs caractères.

S'il en était ainsi, je vous ferais observer que c'est là une chose toute simple et toute naturelle. L'erreur est un rayon brisé de la vérité; mais ce rayon peut se briser en mille sens divers. En traversant le vieux monde, l'idée messianique devait se modifier suivant l'esprit des temps et le génie des peuples. C'est un mirage qui reflète telle époque, tel pays; mais le mirage qui réfléchit les belles plaines de la Syrie ne ressemble pas à celui qui répète les déserts arides de l'Afrique. C'est pourquoi l'idée messianique, en passant par le mythe oriental, par le mythe hellénique et par le mythe occidental, a dû recevoir l'empreinte des habitudes dogmatiques de l'Orient, de l'esprit philosophique de la Grèce et du génie politique de Rome, et, par conséquent, se présenter à nous sous des aspects divers et avec les couleurs les plus variées.

Toutefois, Messieurs, malgré la variété des formes, l'idée messianique, enveloppée dans ce triple mythe, a dû conserver partout l'identité du fond, sinon nous ne pourrions plus la constater. Or, le fond de l'idée messianique se compose d'un double élément : c'est à la fois un souvenir et une espérance.

C'est un souvenir, car elle n'a sa raison d'être que dans un fait passé ; c'est une espérance, car elle n'a son terme que dans un événement futur. C'est le souvenir d'une grande ruine et l'espérance d'une grande réparation ; le souvenir d'une grande faute et l'espérance d'une grande expiation ; le souvenir d'une grande peine et l'espérance d'une grande consolation. Conséquemment, partout où l'idée messianique pourra nous apparaître, elle devra se montrer à nous revêtue de ce double caractère, c'est-à-dire comme une espérance et comme un souvenir.

Cela posé, Messieurs, cherchons ce double élément dans le mythe oriental, dans le mythe hellénique et dans le mythe occidental. Et, d'abord, qu'est devenue l'idée messianique dans le mythe oriental ? L'Orient, cette terre des grands souvenirs, ce pôle de l'espérance des peuples, devait naturellement reproduire l'idée messianique avec plus de fidélité et lui conserver davantage les proportions de l'infini. Aussi, dans le mythe oriental, c'est une apparition de l'infini dans le fini, de la divinité dans l'humanité, une théophanie proprement dite ou une incar-

nation. Je ne puis pas suivre le mythe oriental dans toutes les déviations qu'il a subies dans le cours de son histoire, ni le dégager des formes particulières qu'il a revêtues chez les différents peuples. Il nous suffira de choisir les trois mythes les plus célèbres de l'Asie, le mythe indien, le mythe persan et le mythe égyptien ; car l'Égypte, la Perse et l'Inde représentent la triple puissance scientifique, militaire et religieuse de l'Asie païenne, comme elles professent également l'erreur sous sa triple forme, sous celles du panthéisme, du dualisme et du polythéisme. Eh bien, Messieurs, dans le mythe panthéistique de l'Inde, la deuxième puissance de la divinité ou le deuxième principe, Vischnou, s'incarne successivement pour réparer les maux causés par la troisième puissance, le principe de destruction, Siva. Mais les huit premières incarnations ne sont que des manifestations imparfaites de la divinité ; c'est à la neuvième seulement que le second principe apparaîtra réellement sous la forme humaine, pour accomplir l'œuvre de la médiation. Vous le voyez, il y a là le double élément de l'idée messianique, le souvenir d'une grande ruine et l'espérance d'une

grande réparation; et quand le brahmane murmurait sa prière le long du Gange, dans le silence de son âme et dans la solitude de ses rêves, il hâtait de ses vœux l'arrivée du mystérieux personnage qui devait rendre l'innocence à son cœur, et, à l'Inde sa patrie, la gloire et le bonheur.

De même que l'idée messianique, en passant par le moule du mythe indien, recevait l'empreinte du panthéisme, ainsi devait-elle se plier, dans le mythe persan, à la forme dualiste. Le mythe persan offre l'image d'une guerre intestine, d'une lutte entre la lumière et les ténèbres, entre le principe du bien et le principe du mal, entre Ormuzd et Ahrimane. Le Mal a envahi la race humaine; pour la délivrer, le Bien suprême se manifeste aux hommes sous la figure de Mithras, qui triomphe d'Ahrimane et associe à sa victoire toute l'humanité. Encore ici, Messieurs, nous retrouvons les deux éléments de l'idée messianique, le souvenir du mal commis et l'espérance de la réparation. Et lorsqu'au témoignage de Plutarque, Cyrus prenait Mithras à témoin de ses serments, il invoquait à son insu Celui qui devait plus tard le mener par la main comme le ministre

de la vengeance et l'instrument de la bonté céleste.

Le mythe égyptien ne renferme pas moins l'idée messianique que le mythe indien et le mythe persan. Osiris et Isis représentent le principe actif et le principe passif. Un esprit malfaisant, figuré par le serpent Typhon, remplit de maux la terre et la mer. D'Isis et de Jupiter naît un enfant libérateur, nommé Orus, qui terrasse le serpent et ramène parmi les hommes le bonheur et la paix. Évidemment, Messieurs, le souvenir d'une chute primitive et l'espérance d'un médiateur futur forment une partie intégrante du mythe égyptien. C'est le triple écho d'une même voix qui, partie d'un seul point, a parcouru l'Univers pour rappeler à tous les hommes le souvenir d'une faute immense et l'espoir d'un immense pardon.

Le mythe égyptien sert de transition entre le mythe oriental et le mythe hellénique. Dans ce dernier, les traits sont moins lumineux et les proportions plus restreintes. Le caractère de la divinité s'y efface peu à peu pour faire place à la figure d'un demi-dieu, d'un héros. La Grèce, c'est l'homme, l'homme isolé, l'homme individuel élevé à sa plus

haute puissance; c'est l'exaltation de ses forces, l'apothéose de son génie. Conséquemment, le mythe hellénique devait se mettre à la portée de l'homme et descendre au niveau du fini. Néanmoins, l'idée messianique s'y fait jour à travers les nuages qui l'enveloppent. Je ne vous parlerai pas du mythe de Pandore, dont la boîte mystérieuse ne conserve que le souvenir des biens qu'elle a perdus et l'espérance de les recouvrer un jour; je tairai de même l'âge d'or dont la Grèce chantait les délices, regrettait la décadence et espérait le retour. Mais vous connaissez tous le mythe de Prométhée, de ce Titan orgueilleux qui, voulant se faire l'égal des dieux, déroba le feu du ciel, et dont le foie, rongé par un vautour sur les flancs du Caucase, témoigne à jamais d'un châtement immortel comme le crime. Prométhée attend un libérateur et, bien que la Grèce, aveuglée par ses fables, lui envoie Hercule pour le délivrer, elle déclare cependant par la bouche d'Eschyle qu'un Dieu seul peut racheter par ses souffrances cet infortuné coupable. Vous l'entendez, Messieurs, la Grèce parle comme l'Orient; le mythe hellénique non moins que le mythe

oriental renferme le double élément de l'idée messianique, le souvenir d'une faute et l'espérance d'une expiation. Et plus cette idée devenait obscure, confuse, plus la Grèce multipliait le nombre de ses libérateurs, appliquant à plusieurs ce qui ne convenait qu'à un seul : comme l'œil du malade, incapable de s'attacher à un seul objet, promène sa lumière incertaine sur tout ce qui l'entoure. Je passe au mythe romain.

Si l'idée messianique a traversé le mythe romain, avec quel caractère spécial et sous quelles couleurs particulières devra-t-elle s'offrir à nos yeux? Qu'est-ce, en effet, que le peuple romain? Le peuple romain, c'est la guerre, la conquête, l'autorité. Il lui a été dit : « A d'autres, le génie des beaux-arts, les travaux de la science, les gloires de la pensée; toi, peuple romain, souviens-toi qu'il t'appartient de régir l'Univers :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Eh bien, Messieurs, que pouvait devenir l'idée messianique chez un tel peuple? Elle ne pouvait se traduire que dans l'attente d'un dominateur suprême, d'un monarque universel; or c'est précisément sous cette

image qu'elle apparaît dans le mythe romain. Pour nous en convaincre, nous n'avons pas besoin d'entreprendre un examen détaillé des livres sibyllins où ce mythe est consigné; il suffit d'en recueillir un son échappé à la lyre du chantre national de Rome. Dans sa quatrième Églogue, le poète latin célèbre un nouvel âge qui va s'ouvrir pour l'humanité, grâce à la naissance d'un enfant qu'il appelle un rejeton du ciel, un descendant des dieux :

Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum.

Sans doute, Virgile applique l'idée messianique à un prince de son temps; mais il n'en témoigne pas moins, par la solennité de son langage, des souvenirs et des espérances du peuple romain,

Vous me direz peut-être : Fort bien, l'idée messianique se retrouve tout entière au fond du mythe occidental, du mythe hellénique et du mythe oriental; et comme l'Orient, la Grèce et Rome forment la triple puissance religieuse, intellectuelle et sociale de l'antiquité, il faut bien avouer que toutes les nations anciennes attendaient un libérateur. Mais, jusqu'à présent, vous n'avez fait appel qu'aux traditions populaires, vous

avez interrogé les masses qui croient tout à l'aveugle sans rien examiner. Il est des esprits d'élite qui planent au-dessus du vulgaire et ne permettent pas aux préjugés de monter jusqu'à eux. L'ancien monde les appelait ses sages, ses philosophes. Eh bien ! qu'ont-ils pensé de l'attente d'un libérateur, eux, qui mesureraient avec le coup d'œil du génie les forces et les faiblesses de la nature humaine ? Dieu me garde, Messieurs, d'insulter à la philosophie, en ce moment surtout où elle subit le châtement de ses fautes dans l'oubli qui la couvre. Nous ne sommes pas de ceux qui la craignent ni de ceux qui la méprisent ; il faut l'estimer à sa juste valeur sans redouter ses attaques. C'est une haute science que la philosophie, car c'est une grande chose que la raison humaine ; aussi, je veux consulter avec respect la raison philosophique. Je vais plus loin : ce témoignage est capital dans la question qui nous occupe ; car il faut avouer, et j'ai dit trop de bien de la philosophie pour n'avoir pas le droit d'ajouter que son défaut dominant a toujours été l'amour-propre. Si donc, malgré cet amour-propre, elle déclare, par ses organes les plus accréd-

dités, qu'elle attend un libérateur, il faut qu'elle ait vivement senti la nécessité de le croire, et plus encore le besoin de le dire.

Et d'abord, Messieurs, la sagesse orientale s'accorderait-elle avec la tradition populaire sur l'attente d'un libérateur? Mais où trouver le représentant le plus élevé de la sagesse orientale? Dans l'Inde comme dans la Perse, chez les Chaldéens comme chez les Égyptiens, la science se confond avec le mythe, la philosophie n'est qu'un développement de la mythologie. Toutefois, à l'extrémité orientale de l'Asie, la pensée humaine a suivi un cours plus régulier et plus libre; elle s'y est dégagée du mythe avec plus de facilité et de promptitude. Un homme célèbre a dit de ce singulier pays : « C'est une momie embaumée, enveloppée de soie, chargée d'hiéroglyphes. » Le mot est vrai. La Chine est restée une étrangère dans la grande famille humaine, bien que l'isolement n'ait pas détruit son activité. On y trouve une raison calme et patiente, une sagesse laborieuse; c'est le sens pratique joint à la réflexion. Écoutez-la s'exprimant par la bouche du plus grand de ses fils : « Moi, Confucius,

j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales il s'élèvera un saint homme qui produira un océan d'actions méritoires. Il sera envoyé du ciel et il aura tout pouvoir sur la terre (1). » Quelques années après, la sagesse humaine fit un nouvel effort, et, après avoir produit la plus grande vertu païenne de l'Orient, elle vint se personnifier dans la plus haute vertu païenne de l'Occident. Un homme surgit, que j'appellerai le plus grand de l'antiquité, parce qu'il en fut le plus sage, un homme qu'on dirait une étincelle échappée au christianisme. Eh bien, cet homme, conversant un jour avec ses disciples, et il a eu la rare destinée d'avoir des disciples plus fameux que lui-même, s'interrompit pour dire à l'un d'eux : « Alcibiade, ne demande rien aux dieux ; attendons qu'un envoyé du ciel vienne nous instruire de nos devoirs envers les dieux et envers les hommes, et espérons de la bonté divine que ce jour-là n'est pas fort éloigné (2). » Phénomène étrange, Messieurs, l'égoïsme social de la Chine, qui lui fait repousser tout étranger,

(1) *L'invariable Milieu*, trad. de M. Abel Rémuzat, p. 144, 145.

(2) Platon, 2^e *Alcibiade*.

n'empêche pas Confucius d'attendre un libérateur étranger à sa patrie; et l'égoïsme intellectuel de la Grèce, qui la porte à mépriser comme barbare tout ce qui n'est pas grec, n'empêche pas Socrate de soupirer après un personnage inconnu à la sienne. Mais si l'égoïsme social de la Chine et l'égoïsme intellectuel de la Grèce ont fléchi sous l'empire de l'idée messianique, du moins l'orgueil politique de Rome ne lui permettra-t-elle pas de s'incliner devant l'universalité de ce souvenir et de cette espérance. Nous voici devant l'homme qui résume en lui toute la science romaine. Il a le droit de parler au nom de Rome, car Rome lui doit en partie son éclat, son salut, et dans cet homme extraordinaire elle peut admirer tout ensemble la grandeur du citoyen, la puissance de l'orateur et la souveraineté du génie. Eh bien, lui aussi s'étonne et se trouble devant ce monarque universel prédit par les oracles, et il se demande quel homme, quel temps cette prophétie pourrait concerner, *in quem hominem, in quod tempus*; et il semble que le Sénat lui-même ait voulu immortaliser les frayeurs de Cicéron, en défendant d'élever pour un certain temps aucun

enfant mâle (1). Mais peut-être verrez-vous dans cette défense l'esprit républicain reculant devant l'image d'un empire? Écoutez Tacite, cette parole grave et judicieuse qui osa louer la vertu entre deux vices couronnés. « L'Orient, dit-il, va prévaloir, et de la Judée sortiront ceux qui régiront l'univers (2). » Serait-ce que Tacite eût voulu évoquer devant sa patrie défaillante le fantôme de l'Orient, pour ranimer l'énergie des Romains de la décadence, comme il avait opposé à leurs désordres les mœurs des Germains? Voici Suétone : le flatteur des Césars parle comme leur censeur. « Tout l'Orient, dit-il, est plein de cette antique et constante opinion, que de la Judée sortiront ceux qui régiront l'univers (3). » Vous le voyez, Messieurs, Rome et la Grèce, la Grèce et l'Orient, la tradition et la philosophie, le mythe et la science s'unissent pour proclamer que tous les peuples attendaient un libérateur et que l'ancien monde était un monde d'espérance, un monde de désir.

(1) Cicéron, *de Divinat.*, l. I, c. 54. — Suétone, *Vie d'Auguste*, ch. xciv.

(2) Tacite, *Hist.*, l. V, ch. xiii.

(3) Suétone, *Vie de Vespasien*.

Deux fleuves d'Asie, sortant d'une même montagne, se séparent dans leur cours, puis, après avoir arrosé les lieux les plus célèbres de la terre, ils viennent se rejoindre pour mêler leurs flots au sein d'une mer commune. Le Tigre et l'Euphrate, c'est la tradition messianique. Parti d'une même source, un double courant, traversant le vieux monde, a porté la grande promesse aux Juifs et aux Gentils : un jour, ce double courant se confondit en un seul ; le flot qui portait le souvenir avec la promesse s'arrêta devant un berceau ; ce jour-là, on ne se souvint plus que pour bénir, et l'espérance devint la foi.

PREMIÈRE CONFÉRENCE (1)

JÉSUS-CHRIST EST NÉ EN DIEU

C'était sous l'empereur Tibère. L'aigle romaine avait étreint le monde dans ses serres vigoureuses, et l'Univers était à ses pieds. Courbé sous le poids de quarante siècles de crimes, le genre humain s'en allait, traînant avec peine les fers de son long esclavage. La lumière avait quitté l'esprit de l'homme, la vie s'était retirée de son cœur : la terre était devenue ténébreuse et froide. Mais voici qu'un jour, entre les cimes du Carmel et du Thabor, entre les rives du

(1) Dès 1863, l'auteur avait détaché de son cours complet d'instructions, pour les publier à part, les conférences qui font l'objet de ce volume. Il leur avait donné pour titre : *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ, prêchées devant la jeunesse des écoles.*

Jourdain et les bords de la grande mer, un homme se leva... Une mère pauvre avait reçu son premier soupir et séché sa première larme; une chétive demeure avait abrité les années de son enfance; et le travail de l'ouvrier, en trempant son pain de larmes, avait arrosé son front de sueur. Mais, après trente années de silence et d'obscurité, cet homme, se présentant à la terre étonnée, lui adressa ces étranges paroles : « Je suis la lumière du monde. — Je suis le principe et la fin. — Je suis la voie, la vérité et la vie (1). » Et, joignant aussitôt à ces paroles des actions non moins merveilleuses, il guérit les malades, rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, il redresse les boiteux, marche sur les flots, calme la tempête. Il dit, et la mort rend ses victimes, et la tombe lâche sa proie. Cependant, la race humaine a tressailli, la Judée s'est émue, les rois ont pâli sur leurs trônes, les peuples se sont levés en tumulte, la Synagogue a tremblé sur la chaire de Moïse, l'envie a aiguisé son dard, l'orgueil a distillé son venin, la haine a poussé son cri de mort; et, un jour, dans une ville de

(1) S. Jean, VIII, 12; Apocal., I, 8; S. Jean, XIV, 6.

l'Orient, cet homme expirait sur une croix. Au scandale du ciel et de la terre, tant de puissance, tant de doctrine, tant de grandeur parut, un moment, n'aboutir qu'à une croix et à un tombeau. Mais, à peu de siècles de là, cette croix était devenue un trône, ce tombeau s'était changé en autel et, autour de ce trône, au pied de cet autel, le monde civilisé, le front dans la poussière, adorait en silence l'enfant de Bethléem, le fils de Marie, Jésus de Nazareth, le supplicié de la Croix, le ressuscité du Calvaire.

Assurément, Messieurs, c'est là pour le moins quelque chose de grand, de prodigieux, et nul ne dira, nul n'a jamais dit que rien de semblable se soit vu sur la terre. Jamais homme, en effet, n'a échangé les outils de l'artisan contre le sceptre du monde; jamais homme n'a passé par une crèche et par une croix pour monter sur l'autel. Conséquemment, toute âme qui se soucie de sa destinée doit se demander quel est cet homme unique entre tous. Telle est aussi la question que je viens poser devant vous. Je ne la pose pas à votre cœur, car ce serait lui faire injure, et votre présence dans ce temple me répond de votre foi. Je la pose, parce qu'il

faut la poser : cela est naturel, cela est logique. Je dis donc que Jésus-Christ est Dieu, et, pour me borner dans un sujet si vaste et si fécond, je vais établir d'abord que Jésus-Christ est né en Dieu, en d'autres termes que sa naissance prouve sa divinité. C'est tout le sujet de cette conférence.

Que prouve d'ordinaire la naissance? A tout le moins, Messieurs, elle ne prouve rien. Et que prouverait-elle? Que pourrait-elle prouver en votre faveur, en faveur de votre génie, de votre mérite, de vos destinées futures? Lorsque, nouveau-né, vous arrivez en tremblant sur le seuil de l'existence, vous y paraissez seul, sans passé, sans rien même qui puisse faire présager ce que l'avenir vous réserve d'élévation ou de bassesse, de malheur ou de félicité. L'homme naît à la vie, laissant derrière lui le néant, et marchant vers l'inconnu; et ainsi son berceau, placé entre le néant et l'inconnu, garde le silence sur son avenir. Que voulez-vous qu'il dise? La naissance est un problème, et un problème ne résout pas un problème. Qu'êtes-vous? Que serez-vous? Vous naissez : voilà tout. Pour vous, le passé est muet, et l'avenir sans voix.

Je me trompe : la naissance peut prouver quelque chose, suivant la condition où il plaît à Dieu de nous placer. Mais, si haute qu'on la suppose, elle prouvera tout au plus que vous aurez une place au soleil et un rang dans l'histoire. Oui, quel que soit le milieu dans lequel vous ayez paru, fussiez-vous né sur les marches du trône, le canon des Invalides aurait appris au monde qu'il est né un homme de plus, c'est-à-dire peu de chose. La naissance fait présager les richesses, les dignités, l'éclat; et, comme l'éclat, les dignités, les richesses sont choses, en apparence, très grandes, fort petites au fond, en définitive elle prouve peu. D'autre part, elle prouve beaucoup. Car elle annonce que vous aurez pour sœur la souffrance, pour compagne la douleur; or la douleur et la souffrance sont deux choses bien autrement intimes à l'homme que les richesses et les dignités. Mais, soit qu'elle prouve beaucoup ou qu'elle prouve peu, soit qu'elle annonce les richesses et les dignités, ou bien la souffrance et la douleur, elle ne prouve toujours qu'une chose, notre commune origine. Nous naissons tous égaux par la nature; notre naissance n'atteste que notre humanité.

Mais, Messieurs, si nous naissons tous de la même manière, et si notre naissance ne prouve que notre humanité, il s'est rencontré un homme qui n'est pas seulement né comme un homme, mais dont la naissance atteste une plus haute origine. Ce n'est pas que les chants d'allégresse de tout un peuple soient venus saluer son entrée dans le monde : il naquit pauvre, et les pauvres n'ont guère d'amis qui viennent les féliciter et leur dire : « Réjouissons-nous, un enfant vous est né. » Ce n'est pas que son berceau se trouvât placé à côté d'un trône : une étable lui tint lieu de palais. Et, d'ailleurs, à quoi lui eussent servi un trône et un palais, si ce n'est à faire éclater davantage son humanité ? Or, il suffisait, pour l'établir, d'appeler sur son berceau la souffrance et la douleur. « Tout l'éclat des grandeurs, disait Pascal, n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux rois, aux conquérants, et à tous ces grands de chair. La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de différents genres. Il eût été inutile à Archi-

mède de faire le prince dans les livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi; mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre! Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et qui voient la sagesse (1)! » Ce qui distingue en effet la naissance de Jésus-Christ de toute autre, c'est qu'elle ne prouve pas seulement son humanité, mais encore sa divinité; il n'est pas né comme un simple homme, mais il est né en Homme-Dieu.

J'ai dit, Messieurs, que le berceau de l'homme s'élève entre le néant, d'une part, et l'inconnu de l'autre : l'homme qui naît à la vie est un avenir sans passé. Naître, c'est commencer de vivre, et, par conséquent, rien ne précède la naissance, parce que rien n'est antérieur à la vie. Aussi, quel homme a jamais pu faire parler de lui avant d'être né? Avant que Socrate naquît, qui est-ce qui parlait de Socrate? Avant que César vit le jour, qui est-ce qui pensait à César? Cela est si vrai,

(1) Pascal, *Pensées*, art. x, 1.

que je craindrais le ridicule en essayant de le prouver. Et cependant, j'ai besoin d'insister sur ce lieu commun : pour le moment, tout est là dans la question que nous traitons. Oui, quelle qu'ait été la puissance d'un homme pendant sa vie, sa célébrité après la mort, eût-il porté la gloire de son nom jusqu'aux confins de la terre, eût-il fait briller dans tous les lieux la lumière de sa doctrine, ou bien eût-il promené la victoire sur tous les champs de bataille du monde, jamais il ne parviendra à occuper de sa personne, pendant une seule minute, ceux qui existaient avant lui. Là se brise sa force, là échoue toute sa gloire. A plus forte raison jamais homme n'a-t-il pu, avant d'être né, se perpétuer dans la mémoire d'une famille, d'un peuple, de l'humanité tout entière; se faire admirer d'elle, se faire aimer d'elle, se faire adorer d'elle. Que si vous connaissez un homme qui ait ainsi vécu avant de naître, pour lequel la postérité ait commencé avant la vie, dites-moi, quel est-il? Encore une fois, Messieurs, je ne crains qu'une chose, c'est que ma question ne vous semble pas sérieuse, tant le bon sens la repousse, tant l'expérience en

fait justice. Vous me répondez aussitôt : Comment un homme peut-il faire parler de lui avant d'exister? Cela ne s'est jamais vu. La naissance est le commencement de la vie, c'est un jour qui n'a pas de précédent, un matin sans aurore. Telle est la condition générale des naissances humaines; tout homme naît ainsi, et quiconque ne naît pas ainsi n'est pas un pur homme.

Or, Jésus-Christ n'est pas né de la sorte : seul entre tous il a eu le privilège incommunicable d'une naissance couronnant un passé, et un passé de quatre mille ans. Seul entre tous il a vécu, avant de naître, dans la mémoire de l'humanité. Non seulement il a fait parler de lui et occupé de sa personne ceux qui existaient avant lui, mais encore il s'est fait attendre, il s'est fait désirer d'eux, il a fait vivre l'ancien monde de cette espérance et de ce désir. Que dis-je? Tandis qu'un homme ne peut se faire connaître avant d'exister, Jésus-Christ, avant sa naissance, a pu se faire aimer et adorer. Ce serait déjà une chose prodigieuse, qu'un homme pût se faire adorer après avoir vécu; mais qu'un homme pût se faire adorer avant de naître, cela est absurde ou cela est divin.

Oui, qu'un peuple entier, les yeux fixés sur un enfant à naître, sur un berceau à venir, ait pu répéter pendant deux mille ans : Dans telle famille, dans telle ville, à telle époque, il naîtra un enfant, et cet enfant est Dieu; que l'humanité tout entière se soit unie à ce peuple pour tenir un langage analogue; qu'elle ait ainsi parlé par la bouche de ses historiens, de ses poètes, de ses philosophes, malgré l'ignorance des masses, les préjugés de la science, les résistances égoïstes de l'orgueil national; en dépit du temps qui efface tout, de l'erreur qui défigure tout, des passions qui ont intérêt à tout détruire; qu'elle ait exprimé ce langage dans le mystère de ses fables, sous l'enveloppe de ses mythes, et jusque dans le sang de ses victimes, je le répète, dans cette affirmation perpétuelle et universelle, il y a de la folie ou de la divinité; ou l'humanité, avant Jésus-Christ, n'avait pas le sens commun, ou bien Jésus-Christ n'est pas simplement né en homme, il est encore né en Dieu.

Mais, Messieurs, est-il bien vrai que Jésus-Christ ait vécu, avant de naître, dans la mémoire des hommes? Est-il bien vrai que sa naissance ait couronné un passé de

quatre mille ans? Est-il bien vrai qu'il se soit fait connaître, aimer ou adorer avant même d'exister? Car, si cela n'était pas certain, mon raisonnement pécherait par la base. Or, Messieurs, la preuve de cette vérité a fait l'objet de nos Conférences l'année dernière (1). Nous avons étudié avec vous le règne de Jésus-Christ dans l'ancien monde. A cet effet, nous avons remonté le fleuve de la doctrine et le fleuve de l'histoire jusqu'à leur source commune qui est Dieu; puis, redescendant ce double courant des idées et des faits, à travers le peuple juif et la Gentilité, nous sommes venus toucher au berceau de Jésus-Christ, comme au terme du mouvement doctrinal et historique de l'antiquité. D'un côté, Jésus-Christ a vécu, avant de naître, dans la mémoire du peuple juif : pendant seize cents ans, le nom du Messie est venu se placer sur les lèvres des prophètes de Juda et dans les pages de ses livres; il s'est incrusté sur le marbre de son autel et jusque dans les pierres de son temple. L'idée messianique se re-

(1) Cf. *Cours d'instruction religieuse. Conférences de Sainte-Geneviève prêchées devant la jeunesse des écoles*; 2 vol. in-8°; Paris, A. Roger et F. Chernoviz, éditeurs.

trouve à l'origine d'Israël comme dans tout le cours de sa longue histoire : elle l'a exalté au milieu de ses triomphes et soutenu dans ses revers, comme un rayon d'espérance et de consolation. Sur la terre de l'exil, nonf moins que sur le sol de la patrie, cette grande idée a fait son orgueil, sa force et sa vie. Malgré les révolutions intérieures et les invasions étrangères, Israël n'a pas détourné un seul instant ses regards du berceau de Jésus-Christ : il n'a cessé de redire, à la suite des prophètes, l'époque de l'avènement du Messie, son lieu de naissance, les circonstances particulières qui devaient marquer sa vie et sa mort; et l'on peut affirmer en toute vérité que Jésus-Christ a été, par anticipation, l'âme du peuple juif.

Mais si, d'une part, Jésus-Christ a pénétré et vivifié de son souffle le peuple juif, si son nom se trouve en tête de ce grand monument historique et social de l'antiquité; d'autre part Jésus-Christ a vécu, avant de naître, dans la mémoire des Gentils. Il y a vécu, à la vérité, d'une manière moins éclatante, sous des traits plus confus, mais enfin sa physionomie s'y est réfléchie à l'avance. Du fond de ses sanctuaires, du

haut de ses monuments, au sein de ses forêts vieilles comme le monde, l'antique Orient a murmuré le nom du libérateur. Depuis le promontoire de Sunium jusqu'aux jardins de l'Académie, du Portique au Lycée, la sagesse humaine a jeté un cri de détresse vers ce berceau qui devait s'élever un jour au milieu de l'humanité. Des Tusculanes aux livres sibyllins, le nom du mystérieux enfant a traversé la poésie, l'histoire et la philosophie. Et remarquez bien, Messieurs, ce ne sont pas quatre mille ans de vie purement humaine que Jésus-Christ a passés, avant de naître, dans la mémoire des hommes, mais encore quatre mille ans de vie divine : car le peuple juif et la Gentilité n'avaient pas les yeux tournés vers le berceau d'un simple homme; c'est un Homme-Dieu que la Gentilité demandait à l'Orient par la bouche de ses sages; un Homme-Dieu que le peuple juif demandait à Bethléem de Juda par l'organe de ses prophètes; et, par conséquent, Jésus-Christ a vécu divinement dans la mémoire du peuple juif et de la Gentilité.

Mais quel est donc, Messieurs, cet homme qui, antérieurement à sa naissance même,

a vécu en Dieu pendant quatre mille ans dans la mémoire de ses semblables? Tandis qu'aucun mortel ne peut, avant d'être né, se faire connaître d'un seul homme, Jésus-Christ, avant de naître, a pu se faire adorer par toute l'humanité. Direz-vous que Jésus-Christ n'est pas celui qui vivait dans la mémoire du peuple juif et de la Gentilité? Mais quel autre homme de l'Orient, quel descendant de David, quel enfant de Bethléem, sinon Jésus-Christ, est venu, au moment marqué par l'attente générale, se présenter à l'humanité comme le Dieu qu'elle désirait? N'est-ce pas à Jésus-Christ qu'aboutit cette longue chaîne de prophéties dont chaque anneau se relie à celui qui le précède et soutient celui qui le suit? La ruine de la nationalité juive, coïncidant avec l'avènement de Jésus-Christ, ne tranche-t-elle pas la question par un fait qui ne souffre pas de réplique? D'où vient que, depuis la naissance de Jésus-Christ, sauf une poignée d'hommes, l'humanité a cessé d'attendre le Dieu après lequel elle soupirait auparavant? Pourquoi le fleuve des âges est-il venu s'arrêter devant la crèche de Jésus-Christ, pour détourner son cours et

se creuser un nouveau lit? Le moment de sa naissance n'a-t-il pas marqué une ère nouvelle pour tout le genre humain? Son berceau n'a-t-il pas été le point d'arrivée de l'ancien monde et le point de départ du monde nouveau? N'est-ce pas au-dessus du berceau de Jésus-Christ que le passé et l'avenir de l'humanité se rencontrent et s'enlacent; que le peuple juif et la Gentilité se sont donné le baiser de paix? Donc, c'est bien Jésus-Christ qui, avant de naître, vivait en Dieu dans la mémoire des hommes. Or, naître avec un passé de quatre mille ans, naître après avoir déjà vécu dans la mémoire du monde entier, naître attendu, désiré, prédit par une suite d'hommes qui, constamment et sans variation, expriment la même espérance; naître après s'être fait aimer et adorer depuis le commencement du monde, ce n'est pas naître en simple homme, c'est naître en Dieu.

Je suis heureux, Messieurs, d'avoir pu consacrer ce premier entretien à la divinité de Jésus-Christ. Encore n'ai-je fait que recueillir un rayon de la majesté qui resplendit autour de ce nom unique. J'ai dû choisir d'abord un ordre d'idées qui se reliât

davantage à nos Conférences de l'année dernière. Je me propose d'examiner sous toutes ses faces cette vérité capitale de la religion chrétienne, et j'espère que vous y apporterez toute l'attention qu'elle mérite.

O Jésus! pendant que nous parlerons de vous, de vos grandeurs et de vos bontés, répandez sur nous la lumière de votre esprit, embrasez nos cœurs du feu de votre amour. Dès maintenant, nous vous adorons dans votre crèche, dans ce berceau vers lequel quatre mille ans d'attente ont dirigé leurs vœux, leurs soupirs et leurs hommages. A l'exemple des justes de l'Ancien Testament, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions. Heureux si, comme les rois de l'Orient, nous pouvons déposer devant votre crèche, auprès du berceau de votre sacerdoce et de votre royauté, l'or de nos vertus avec l'encens d'une foi vive et ardente! Plus heureux encore si, après vous avoir vu naître en Dieu, avec les bergers de la Palestine, nous quittons votre humble berceau, en publiant comme eux les merveilles de votre puissance et la gloire de votre nom!

DEUXIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST A PARLÉ EN DIEU

MESSIEURS,

Jésus-Christ est né en Dieu, sa naissance prouve sa divinité. Mais qu'est-ce que naître? Naître, c'est faire le premier pas dans la vie, le premier acte de présence au milieu du monde. Conséquemment, on n'a dit que le premier mot d'un homme, lorsqu'on a rapporté comment il est né. Il est vrai que Jésus-Christ n'est pas seulement né en homme; car il a vécu, avant de naître, dans la mémoire de l'humanité : quarante siècles ont projeté sur son berceau des rayons prophétiques qui ont formé au-dessus de sa tête une auréole de divinité. Mais quelque lumineux que soit le nimbe unique dont quatre mille ans de prophétie ont couronné

d'avance l'enfant de Bethléem, il importe de savoir si, non moins que sa naissance, sa vie tout entière a reflété sa divinité. En d'autres termes, après avoir établi que Jésus-Christ est né en Dieu, il faut que nous cherchions encore si Jésus-Christ a vécu en Dieu.

Or, par quoi se révèle la vie humaine? Comment un homme peut-il ouvrir son âme à ses semblables, pour leur laisser voir s'il y a en elle de la grandeur ou de la petitesse, du vice ou de la sainteté? Comment peut-il, suivant une expression aussi sublime que vulgaire, avoir le cœur sur la main, afin que chacun puisse en mesurer la largeur et l'élévation? Comment s'opère, en un mot, cette apparition du dedans au dehors, cette révélation de l'intérieur par l'extérieur? Elle s'opère en premier lieu par la parole. Oui, l'homme se révèle par la parole, car la parole est le signe sensible de sa pensée, le verbe de son intelligence; elle est le cri de son âme. Par la parole, l'âme se détache d'elle-même, franchit en quelque sorte le seuil du corps, et vient se poser sur les lèvres de l'homme, pour dire les secrets de son existence, le mystère de sa vie. Voulez-

vous savoir ce qu'est un homme? Écoutez ce qu'il dit. Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, à son insu et de propos délibéré, son âme passera tôt ou tard dans sa parole. C'est pourquoi nul homme ne peut se dispenser de se révéler par là, sous peine de rester au milieu de l'humanité comme un fantôme sans nom et sans voix. Donc Jésus-Christ a dû parler à son tour, et, de même qu'il est né en Dieu, il a dû parler en Dieu. C'est ce que je me propose d'établir.

Pour trouver ce qui distingue la parole de Jésus-Christ de toute autre, il faut que nous sachions d'abord quelles sont les différentes paroles qui ont été prononcées dans le monde. Or, Messieurs, il y a eu de grandes paroles dans le monde, parce qu'il y a eu de grandes âmes sur la terre, et que la parole d'une grande âme est toujours plus ou moins une grande parole. Il y a eu dans le monde des paroles vertueuses, des paroles qui ont fait tressaillir de joie les cœurs honnêtes et pâlir le crime. Il y a eu dans le monde des paroles savantes, des paroles qui se sont fait admirer, qui sont tombées dans les rangs d'une société au bruit de ses applaudisse-

ments. Enfin, il y a eu dans le monde des paroles puissantes, des paroles qui se sont fait obéir, qui ont trouvé auprès des peuples le respect et l'obéissance. Voilà, certes, de grandes paroles, et cependant la parole de Jésus-Christ a été plus haute que la parole de l'honnête homme, que la parole du génie, que la parole de l'autorité, parce qu'elle n'a pas été seulement une parole humaine, mais une parole divine.

En effet, Messieurs, lorsqu'une parole tombe des lèvres d'un homme au milieu de l'humanité, on peut faire sur elle une triple question : Au nom de qui est-elle prononcée? à qui s'adresse-t-elle? et enfin que dit-elle? Or, sous ce triple rapport, la parole de Jésus-Christ est unique, elle est divine.

Je remarque d'abord que jamais homme n'a parlé en son propre nom. Vous trouverez peut-être cette proposition singulière et, de fait, à ne s'en tenir qu'à la superficie des choses, il y aurait lieu de le penser; mais, en pénétrant au fond de la question, vous vous convaincrez facilement que rien n'est plus naturel. Je vous citais tout à l'heure les trois grandes paroles qui se font jour à travers l'humanité : la parole

de l'honnête homme, la parole du génie et la parole de l'autorité. Eh bien, aucun de ceux qui ont la gloire de porter l'une ou l'autre de ces paroles, ne la porte en son propre nom. Tel parlera au nom du droit, de la justice, de l'honneur, mais toujours au nom d'un principe qui n'est pas lui-même, qui est distinct de lui, qui est au-dessus de lui, car il n'est lui-même ni l'honneur, ni la justice, ni le droit. Il trouvera dans son cœur des paroles de feu pour défendre la vertu dont il plaide la cause, dont il venge les intérêts; il pourra répéter ce que le poète faisait dire à Thésée : *Discite justitiam moniti et non temnere divos*; mais il ne dira jamais : Soyez vertueux, parce que la justice, la vertu, la vie morale, c'est moi; qui méprise la vertu me méprise; qui honore la justice m'honore moi-même; car c'est en mon nom que vous devrez faire ce qui est bien et éviter ce qui est mal. Un tel langage, dans la bouche d'un homme, serait un blasphème, s'il n'était une folie. Aussi la personne de l'honnête homme s'effacera-t-elle tout entière devant le droit, la justice et l'honneur, qui parlent par sa bouche sans se confondre avec lui. Pas plus

que l'honnête homme, l'homme de génie ne parlera en son nom. Il parle au nom de la science dont il est un organe et un interprète; mais il ne s'érige pas en dictateur de la pensée, il ne rend pas d'oracles, il discute, prouve, déduit, invoque des principes, laisse parler les faits. Pourquoi cela? Parce que sa parole toute seule n'est qu'une affirmation sans preuve, partant sans valeur. Donc, l'homme de génie parlera au nom de la vérité, vérité qui n'est pas lui-même, qui est distincte de lui, qui est au-dessus de lui; et, par conséquent, si l'homme de bien ne peut parler en son nom, parce qu'il n'est pas la vertu, l'homme de génie ne saurait prétendre davantage à ce privilège divin, parce qu'il n'est pas la vérité. On a bien pu dire d'une célèbre parole qu'elle suffisait d'être prononcée pour être crue, et, par suite, des hommes ont pu ajouter en parlant d'un autre : *le maître l'a dit*; mais, malgré tout son génie, Aristote n'a jamais entendu qu'on le prit pour la vérité personnifiée, car nul homme ne s'est moins dispensé que lui de prouver ce qu'il avançait.

Serait-ce peut-être, Messieurs, que la

parole de l'autorité, bien autrement personnelle que la parole de l'honnête homme et que la parole du génie, fût douée d'un privilège qui échappe à celles-ci? N'est-ce pas, en effet, au nom d'un homme, que la parole du commandement, s'échappant d'une bouche éloquente, vole de rang en rang, pour assurer la victoire? N'est-ce pas au nom d'un homme que la parole souveraine descend du trône pour aller, de province en province, porter jusqu'aux extrémités de l'État la volonté du prince? Non, ce n'est pas au nom d'un homme. A l'instant solennel où le sort d'un empire va se jouer sur un champ de bataille, sous le feu de l'ennemi, le général ne dira pas : Soldats, vous combattrez à cause de mon nom et pour ma gloire; mais il dira : La patrie vous a confié son honneur et son salut. Pour faire accepter sa parole, le souverain invoque la loi, il invoque le nom du peuple qui lui a transmis l'autorité; ou bien, s'il prétend ne relever que de Dieu et de son épée, du moins il abritera sa parole derrière la majesté du nom de Dieu. S'il ne parlait qu'en son propre nom, ce ne serait qu'un peu de bruit fait par un peu de poussière :

les vents du ciel emporteraient le bruit et la poussière dans ce tourbillon fatal qui enlève les paroles stériles et les hommes plus stériles encore. Or, après la parole de l'autorité, après la parole du génie, après la parole de l'honnête homme, il ne reste rien qui mérite d'être mis en parallèle avec ces trois grandes choses. J'en conclus qu'aucun homme n'a jamais parlé en son propre nom.

Mais Jésus-Christ, du moins, a parlé en son nom. Il s'est présenté aux hommes sans le prestige de la science, sans l'autorité des armes, sans la force du commandement, seul avec sa parole, pour leur dire : « Celui qui sera juste en mon nom, qui pratiquera la charité en mon nom, qui souffrira en mon nom, possédera la vie éternelle, car je suis la lumière, je suis la vérité, je suis la vie (1). » Voilà qui est parler en Dieu. Tandis qu'aucun homme, quels qu'aient été son génie, sa vertu ou son autorité, n'a osé parler en son propre nom, Jésus-Christ seul a pu dire : Soyez justes, soyez saints à cause de moi, *propter me*, et je vous pro-

(1) S. Marc, ix, 36, 40; viii, 35; S. Math., xix, 29; x, 39; S. Jean, viii, 12; xiv, 6.

mets en retour la vie éternelle. Non, ce n'est point là une parole humaine, car jamais la nature humaine ne s'aviserait d'une telle audace, jamais elle n'arriverait à une puissance d'affirmation aussi étrange. Qu'un homme se lève du milieu de ses semblables, et qu'il leur dise : Soyez chastes en mon nom, le moins qu'on puisse faire, c'est d'en rire. Eh bien, si j'ouvre l'histoire du temps, je trouve que personne n'a ri de la parole de Jésus-Christ : il s'en est trouvé qui l'ont admirée, d'autres qui l'ont repoussée, plusieurs qui l'ont maudite, beaucoup qui l'ont aimée; mais enfin, tous l'ont prise au sérieux, ils disaient : Celui-ci ne parle pas comme les autres, il parle *comme ayant la puissance*. Et pourtant, si un simple homme avait tenu ce langage, il n'eût fallu qu'en rire, tant cette parole serait extravagante si elle n'était divine. N'être qu'un homme, et prêcher comme tel la vérité et la vertu en son propre nom, c'eût été le comble de l'extravagance; or, qui oserait prononcer un tel mot au sujet de celui dont ses ennemis eux-mêmes admiraient la sagesse? Donc, Jésus-Christ ne parlait pas en simple homme, il parlait en Homme-Dieu.

En second lieu, Messieurs, je remarque qu'aucun homme jamais n'a parlé à tous les hommes. C'est là une deuxième condition de la parole humaine. Nul ne s'est senti la force ni le courage de s'adresser à toute l'humanité. Et, en effet, des trois grandes paroles, qui se disent dans le monde, celle de l'honnête homme semblerait devoir aspirer davantage à l'universalité, car la vertu est de tous les temps et de tous les lieux; et cependant où trouver l'homme de bien qui ait destiné sa parole à devenir la pensée de l'Univers entier? A quoi se réduit le champ de la parole pour les plus hautes vertus qui aient paru dans le monde! A une famille, à une assemblée, tout au plus à un peuple. La parole de Socrate tombe au milieu d'un petit nombre d'amis, celle de Caton ne franchit pas les portes du sénat romain; et, pour citer la plus haute vertu de l'antiquité juive, Moïse lui-même, tout envoyé divin qu'il est, ne s'adresse qu'à une nation. Moins encore que l'honnête homme, l'homme de génie ne parle à toute l'humanité. Sa parole se rattache d'ordinaire à des intérêts passagers, aux questions d'un lieu, d'un moment, et alors elle s'éteint avec le temps ou expire avec

l'espace. En dehors de l'Agora, qu'importe la parole de Démosthènes? Loin du Forum, que devient celle de Cicéron? Ou bien l'homme de génie prend son vol, et s'élève au-dessus du vulgaire : il tient un langage inaccessible à la foule, ou du moins peu d'hommes sont à portée de l'entendre; et, dans ce cas, comment s'adresser à toute l'humanité! Comment faire sortir une parole universelle des théorèmes d'Euclide ou des dialogues de Platon? Sans doute, il est une parole qui s'adresse à un plus grand nombre que la parole de l'homme de génie et que celle de l'homme de bien, c'est la parole de l'autorité. Celle-là, du moins, ne craint pas les distances, elle brave l'espace, franchit les mers, retentit d'un continent à l'autre, pénètre dans les masses et se fait entendre de la multitude; mais si large, si intelligible qu'elle soit, s'appelât-elle Alexandre ou César, la parole de l'autorité, pas plus que celle de l'homme de génie ou de l'homme de bien, n'embrasse toute l'humanité. Elle va du général à son armée, du souverain à son peuple; elle ne s'étend pas au delà : elle s'arrête aux limites du camp ou aux frontières de l'empire, avec le dernier homme

d'armes qui la répète, avec le dernier magistrat qui l'exécute. Emprisonnée par la triple limite des territoires, des nationalités et des races, la parole de l'autorité ne saurait être universelle, parce qu'elle est humaine, et quiconque profère une parole humaine la prononce pour un temps et pour un lieu. Seule, la parole de Dieu n'est limitée ni par l'étendue ni par la durée.

Or, Jésus-Christ n'a point parlé pour un temps seulement ou pour un lieu, mais il a parlé aux hommes de tous les lieux et de tous les temps. De même que, seul entre tous, il s'est senti le droit de parler en son propre nom, seul aussi, il s'est senti la force et le pouvoir de s'adresser à l'humanité entière. Il ne s'est pas renfermé dans un petit cercle d'amis, il n'a pas enchaîné sa parole aux limites d'un territoire, d'une nationalité ou d'une race, il ne l'a point destinée à se propager uniquement entre le Jourdain et le lac de Tibériade, ou à expirer sur les confins de Tyr et de Samarie; mais il l'a confiée à tous les vents du ciel, à tous les échos de la terre. Je ne vous dirai pas ce qu'est devenue cette parole, ce n'est pas encore mon sujet; je pourrais vous rappeler que, seule parmi les

paroles qui ont retenti dans le monde, elle a été répétée sous toutes les zones et sous tous les climats; mais je ne m'occupe, en ce moment, que de celui qui l'a proférée, et je trouve que, seul entre tous les hommes, il a osé parler à toute l'humanité. Tandis que, comme nous l'avons vu, la parole de l'honnête homme, la parole du génie, la parole de l'autorité, s'adressent à une famille, à une assemblée, tout au plus à un peuple ou à une nation, Jésus-Christ a pu dire : Je suis venu porter la vérité à tous les hommes; quiconque reçoit ma parole sera sauvé, quiconque la repousse sera condamné. La doctrine que je prêche, je la destine à toutes les créatures; je veux qu'aucun homme ne l'ignore, ni les rois ni les peuples, ni les grands ni les petits, ni les riches ni les pauvres, ni les savants ni les ignorants; je veux que chacun l'accepte et la redise à son tour, qu'il la garde durant le cours de sa vie, et qu'il lui reste fidèle jusqu'à la mort. Voilà, Messieurs, un langage qui n'est pas de l'homme, car c'est une parole qui aspire à devenir universelle, qui vise à l'infini; or, l'homme met des bornes à tout ce qu'il fait, il circonscrit sa parole suivant les limites de

sa puissance, et de même que sa puissance ne s'étend pas à tous les hommes, sa parole, non plus, ne s'adresse pas à tous. Aussi, comme je l'ai démontré, les trois grandes paroles humaines, la parole de l'homme de bien, la parole du génie, la parole de l'autorité, sont restreintes et limitées; seul, Jésus-Christ a parlé à toute l'humanité, parce que seul il a parlé en Dieu.

Ainsi, Messieurs, la parole de Jésus-Christ reste unique entre toutes, parce que seul il a parlé en son propre nom et à tous les hommes. Mais, lorsqu'une grande parole tombe des lèvres d'un homme au milieu de ses semblables, il ne suffit pas de demander au nom de qui elle est prononcée et à qui elle s'adresse, il faut encore rechercher ce qu'elle affirme. Eh bien! qu'affirment les trois grandes paroles qui se disent dans le monde, la parole de l'homme de bien, la parole du génie, la parole de l'autorité? Et d'abord, si vous demandez à l'homme de bien : Que venez-vous dire aux hommes? il vous répondra : Moi, le plus obscur défenseur de la vertu, je viens dire à mes semblables : Faites le bien et évitez le mal.

Il ajoutera peut-être — il n'y a que trois ou quatre hommes qui aient osé répéter cette parole solennelle : Je suis envoyé de Dieu pour révéler à la terre les volontés du ciel. Voilà ce qu'il pourra dire, et c'est la plus haute affirmation qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme; mais eût-il la main pleine de miracles comme Moïse, eût-il une puissance d'imposture égale à celle de Mahomet, il n'ira pas plus loin dans le jugement qu'il porte sur lui-même. Si de l'homme de bien vous passez à l'homme de génie, pour lui demander à son tour ce qu'il se croit mission de dire au monde, il vous répondra : Moi, le dernier soldat de la vérité, je viens dire à mes semblables : Prenez telle voie, suivez tel procédé, et, à l'endroit que je vous indique, vous trouverez le mot de la science que vous cherchez. Voilà ce qu'il dira; peut-être y aura-t-il au bout de sa parole une invention, une découverte, mais là se borne son affirmation. Et que voulez-vous qu'il affirme? En dehors de la science, de la vérité, de la poésie, qu'est-ce que le génie et quelle autre mission serait la sienne? Si, enfin, de la parole qui améliore les cœurs et de la parole qui éclaire les es-

prits, vous arrivez à celle qui gouverne les volontés, pour lui demander ce qu'elle vient affirmer au milieu des hommes, vous entendrez à peu près cette réponse : Moi, la parole de l'autorité, j'affirme la loi, j'affirme le droit et l'ordre. Je dis à ceux-ci : Venez, et ils viennent; à ceux-là : Allez, et ils vont; à d'autres : Faites ceci, et ils le font. Voilà, Messieurs, ce qu'affirment les trois grandes paroles qui se disent dans le monde : elles affirment la vertu, la science et l'autorité.

Et maintenant, après cette triple affirmation de l'homme de bien, de l'homme de génie, de l'homme de l'autorité, je me tourne vers le Christ pour lui dire avec ses contemporains : O Jésus! ne tenez pas nos esprits en suspens, dites-nous votre parole; qu'est-ce qu'elle affirme de plus que les paroles humaines? Écoutez, Messieurs, cette parole qu'aucune bouche n'a jamais prononcée, qu'aucune oreille n'a jamais entendue. Jésus a dit : « Je suis le Christ, le Fils de Dieu. — Je suis le principe, moi-même qui vous parle. — Moi et mon Père, nous sommes une seule et même chose (1). » Il l'a dit à ses

(1) S. Matth., xxvi, 63; S. Marc, xiv, 62; S. Luc, xxii, 70; S. Jean, viii, 25; x, 30.

disciples, à ses ennemis, au peuple juif, à l'Univers entier, à tous les siècles futurs. Aussi personne ne s'est mépris sur le sens et la portée de cette affirmation : ni les disciples de Jésus-Christ, s'écriant par la bouche de saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant (1) »; ni les Juifs qui voulaient le lapider parce qu'il se faisait égal à Dieu, parce qu'il se faisait Dieu, disaient-ils (2); ni le grand conseil de la nation, répétant avec Caïphe : « Il a blasphémé, vous l'avez entendu, qu'avons-nous encore besoin de témoins (3)? » ni le monde chrétien, qui, depuis dix-huit siècles, trouve dans cette affirmation l'une des bases de sa croyance. Mais, si le Christ a tenu ce langage ouvertement et constamment, il est Dieu; sinon, il ne se serait pas donné pour tel. Quoi! se dire à soi-même et dire aux hommes : Je suis l'Infini, je suis sans bornes, tandis qu'on mesure à peine quelques pieds carrés de surface! Quoi! se dire à soi-même et aux hommes : Je suis l'Éter-

(1) S. Matth., xvi, 16.

(2) S. Jean, v, 15; x, 33.

(3) S. Matth., xxiv, 65; S. Marc, xiv, 63; S. Luc, xxii, 71.

nel, je n'ai ni commencement ni fin (1); et tenir un tel langage à trente-trois ans, entre un berceau à peine fermé et une tombe déjà entr'ouverte! Quoi! se dire à soi-même et dire aux hommes : Je suis le Tout-Puissant, tandis qu'un brin d'herbe, un atome peut triompher de vous (2)! Non, non! cela n'est pas de l'homme; jamais un simple mortel ne parlerait ainsi, parce qu'il ne se croirait pas; et, fût-il assez fou pour se croire, sa bouche se refuserait à articuler de tels sons. Je sais, il s'est trouvé quelques hommes à qui l'ivresse du pouvoir a pu faire oublier un instant la bassesse de leur condition, il s'est rencontré une poignée de flatteurs pour couvrir une telle prétention de la majesté d'un nom divin; mais, dans ce moment-là, ni Tibère, ni le sénat romain ne se prenaient au sérieux; et, d'ailleurs, il s'agissait tout au plus d'une demi-divinité, c'est-à-dire de l'humanité avec le mérite de moins et le ridicule de plus. Seul, le Christ s'est dit le Dieu immense,

(1) « Avant qu'Abraham fût, moi je suis. — J'ai possédé la gloire dans le sein de mon Père avant que le monde fût. » (S. Jean, VIII, 58; XVII, 5.)

(2) « Comme le Père réveille les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut. — Tout ce qu'a mon Père est à moi. » (S. Jean, V, 21; XVI, 16.)

éternel et tout-puissant; or, pour tenir ce langage, il fallait que le Christ se sentit Dieu; autrement, une telle affirmation, dans la bouche d'un sage, serait inexplicable. Direz-vous que le Christ se proclamait Dieu sans savoir s'il l'était réellement? Mais le Christ était pour le moins un homme raisonnable, et un homme de bon sens ne se croira pas Dieu sans l'être. Direz-vous que le Christ se proclamait Dieu sachant qu'il ne l'était pas? Mais le Christ était pour le moins un homme de bien, et un homme de bien n'eût osé proférer un blasphème devant lequel reculerait le plus infâme scélérat. Donc le Christ se disait Dieu parce qu'il se savait tel; sa parole même prouve sa divinité.

Je vous laisse, Messieurs, avec le triple caractère de la parole de Jésus-Christ. A chaque pas que nous faisons dans le sujet qui nous occupe, les preuves s'enchainent en se fortifiant l'une par l'autre. Seul, Jésus-Christ a parlé en son propre nom; seul, il a parlé à tous les hommes; seul, il s'est dit Dieu. Quel serait néanmoins le fruit de ces entretiens, si je ne faisais qu'affermir vos convictions, sans enflammer votre cœur de l'amour du divin Maître? Il est vrai que

je ne vous ai pas encore rappelé ce qu'il a fait pour votre bonheur. Mais je parle à des chrétiens, qui portent Jésus-Christ au fond de leur âme, comme leur ami, leur frère, leur père; qui, matin et soir, placent le nom de Jésus-Christ sur leurs lèvres et le gravent dans leur cœur; qui puisent dans ce souvenir fécond le sentiment de leur dignité, avec le courage de la vertu et la science de la vie. Ah! Messieurs, de quoi vous servirait la foi au Christ et à sa divinité, si elle ne vous rendait plus humbles, plus chastes, plus charitables, si elle ne vous inspirait les pieux désirs, les saintes résolutions, les dévouements généreux? Puisse-t-elle produire en vous ces fruits de grâce et de sainteté! C'est mon plus ardent souhait.

TROISIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE PHYSIQUE

MESSIEURS,

Jésus-Christ est né en Dieu et il a parlé en Dieu. Sa parole, comme sa naissance, prouve sa divinité. Mais l'homme n'est pas tout entier dans la parole. Car, bien que la parole soit le signe sensible de sa pensée, le verbe de son intelligence et le cri de son âme, elle n'est pourtant pas la seule apparition du dedans au dehors, l'unique manifestation de l'intérieur par l'extérieur. L'homme se révèle de plus dans ses œuvres, fruit principal de son activité; car, vivre, c'est agir, puisque la mort n'est autre chose que la cessation de toute activité terrestre. Donc l'homme se révèle par les œuvres,

comme il s'exprime par la parole : ses œuvres et sa paroles se mêlent, se pénètrent, se fortifient mutuellement; les œuvres expliquent la parole, la parole rend compte des œuvres : c'est une double fleur qui naît sur une même tige, se nourrit d'une même sève et porte le même fruit. Mais, si la parole et les œuvres composent ce qu'on peut appeler le capital de la vie humaine, ce n'est pas encore connaître la vie d'un homme que de savoir comment il a parlé; il faut de plus rechercher comment il a agi. Conséquemment, après avoir établi que Jésus-Christ a parlé en Dieu, il importe que nous sachions de plus si Jésus-Christ a agi en Dieu.

Or, Messieurs, l'activité de l'homme est multiple comme sa pensée et se diversifie suivant le milieu où il opère. Il peut opérer au milieu du monde physique, et alors l'action qu'il exerce sera également une action physique : il peut opérer au sein du monde intellectuel, et, dans ce cas, il exercera une action intellectuelle; il peut opérer dans l'ordre moral et, par suite, exercer une action morale; enfin, il peut opérer dans l'ordre de la société, et alors

il exercera une action sociale. Tous, nous sommes appelés à produire des œuvres dans ces différents ordres de choses ou d'idées; et de même qu'aucun homme ne peut se dispenser de se révéler à ses semblables par la parole, ainsi tout homme est-il obligé de se manifester par ses œuvres, sous peine de ressembler à ces rameaux parasites qui fatiguent la sève d'un arbre sans contribuer à sa vie. C'est pourquoi la grandeur d'un homme se mesure à la hauteur de ses œuvres comme à l'élévation de sa parole. Donc, pour commencer par les œuvres les plus apparentes et les plus visibles, nous devons nous poser d'abord cette question : Quelle a été l'action de Jésus-Christ dans le monde physique? Jésus-Christ a-t-il agi en Dieu sur la nature? Tel sera l'objet de cette conférence.

Le premier théâtre de l'activité humaine, c'est le monde extérieur ou physique. C'est là que l'homme se produit tout d'abord avec sa force et son énergie vitale. Il se meut, il respire, il vit dans ce milieu où le plonge la main de Dieu. A moment où, voyageur nouveau-né, il vient toucher au rivage de

la destinée, au moment où il met le pied sur cette terre inconnue, il voit se dérouler devant lui le champ de son activité matérielle; et plus il avance dans la vie, plus ce cercle grandit, jusqu'à ce que l'horizon du temps aille se confondre avec l'éternité. A chaque pas qu'il fait, l'homme heurte la matière qui l'enveloppe de toutes parts : elle est suspendue sur sa tête, elle se balance sous ses pieds, elle enchaîne sa pensée, elle pèse sur son cœur. Captifs de la matière, nous avons beau nous agiter dans cette prison que nous décorons du nom de palais, nous nous retrouvons sans cesse en face de la nature, qui nous oppose la barrière de ses lois, la force de ses éléments, l'inertie de ses masses; et, ainsi repoussée dans ses retranchements par ces masses immobiles, par ces forces rebelles, par ces lois victorieuses, la puissance humaine se renferme malgré elle dans ce cercle de Popilius que la nature a tracé autour de notre activité. Bien plus, la matière vient assiéger l'homme jusque dans son camp, elle pénètre au cœur même de son existence, elle s'assied en souveraine au foyer de sa vie. Voyez comme elle l'entoure de ses bras de chair, comme

elle l'étreint dans un tissu de nerfs, comme elle le baigne dans le sang. Elle lui donne la mort ou la vie dans l'air qu'il respire, dans le pain qui le nourrit, dans le froid qui le glace, dans la chaleur qui le brûle. Ce n'est pas tout : la matière se mêle jusqu'à nos pensées. Vous croyez pouvoir vous dégager de ses liens, vous espérez secouer son joug en vous réfugiant dans le sanctuaire de l'âme : elle vous suit dans cet asile de la pensée, et, lorsque vous vous flattez d'avoir tiré du fond de votre esprit une idée pure comme la lumière de Dieu, la matière apparaît soudain au seuil de l'intelligence, sous les traits d'une image qui donne à l'idée une enveloppe et une forme. Voilà l'empire de la matière. Eh bien, faut-il conclure à sa domination complète et absolue ? Non ; après avoir rappelé quelle est l'action de la matière sur l'homme, je vais dire ce que l'homme a de pouvoir sur le monde matériel.

Et, en effet, Messieurs, il fallait bien que l'homme eût quelque pouvoir sur le monde extérieur. S'il avait été incapable d'agir avec supériorité dans l'ordre physique, s'il n'avait pu se jouer librement au sein de la nature,

il serait devenu l'esclave de la fatalité; il eût cessé d'être le roi de la création; pour descendre au rôle d'une machine plus ou moins bien montée, d'un instrument aveugle et passif; ou bien il n'eût été tout au plus qu'un roi fainéant, c'est-à-dire quelque chose que l'on montre de loin comme un semblant de royauté, pour couvrir un nom ridicule d'une pourpre plus ridicule encore. Mais l'homme n'a pas été le roi fainéant de l'Univers. Dieu ne l'a pas condamné à l'humiliation d'un tel rôle; il lui a donné une volonté et deux bras, et, prenant ses deux bras et sa volonté, l'homme s'en est allé faire de grandes choses sur la terre. Il s'est dit : Je ne puis pas changer la substance des choses, je vais opérer sur leurs formes. Cela dit, l'homme s'est mis à transformer la nature par l'art. Quel spectacle, Messieurs, que celui d'un être si faible aux prises avec la nature! D'un pôle à l'autre il promène son activité sur toute la surface du globe : sous sa main laborieuse, cette surface prend des formes diverses et s'offre sous les aspects les plus variés; tour à tour, elle se hérissé, se ride, se courbe et se recourbe en mille replis tortueux. Dé-

chirée par le fer qu'il y porte, la terre entr'ouvre ses flancs pour recevoir la semence que l'homme lui confie. Devant lui, les montagnes s'abaissent et les vallées se comblent. Le voilà qui plonge la main dans les entrailles du globe pour en retirer une pierre; cette pierre est ramenée sur le sol; du sol, elle monte, elle s'élève dans les airs, elle se dresse en colonnes altières, s'épanouit en voûtes somptueuses; ou bien, façonnée par une main habile, elle s'anime sous le ciseau de l'art, elle défie la nature par la pureté de ses lignes, par la précision de ses formes, par la hardiesse de ses contours. De même qu'il prête un souffle de sa vie à la pierre muette et inanimée, l'homme répand son âme sur la toile insensible et grossière; puis, après avoir fait plier au caprice de son génie les formes et les couleurs, il force les sons à lui rendre hommage, en répétant par leurs accords l'harmonie de ses pensées. Je ne puis qu'indiquer rapidement les triomphes de l'art sur la nature, mais le peu que j'en ai dit suffit pour établir que l'homme, sans toucher au fond même des choses, a pu opérer sur elles, en transformant la nature par l'art.

Mais, Messieurs, si l'homme a su transformer la nature par l'art; si, sans toucher au fond même des choses, il a pu opérer sur leurs formes, sa puissance ne s'arrête-t-elle pas aux forces de la nature? Car nous ne saurions mesurer l'action de l'homme sur le monde physique qu'à l'étendue de son pouvoir sur les formes et sur les forces matérielles. Eh bien, l'homme s'est dit : Je ne puis pas changer les lois de la nature, je vais, en les combinant à propos, en tirer mon profit. Cela dit, l'homme s'est mis à appliquer les forces de la nature par l'industrie. Il a convoqué devant lui tous les éléments du globe, il les a interrogés successivement sur leur nombre, sur leur poids, sur leur mesure : et chaque élément, entr'ouvrant son sein, lui a fait voir ses parties les plus intimes, ses propriétés les plus secrètes, ses vertus les plus cachées. Après les avoir scrutés de la sorte jusque dans leurs profondeurs, l'homme les a mis en présence les uns des autres, il a observé leur influence mutuelle, leur action réciproque : il a remarqué comment ils s'attirent ou se repoussent, se soutiennent ou se neutralisent; il a calculé leur force

d'inertie et leur force d'expansion, leur force de projection et leur force de résistance; puis, employant ceux-ci pour combattre ceux-là, se servant des uns pour détruire les autres, il a fait de tous les satellites de sa puissance et les instruments de son activité. Voilà l'industrie! Y a-t-il une force dont elle n'ait triomphé? un obstacle qu'elle n'ait franchi? un élément qu'elle n'ait dompté? Que n'avez-vous pas fait, vous, les hommes de ce siècle, pour étendre votre souveraineté sur le monde extérieur, pour appliquer à vos besoins les forces de la nature? Une pensée est éclosée dans le silence de votre âme; vous la jugez digne de passer dans celle de vos semblables : aussitôt vous recourez à l'industrie, qui remue quelques signes, combine quelques chiffres, et, le lendemain, à votre réveil, une nation entière assiste au conseil de votre intelligence; vous vivez dans tous les lieux où l'industrie a porté le souffle de votre bouche et le son de votre âme. Vous chauffez un peu d'eau dans un tube de métal, et voici que la vapeur, s'échappant en courroux, vous entraîne à travers l'espace; vous volez sur l'aile des vents, loin de votre patrie,

de votre famille et de vos amis, sous un ciel nouveau, sur la terre étrangère : rien n'enchaîne votre course, et l'élément docile vous promène en paix sur la surface du globe. Vous tracez quelques caractères au bout d'un fil allongé, et votre pensée, rapide comme l'éclair, jaillit du fluide magique qui la porte aux quatre coins du monde. Voilà ce que vous avez fait; et que de merveilles l'avenir ne réserve-t-il pas encore à votre activité? Sous votre main, la nature entière est devenue le palais de l'industrie humaine, comme elle est d'ailleurs le temple de l'art humain; et ainsi, par l'art et par l'industrie, l'homme a su triompher de la matière, dont il altère les formes et combine les forces. Je conclus de là qu'il a exercé une action puissante et réelle sur le monde extérieur ou la nature.

Toutefois, Messieurs, si efficace et si réelle que soit l'action de l'homme sur la nature, j'y remarque cependant un double défaut, qui l'empêche de devenir une action toute puissante et souveraine. Et d'abord, malgré les triomphes de l'art et en dépit des merveilles de l'industrie, cette action ne laisse pas que d'être singulièrement limitée. Vous

altérez des formes, vous combinez des forces, voilà tout; la substance même vous échappe, vous n'opérez qu'à la surface des choses, sans atteindre jusqu'au fond. Et encore, tout en ne faisant qu'effleurer la superficie de la nature, votre activité est soumise à des règles inflexibles, elle échoue devant une barrière infranchissable : la loi. La loi physique dit à l'homme : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin. Essayez d'aller contre la loi physique, de violer la constitution d'un atome : l'atome se rira de vous; et, tandis que vous ameuterez contre lui toutes les forces dont vous disposez, armé de sa constitution, l'atome repose en paix sous la garde de sa loi. Voilà ce qui restreint à jamais votre activité physique : la substance des corps et la loi qui les régit. Encore si votre puissance physique, contenue par la substance des corps et par la loi qui les régit, n'était que restreinte et limitée : mais, de plus, il vous est impossible d'exercer sur la nature une action directe et immédiate. L'homme n'agit sur ce qui l'entoure que par l'intermédiaire des sens. La matière ne se met pas en mouvement au son de sa voix, les éléments ne viennent pas se ranger sous ses

ordres, comme les bataillons d'une armée se meuvent à la parole du commandement. Vous auriez beau les appeler par leur nom, ils n'iraient pas se présenter devant vous pour vous dire, comme le tonnerre à l'Éternel : *Adsumus*. « Nous voici (1)! » Pour agir sur le monde extérieur, l'âme a besoin d'entrer en rapport, de se mettre en contact avec lui par l'organisme corporel; d'elle-même, l'âme ne peut rien sur la nature : sans la médiation des sens, fussiez-vous doués de la plus grande force de volonté, vous n'arriveriez pas jusqu'au monde extérieur, parce que vous agissez en hommes. L'action de l'homme sur la nature est toujours indirecte et limitée, tandis que Dieu exerce sur elle une action immédiate et sans bornes, parce qu'il n'agit pas en homme, mais en Dieu.

Or, Jésus-Christ a exercé sur la nature une action divine et illimitée. Pour s'assujettir l'ordre extérieur, il n'a pas eu besoin d'appeler à son secours les ressources de l'art, ni le travail de l'industrie; il n'a pris conseil que de son pouvoir souverain sur les choses créées. A nous, qui ne possédons sur

(1) Job, xxxviii, 35.

la nature qu'une puissance restreinte et bornée, il nous a laissé notre art et notre industrie; et, tandis que l'industrie et l'art humain ne peuvent tout au plus qu'altérer les formes ou combiner les forces de la création, Jésus-Christ a fait plier au gré de sa volonté la substance même des corps et la loi qui les régit. A Cana, il change la substance de l'eau en la substance du vin; sur les bords du lac de Tibériade, il force la substance du pain à se multiplier sur les lèvres de cinq mille hommes. Des substances qu'il change, qu'il multiplie à son gré, il étend son action souveraine aux lois qui les gouvernent. Il marche sur les flots, commande aux vents, calme la tempête. Il arrête le cours des éléments, suspend leur marche régulière et naturelle, déroge aux lois de la maladie et de la santé; et, enfin, pour couronner la souveraineté de Jésus-Christ sur la nature, comme si ce n'était pas assez de la vie pour lui rendre hommage, la mort elle-même vient témoigner de l'action illimitée qu'il exerce sur la matière. La puissance de Jésus-Christ suit la dépouille mortelle d'un ami jusque dans le sein de la terre, et, fécondée par ce souffle victorieux, la tombe de Lazare

devient le berceau d'une vie nouvelle. Or, si la terre et la mer, la maladie et la santé, la vie et la mort, ont obéi à Jésus-Christ, il s'ensuit que sa souveraineté sur la nature a été sans limites. De plus, Jésus-Christ a exercé sur elle une action directe et immédiate. D'un mot, d'un geste, d'un signe de sa volonté, il a pu agir sur le monde extérieur, c'est-à-dire sur la substance des corps et sur la loi qui les régit. Il dit au lépreux : « Je le veux, sois guéri. » Il dit au paralytique : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » Il dit à l'aveugle de Jéricho : « Vois, ta foi t'a sauvé. » Il dit au centenier : « Va, ton serviteur est guéri. » Il dit, en se penchant sur le cercueil du fils de la veuve de Naïm : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi (1). » Donc, pour agir sur la matière, il lui suffit de commander; il peut tout ce qu'il veut, et rien ne se place, ni comme obstacle, ni comme moyen, entre sa puissance et sa volonté. Voilà, Messieurs, le double caractère de ce que j'appelle la puissance physique de Jésus-Christ : d'une part, elle est illimitée; de l'autre, directe et immédiate.

(1) S. Matth., VIII, 3; S. Marc, II, 9; S. Luc, XVIII, 42; S. Matth., VIII, 13; S. Luc, VII, 14.

Et maintenant, accumulez toutes les conquêtes de l'art et de l'industrie humaine sur la nature; remontez le fleuve des âges à travers l'Occident, Rome, la Grèce et l'Orient; réunissez tout ce que l'homme a eu d'empire sur le monde extérieur, depuis le mortel audacieux qui, le premier, attacha la voile à une vergue, jusqu'à celui qui plaça la vapeur comme une tempête concentrée dans les flancs d'un vaisseau : qu'est-ce que tout cela en regard d'un seul rayon de la souveraineté de Jésus-Christ? La puissance physique de l'homme est essentiellement bornée : elle se réduit à la transformation de la nature par l'art, et à l'application de ses forces par l'industrie; mais, du reste, comme je l'ai démontré, elle est esclave de la substance des corps et de la loi qui les régit, tandis que la puissance de Jésus-Christ triomphe de l'une et de l'autre. L'homme n'agit sur la matière que par le contact du corps, par le travail des mains : Jésus-Christ subjugué les éléments sans les toucher, par la puissance de sa parole et la seule énergie de sa volonté. Donc, Jésus-Christ a exercé sur la nature une action directe et illimitée, c'est-à-dire une action divine, car Dieu seul agit sur le

monde, avec une puissance qui ne connaît pas de bornes et n'a besoin d'aucun moyen.

Mais, Messieurs, est-il bien vrai que Jésus-Christ ait exercé sur la nature une action directe et illimitée? Sa souveraineté sur le monde physique a-t-elle paru au grand jour de l'histoire, ou bien s'est-elle renfermée dans l'obscurité d'un témoignage équivoque, est-elle entourée d'un nuage de doute et d'incertitude? Non, c'est au su et au vu de tout un peuple que Jésus-Christ a exercé sur la nature une action toute-puissante et souveraine. Ouvrez l'Évangile : à chaque page, Jésus-Christ en appelle à ses œuvres, à ses œuvres extérieures et visibles, pour prouver sa mission divine, partant sa divinité; il invite la nation juive tout entière à s'en convaincre et à juger ainsi de la vérité de sa parole par l'éclat de ses merveilles : « Si vous ne croyez pas à ma parole, dit-il, croyez du moins à mes œuvres, car les œuvres que je fais rendent témoignage de moi (1). » Quand les disciples de Jean-Baptiste viennent lui demander de la part de leur maître : « Est-ce vous qui devez venir

(1) S. Jean, v, 36; x, 38.

ou devons-nous en attendre un autre? (1) » Jésus-Christ, invoquant sa souveraineté sur le monde extérieur, ne craint pas de leur répondre : « Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent et les morts ressuscitent! (2) » Vous l'entendez, Messieurs, Jésus-Christ annonce ouvertement comme il exerce, à la face du ciel et de la terre, ses droits souverains sur la création. Aussi, ni le peuple ni le Sanhédrin, ni les scribes ni les pharisiens, ni les juifs ni les païens, n'ont osé nier la puissance surhumaine de Jésus-Christ. Oubliant que l'homme ne saurait exercer sur la matière qu'une action indirecte et limitée, ils ont bien pu, pour échapper aux conséquences de ce grand fait, recourir à des explications futiles, comme si quelque vertu magique pouvait guérir un aveugle-né ou rendre à la vie un cadavre glacé par la mort, comme si un sortilège quelconque suffisait pour rassasier cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons; mais enfin, quelque intérêt qu'ils

(1) S. Luc, VII, 20.

(2) S. Luc, VII, 22.

eussent à la nier, l'évidence les a forcés de reconnaître la souveraineté de Jésus-Christ sur la nature. Cela suffit; j'en conclus que Jésus-Christ a réellement exercé sur le monde extérieur une action directe et illimitée.

Si je ne me trompe, Messieurs, vous m'arrêtez au milieu de mon raisonnement pour me dire : Soit, la puissance de Jésus-Christ a triomphé de la substance des corps et de la loi qui les régit et, par conséquent, cette action sur la matière est un fait surhumain, puisque l'homme, tout en altérant les formes de la nature par l'art, et en combinant les forces physiques par l'industrie, ne peut absolument rien sur la substance des corps, ni sur la loi qui les gouverne; mais d'autres avant Jésus-Christ avaient reçu un pouvoir semblable; quelle n'a pas été la puissance surnaturelle de Moïse et des prophètes? Direz-vous qu'ils étaient Dieu? Donc, si la souveraineté de Jésus-Christ sur la terre suffit pour prouver sa mission divine, qu'est-ce qu'elle atteste en faveur de sa divinité? Un moment, Messieurs. Ni Moïse, ni aucun des prophètes ne s'est dit Dieu : leur puissance dans l'ordre physique ne faisait qu'éta-

blir et confirmer leur mission divine; mais Jésus-Christ s'est dit Dieu : donc, si sa souveraineté sur la nature prouve sa mission divine, elle démontre également sa divinité. Car si Jésus-Christ s'était dit Dieu sans qu'il le fût réellement, et que Dieu l'eût armé de sa puissance pour accréditer une telle parole, Dieu lui-même aurait couvert de son autorité l'usurpation la plus sacrilège, l'imposture la plus monstrueuse; Dieu ne serait plus la vérité, ni le bien; Dieu serait l'erreur, Dieu serait le mal. Il s'ensuit de là que Jésus-Christ est Dieu ou que Dieu n'est pas. Entre l'athéisme et la divinité de Jésus-Christ, logiquement parlant, il ne peut y avoir de milieu. Et, d'ailleurs, la puissance surhumaine de Moïse et des prophètes n'est qu'un pouvoir d'emprunt : ils ne le tirent pas de leur propre fonds, parce qu'ils ne sont que les délégués de Dieu, les ministres de sa vengeance ou les instruments de sa bonté. Dieu dit à Moïse : *Ego multiplicabo signa et ostenta mea in terra Egypti* « C'est moi-même qui vais multiplier les signes de ma puissance sur la terre d'Égypte (1). »

(1) Exode, vii, 3.

Lorsqu'Élie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta, il crie vers Dieu : *Domine Deus meus, revertatur, obsecro, anima hujus pueri in viscera ejus*, « Seigneur, mon Dieu, je vous prie, faites que l'âme de cet enfant retourne dans son corps (1). » — Moïse et Élie agissent en serviteurs : Jésus-Christ agit en maître. Il commande en souverain, il exerce la puissance en son propre nom : *Volo mundare*, « Je le veux, sois guéri (2). » — *Adolescens, tibi dico, surge*, « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi (3)! » Ce n'est point là le ton, ni le langage d'un pouvoir délégué : la souveraineté sur la nature apparaît dans l'Évangile comme un attribut propre à Jésus-Christ; elle jaillit de lui-même comme de son principe et de sa source. Cette souveraineté, il la possède dans toute sa plénitude; elle lui est tellement propre et personnelle qu'il la répand autour de lui, pour la communiquer à qui il veut; et, tandis qu'aucun envoyé divin ne saurait transmettre aux autres le pouvoir qu'il a reçu, parce qu'il ne le tient pas de lui-même, Jésus-Christ a pu

(1) 3^e livre des Rois, xvii, 22.

(2) S. Matth., viii, 3; S. Marc, i, 41; S. Luc, v, 13.

(3) S. Luc, vii, 14.

dire à ses disciples : *Signa eos qui crediderint hæc sequentur : in nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis, serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit; super ægros manus imponent, et bene habebunt*, « Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui auront cru; ils chasseront les démons *en mon nom*, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront les serpents en main, et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur nuira point; ils imposeront les mains aux malades et les guériront (1). » C'est de Jésus-Christ lui-même que les pouvoirs surnaturels découleront, comme de leur origine, sur ceux qui croient en lui : « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore (2). » Ainsi, Messieurs, Jésus-Christ n'est pas seulement un envoyé divin, puisqu'il a exercé de lui-même sur la nature une souveraineté directe et illimitée, et qu'il a donné à d'autres le pouvoir de l'exercer en son nom. En confirmant sa mission divine, ses œuvres prou-

(1) S. Marc, xvi, 17, 18.

(2) S. Jean, xiv, 12.

vent également sa divinité : il a vraiment agi en Dieu ; donc il est Dieu.

Lorsque, autrefois, dans les champs de Babylone, trois exilés se consolait de la tyrannie de l'étranger, en priant le Dieu de leurs pères, ils chantaient ainsi : « Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur, ciel et terre, mers et fleuves, vents et tempêtes, bénissez le Seigneur, louez-le, exaltez-le (1). » Messieurs, le cantique des trois jeunes hommes devançait l'avenir. Les vents et les tempêtes, les esprits et les corps, le ciel et la terre, ont béni Jésus-Christ. La nature entière a salué en lui le Maître et son Seigneur. Avec les éléments soumis à sa puissance et dociles à sa voix, formons-lui un cortège de sujets et d'adorateurs, et, agenouillés devant le trône de sa souveraineté, disons-lui du fond de notre cœur, avec toute la création : *Tu es Christus, Filius Dei vivi*, « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! (2) »

(1) Daniel, III.

(2) S. Matth., XVI, 16.

QUATRIÈME CONFERENCE

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE INTELLECTUEL

MESSIEURS,

Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre extérieur et physique : sa souveraineté sur la nature, non moins que sa naissance et sa parole, prouve sa divinité. Mais l'homme n'agit pas seulement sur la matière qui l'environne, et le pôle qui marque la limite du monde n'est pas le terme extrême de son activité. Par-delà les frontières de la nature s'étend une région plus pure, plus calme, plus lumineuse; dont les rayons, traversant les ombres du monde matériel, viennent se réfléchir dans l'âme humaine : cette région est celle de l'intelligence. Habitant de ce monde extérieur et visible, l'homme appar-

tient, en outre, au monde invisible des esprits : il est le lieu de rencontre et le point de jonction de l'intelligence avec la nature. La nature enveloppe l'intelligence, l'intelligence pénètre la nature, l'inonde de ses clartés, et, unies par cette étreinte mutuelle, l'intelligence et la nature échangent sur le cœur de l'homme le baiser de paix. Donc l'homme vit et agit dans l'ordre intellectuel comme il agit et vit dans l'ordre matériel : sa puissance ne s'arrête point là où son bras ne saurait atteindre, elle s'étend de plus jusqu'où se prolonge la vue de l'esprit. Conséquemment, si Jésus-Christ a agi en Dieu, sa puissance intellectuelle, comme sa puissance physique, a dû être une puissance divine. C'est ce que je me propose de démontrer dans cette conférence.

Pour juger si la puissance intellectuelle de Jésus-Christ n'a pas été une qualité purement humaine, mais une vertu divine, il faut que nous sachions d'abord quelle est la force et quelle est la faiblesse de l'esprit humain. Or, Messieurs, l'esprit humain joint une extrême faiblesse à une force non moins grande. L'homme fait son entrée dans le

monde, tenant en main le flambeau de l'intelligence. Mais que ce flambeau est pâle! Que ses lueurs sont vacillantes et incertaines! La lampe qui veille auprès d'un lit funèbre rend des clartés plus vives que la lumière qui brille autour d'un berceau. Avez-vous assisté au réveil d'une intelligence humaine? Avez-vous été témoin de cette lutte opiniâtre de la lumière naissante de l'esprit avec les ténèbres qui l'entourent? L'étincelle a jailli du front de l'homme, elle part en rayons lumineux, elle scintille à travers l'obscurité, elle s'est fait jour au sein de la nuit. La voilà qui brille, qui s'épanouit comme l'astre à son aurore. Elle paraît au-dessus de l'horizon, elle monte, elle avance, et lorsque, parvenu au sommet de sa course, le soleil de l'intelligence croit embraser de ses rayons le ciel et la terre, le nuage de l'erreur s'interpose entre le monde et lui, comme l'hiver étend son rideau de brouillards entre la terre et le ciel. L'esprit humain peut bien jeter quelques rayons à travers le nuage qui lui dérobe la vérité; mais, lors même qu'elle paraît fuir devant lui, l'erreur cherche à l'envelopper comme d'un voile, et l'homme se fatigue à combattre sans

pouvoir triompher entièrement, jusqu'à ce qu'enfin la lumière, qui s'est levée sur le berceau de l'homme, aille se coucher dans le sein de Dieu. Voilà, Messieurs, l'histoire de l'esprit humain, c'est notre histoire à tous; car tous nous naissons au milieu des ténèbres : elles s'attachent à nous et suivent nos pas, pour dérober à nos yeux la vue parfaite de Dieu, du monde et de la société. A peine avons-nous dissipé les erreurs de l'enfance, que les passions du jeune âge menacent de nous plonger dans de nouvelles ténèbres plus épaisses que les précédentes. Ces ténèbres, je le veux bien, s'évanouissent en partie au regard d'une âme pure; mais n'y a-t-il que la lumière qui franchisse avec l'adolescent le seuil de l'âge mûr? Non, l'ombre suit partout la lumière : comme la jeunesse, comme l'enfance, l'âge mûr a ses obscurités, et la vieillesse aussi a ses aveuglements. De même que la nuit appelle le jour et que le jour appelle la nuit, ainsi les ténèbres appellent la lumière et la lumière les ténèbres. Alternative inévitable, lutte incessante au milieu de laquelle la grandeur de l'homme, comme son devoir, est de saisir, à travers les obstacles qui l'entourent, l'image de la vérité!

Et, en effet, Messieurs, l'esprit humain peut dissiper en partie les ténèbres qui enveloppent le présent et celles qui couvrent le passé; car l'homme jouit d'une double vue : il voit à la fois dans le passé et dans le présent. Il sème d'abord la lumière autour de lui avant de porter en arrière le flambeau de la vérité. Or, qu'est-ce qu'il voit dans le présent? Il voit Dieu, non pas dans son essence, mais dans ses œuvres; il le voit dans cette figure mystérieuse qui passe et repasse devant lui, comme sous les yeux de l'ami de Job dans le silence de la création : il ne voit Dieu qu'à travers un voile, mais enfin il le voit, et cette vue imparfaite s'appelle la science de Dieu. De plus, l'homme se voit lui-même; il voit l'âme, non pas, à la vérité, dans sa substance, mais dans ses facultés; il assiste au rayonnement de sa pensée, à l'éclosion de ses désirs, à l'épanouissement de tout son être. Il ne voit l'âme, comme il ne voit Dieu, qu'à travers un voile, mais enfin, il la perçoit, et cette perception imparfaite s'appelle la science de l'âme. L'homme, ensuite, voit le monde, sinon dans sa substance, du moins dans sa forme : il saisit la symétrie de ses lois, la

régularité de ses mouvements; il admire le fini du détail comme l'harmonie de l'ensemble, et cette connaissance, tout incomplète qu'elle est, s'appelle la science du monde. Enfin, l'homme contemple la société de la base au sommet, il voit ce qui la fonde, l'affermir et la couronne; il étudie ce qui en fait la grandeur et la beauté, la force et la vie; et cette vue qu'il étend sur la société est ce qu'on nomme la science sociale. Regardez au-dedans et autour de vous : qu'y trouvez-vous, si ce n'est Dieu, l'âme, le monde, la société? Conséquemment, l'homme ne voit dans le présent que par la science de Dieu, par la science de l'âme, par la science du monde, par la science de la société. Voilà le premier champ de son activité intellectuelle, l'horizon le plus rapproché de sa vue; soit qu'il élève ses regards ou qu'il les abaisse, soit qu'il se répande à l'extérieur ou qu'il se replie sur lui-même, il ne peut voir autre chose que ce que je viens de dire, comme aussi c'est déjà un magnifique apanage pour l'esprit humain que de pouvoir embrasser de ses regards Dieu, l'âme, le monde et la société.

Et cependant, là ne s'arrête pas la vue de

l'esprit humain. Après avoir plongé du regard dans le milieu qui l'environne, après avoir écarté en partie les ténèbres qui lui dérobent dans le présent Dieu, l'âme, le monde et la société, l'homme se retourne et son œil interroge la nuit des temps passés. Car l'homme, avons-nous dit, ne voit pas seulement dans le présent : à cette première vue qu'il porte sur tout ce qui l'entoure, il en joint une deuxième qu'il étend à tout ce qui l'a précédé. Or, qu'est-ce qu'il voit dans le passé? Il voit ce qu'ont pensé, ce qu'ont fait des âges qui ne sont plus; et, à travers cette double succession d'idées et de faits, il arrive de siècle en siècle jusqu'au berceau du monde. Son regard évoque l'humanité, et l'humanité, qu'il fait revivre par la puissance du souvenir, secouant la poussière des âges, sort de la tombe où Dieu l'a couchée, pour s'offrir à nos yeux avec le mystère qui enveloppe les grandes ruines et la majesté qui distingue les grandes choses. Ne dites point que c'est là une apparition muette, une ombre insaisissable, et que, par suite, l'homme ne voit pas dans le passé. Non, le passé de l'humanité est là, il est debout devant moi; d'ici je le vois, je le touche. J'en-

tends l'humanité qui me dit, qui nous dit à tous : En telle année, en tel lieu, j'ai pensé à telle chose, j'ai fait telle autre : je suis venue toucher à Memphis, j'ai passé par Babylone et Ninive, je suis descendue vers Sparte et vers Athènes, je me suis arrêtée à Rome. En tel lieu et en telle année, j'ai entendu la voix de Dieu, j'ai écouté Abraham et Moïse, j'ai pensé par Socrate et par Platon. Voilà ce que j'ai cru, ce que j'ai fait... Non, encore une fois, le passé de l'humanité n'est pas une nuit sans lumière, ni un fantôme sans voix; c'est un livre ouvert à tous les yeux : chacun peut y lire les actions de ses devanciers, leurs crimes ou leurs vertus, leur gloire ou leur ignominie. Car telle est la force de l'esprit humain qu'il semble prêter la vie à tout ce qu'il touche; il prépare l'immortalité à ce qui n'est pas encore, il ressuscite ce qui n'est plus : la mort est devant ses yeux comme si elle n'était pas, ou du moins, il triomphe d'elle par le culte de la tradition et par la puissance du souvenir. Dieu, qui a placé les ténèbres autour de l'homme et derrière lui, pour l'avertir de son néant, a voulu également que son regard pût les dissiper en partie et s'essayer ici-bas

à contempler un jour le soleil de la vérité.

Qu'est-ce à dire, Messieurs? Je vais exalter l'esprit humain au-delà de ses justes limites? Non, car, après avoir dit ce qui fait sa grandeur, je vais indiquer ce qui constitue sa faiblesse. L'homme, il est vrai, voit dans le présent et dans le passé; mais n'y a-t-il pour lui que ces deux moments de la durée? Ah! Messieurs, vous êtes maîtres du présent, vous pouvez devenir, jusqu'à un certain point, maîtres du passé; mais l'avenir n'appartient à personne, l'avenir est à Dieu. Vous me direz ce qui est aujourd'hui, ce qui a été hier; mais ce qui sera demain, qui le dira? Vous avez beau plonger dans les lumières de l'histoire, pour y trouver quelque rayon qui puisse percer le rideau de ténèbres derrière lequel l'avenir cache ses secrets, l'avenir vous échappe; et si vous ne craignez pas de sonder cet abîme de l'éternité, au sein duquel Dieu prépare les siècles futurs, l'avenir se charge d'infliger à tant d'audace la peine du démenti. En ce moment même, ne prouvez-vous pas, à la face du ciel et de la terre, votre ignorance complète de l'avenir (1)? Vous regardez vers

(1) Cette conférence a été prêchée au mois de déc. 1853.

l'Orient : chaque matin, vous interrogez les vents du ciel, pour savoir s'ils ne vous porteront pas quelque-une de ces grandes paroles qui changent la face du monde; vous vous demandez, dans l'anxiété de votre esprit, ce que l'ambition jointe à la force réserve à la vieille Europe de périls et de maux? Voilà plus de six mois que vous interrogez l'avenir, et l'avenir se tait, parce qu'il n'est qu'à Dieu. Eh bien, si, au sortir de ce temple, vous rencontrez quelque âme pieuse et que, faisant trêve à vos conjectures et à vos raisonnements, vous lui demandiez : Qui est-ce qui sait l'avenir? elle ne vous répondra pas, tant cette question est étrange, ou tant elle est ridicule; ou bien, si elle vous répond, elle inclinera humblement le front, en disant : Pour moi, je n'en sais rien, Dieu le sait. Dieu le sait! Voilà le mot de la vérité, car c'est le mot du peuple, le mot du sens commun; et ce que la science ne veut pas avouer, le peuple et le sens commun l'enseignent et le proclament. Oui, quoi que vous fassiez, la vision de l'avenir ne sera jamais classée dans le catalogue des sciences humaines; vous pourrez bien à force de patience et de recherches, vous pourrez, à l'aide de

vos calculs, et cela est prodigieux sans doute, prédire l'apparition de tel astre, sa conjonction avec tel autre, parce que ces choses-là sont réglées dans leur cours par des lois invariables; mais comment prédire ce que sera, ce que deviendra l'humanité? L'humanité est essentiellement libre dans ses actes : que va-t-elle faire de sa liberté? C'est le secret de Dieu. L'esprit souffle où il veut, et nul ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Vous voulez enchaîner son avenir par la certitude de vos prévisions : il prend sa liberté, et avec sa liberté il trompe vos calculs, lasse votre patience, se raille de votre génie. Voilà l'humanité! Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que votre force intellectuelle, si haute qu'elle puisse être, ne sera jamais une vertu prophétique. Dieu, qui vous a donné la vue du présent et la vue du passé, vous refuse la connaissance de l'avenir; il s'est réservé la puissance prophétique, afin que, si quelqu'un paraissait dans le monde armé de ce don, chacun pût lui dire aussitôt : Ce n'est pas l'esprit de l'homme qui parle par votre bouche, mais l'Esprit de Dieu; donc vous êtes un envoyé de Dieu, ou Dieu lui-même.

Cela étant, Messieurs, sortez avec moi de l'époque où nous sommes, et reculons, si vous le voulez, de dix-huit siècles, l'aiguille des temps. Nous voici en Orient, cette terre de la prophétie, où toutes choses semblent avoir rendu un son immortel. Nous voici devant un homme qui se dit le maître de l'avenir et le dépositaire de ses secrets. Est-ce un savant qui dirige l'œil de la science vers les régions lointaines de l'avenir? Non, car ses contemporains disent de lui : Comment peut-il savoir ces choses-là? Il n'a pas étudié. Est-ce un homme d'État qui recueille d'ici et de là quelques lueurs naissantes pour deviner l'état futur du monde? Non, il n'a jamais franchi le seuil d'une cour, il ne s'est point assis au conseil des princes. Et d'ailleurs, fût-ce même un savant, ou un homme d'État, comme je viens de le dire, l'avenir opposerait à sa science ou à ses calculs le voile de l'énigme et le silence du mystère. Malgré cela, cet homme ne semble pas redouter pour sa parole l'épreuve décisive de l'avenir. Si je m'approche de lui pour lui demander : Maître, que dites-vous de l'avenir? Et d'abord, que deviendra votre parole? qu'est-ce que l'humanité fera de votre doc-

trine et de vos œuvres? Il me répond, avec cette confiance que donne la certitude de ce qui sera : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'Évangile que j'annonce sera prêché dans l'univers entier, » *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus* (1). Lui dont la parole n'a pas encore réveillé les échos de la Palestine, lui qui n'a pu faire accepter son Évangile que d'un petit nombre d'hommes, il ne craint pas de jeter à l'avenir un éclatant défi, en prédisant à cet Évangile la double conquête de l'universalité et de l'éternité! Mais quoi! ne savez-vous pas que toute parole humaine s'arrête, indécise et tremblante, aux limites d'un siècle ou aux frontières d'un empire; et vous qui n'avez encore conquis à votre Évangile ni un empire, ni un siècle, vous osez lui prédire les hommages du monde entier? N'allez-vous pas retirer votre prédiction? Entendez-vous, Messieurs? Le Maître a dit à ses disciples : « Ayez confiance, vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre, » *Eritis*

(1) S. Matth , xxiv, 14.

mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ (1). Vous le voyez, Jésus-Christ ne redoute pas les démentis de l'avenir, il affirme hautement sa puissance prophétique.

Si, après avoir appris ce que deviendra l'Évangile dans la suite des temps, je m'approche une seconde fois de son auteur pour lui demander : Et vous-même, Maître, que deviendrez-vous ? Qu'est-ce que les hommes vous préparent ? Il me répondra avec cet accent de résignation que la vertu sait prêter aux grandes âmes et aux grandes douleurs : « Pour moi, je vais monter à Jérusalem ; là je serai livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils me condamneront à mort ; ils me livreront aux Gentils pour que ceux-ci m'insultent, me flagellent et me crucifient ; puis le troisième jour je ressusciterai (2). » Voilà certes une prophétie claire et nette. Direz-vous que ce n'est point chose très difficile pour un homme de prédire sa mort avec les détails qui l'accompagneront, de tracer d'avance la route qui le mènera vers la tombe, et de forcer ainsi la mort à lui livrer

(1) Actes des Apôtres, I, 8.

(2) S. Matth., xx, 18, 19.

les secrets de l'avenir? Un mot de réponse me suffira : osez prédire ce que vous serez dans un an, demain. Eh bien, Jésus-Christ n'a pas craint que la mort vint trahir sa parole : il a prédit sa propre destinée comme il avait prophétisé la destinée de son Évangile. Que si, sachant d'avance quelle sera sa destinée et celle de son Évangile, je m'approche de nouveau pour lui demander : Et vos disciples, Maître, vos disciples que vous aimez tant et qui vous ont tant aimé, que deviendront-ils? Qu'est-ce que l'avenir réserve à leur amour et à leur fidélité? Il me répondra avec cette bonté qui puise sa force dans l'ingratitude même : « A l'heure du danger, mes disciples m'abandonneront, l'un d'eux me trahira, celui qui m'aimait le plus me reniera trois fois, aucun ne me suivra; mais, quand j'aurai répandu mon esprit sur eux, ils confesseront mon nom au péril de leur vie et au prix de leur sang devant les peuples et devant les rois (1). » C'est là sans contredit une prophétie non moins étonnante que celles qui nous frappaient tout à l'heure. Car qu'y a-t-il de difficile comme de lire

(1) S. Matth., xxvi, 21, 31, 34; x, 17, 18; S. Jean, xv, 26, 27.

dans les cœurs, d'y lire, je ne dirai pas les pensées et les sentiments du présent, cela est déjà au-dessus de nos forces, mais les sentiments et les pensées de l'avenir, de devancer ainsi, par la puissance du regard, tels crimes ou telles vertus dont la racine se cache encore dans les profondeurs de l'âme humaine? Et ne dites-vous pas quelquefois avec l'accent du désespoir : Ah! j'ai été trahi! Pourquoi cela? Parce que vous ne l'aviez point prévu et que les coups auxquels on s'attend le moins sont aussi les plus durs. Or Jésus-Christ a prédit ce que feraient ses disciples, il a prédit leur héroïsme ou leur lâcheté, non pas d'une manière vague et générale, mais en précisant le moment et le lieu, en détaillant toutes les circonstances. Il n'a pas redouté pour la certitude de sa parole l'inconstance et la mobilité du cœur humain; mais, prévoyant l'usage qu'ils feraient de leur liberté, il a indiqué d'avance la destinée de ses disciples, comme il avait annoncé sa propre destinée et celle de son Évangile.

Enfin, Messieurs, si je me tourne une dernière fois vers cet homme qui se dit le maître, de l'avenir et le dépositaire de ses secrets, pour lui demander : Et votre patrie, Maître,

votre ingrate patrie, que deviendra-t-elle? quelle sera sa destinée? Oh! alors, il s'échappera de sa poitrine ce cri douloureux : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. Voici que ta maison sera abandonnée; tous les fléaux tomberont sur toi, et de ton temple il ne restera pas pierre sur pierre. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que tout cela n'arrive (1). » Est-il possible de retracer plus clairement l'avenir d'un peuple et d'un pays? En parlant de la sorte, Jésus-Christ ne s'exposait-il pas à recevoir de l'avenir un éclatant démenti? Et cependant, il ne craint pas de prédire les destinées de sa patrie, comme il avait prédit les destinées de ses disciples, comme il avait prédit sa propre destinée et celle de son Évangile. Donc Jésus-Christ a hautement affirmé, à la face du monde entier, sa puissance prophétique; il a dit aux hommes : Vous pouvez bien rappeler ce qui a été,

(1) S. Matth., xxiii, 37, 38; xxiv, 2, 34.

savoir ce qui est; pour moi, je vous ai annoncé ce qui sera; à ce signe, reconnaissez que je viens de Dieu, que je suis Dieu.

Mais, Messieurs, pour établir sa puissance prophétique, il ne suffisait pas que Jésus-Christ eût osé prédire les destinées de sa patrie, les destinées de ses disciples, sa propre destinée et celle de son Evangile, il fallait de plus que l'événement vérifiât sa prédiction. Car si, vous et moi, nous rencontrions dans notre vie un homme qui osât prophétiser de pareils faits, sans fournir d'autre preuve qu'une affirmation pure et simple, à coup sûr nous ne l'en croirions pas, ou bien nous en appellerions aux décisions de l'avenir, pour savoir s'il faudra rire de lui ou lui donner créance. Mais sommes-nous réduits à suspendre notre jugement sur le caractère des prédictions de Jésus-Christ? Le témoignage de l'avenir n'est-il pas venu confirmer sa vertu prophétique? Nous-mêmes, n'en sommes-nous pas une preuve vivante et palpable? Si, à trente années de Jésus-Christ, l'apôtre saint Paul, parlant des destinées de l'Évangile, a pu écrire aux Romains : « La foi que vous professez est prêchée dans l'Univers entier, » *Fides vestra*

annuntiatur in universo mundo (1), dix-huit siècles de croyance universelle ne rendent-ils pas un hommage mille fois plus éclatant à la puissance prophétique de Jésus-Christ? Si l'apôtre saint Pierre, parlant des destinées de Jésus-Christ, a pu dire devant le Sanhédrin : « Princes du peuple, et vous anciens, il faut que vous tous et tout le peuple d'Israël, vous le sachiez bien : nous prêchons au nom de Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts (2) »; si, dis-je, l'apôtre saint Pierre a pu tenir ce langage sans crainte d'être contredit, le témoignage des Juifs et des Gentils, des amis et des ennemis de Jésus-Christ, n'est-il pas venu prêter à sa prophétie un caractère de vérité irrécusable? D'autre part, les apôtres n'ont-ils pas accompli ce que Jésus-Christ lisait d'avance dans leur cœur? Le nom de Judas n'a-t-il pas traversé les siècles comme le symbole de la trahison et le synonyme de l'infamie? Quand je nomme Simon-Pierre, est-ce que je n'évoque pas devant vous le souvenir d'une grande faute suivie d'un repentir non moins

(1) Épître aux Romains, I, 8.

(2) Actes des Apôtres, IV, 10.

grand ? Si j'ajoutais qu'à partir du jour de la Pentecôte, comme Jésus-Christ l'avait prédit, ses disciples, auparavant si lâches et si pusillanimes, ont confessé son nom devant les tribunaux de la terre, qu'est-ce que je vous dirais, sinon ce que l'histoire a proclamé par mille voix ? Enfin, pour ne pas m'étendre davantage sur des choses si claires et si évidentes, les destinées du peuple juif n'ont-elles pas fait briller dans tout son éclat le pouvoir prophétique de Jésus-Christ ? Ne semble-t-il pas, en effet, que les armées romaines, en passant sur les ruines de Jérusalem et en arborant au sommet de la montagne de Sion leurs aigles triomphantes, aient voulu assurer le triomphe des prédictions de Jésus-Christ ? Et lorsqu'en dépit d'une clémence souveraine, quelque obscur plébéien porta la torche de l'incendie dans ce temple élevé par des mains royales, ne semble-t-il pas que ce bras vengeur se soit levé sur le sanctuaire de Juda, au son de cette terrible parole : « De ton temple, ô Jérusalem, il ne restera pas pierre sur pierre (1) ! » Voilà, Messieurs, comment

(1) S. Matth., xxiv, 2 ; S. Marc, xiii, 2 ; S. Luc, xix, 44.

l'avenir a vérifié les prédictions de Jésus-Christ; et, tandis que vous qui m'écoutez et moi qui vous parle, nous ignorons ce qui sera demain, le regard prophétique de Jésus-Christ a traversé les siècles, embrasant à la fois le passé, le présent et l'avenir dans l'unité d'une seule et même intuition, comme Dieu, pour qui toutes choses ne sont qu'un point immense et un moment éternel.

Je me hâte de terminer, Messieurs; car, aussi bien n'avez-vous pas attendu jusqu'à présent pour tirer la conclusion de ce que je viens d'établir. Si Jésus-Christ a possédé dans toute sa plénitude la puissance prophétique, il est un envoyé divin, car la prophétie n'est pas une science humaine; il n'y a d'humain que la science du passé et la science du présent : Dieu seul est le principe et la source de toute prophétie véritable. Il s'est bien trouvé quelques hommes qui n'ont pas reculé devant le ridicule, en cherchant l'avenir dans le vol des oiseaux ou dans les entrailles des bêtes, en construisant des oracles contournés ou ambigus sur quelques particularités de la tête ou du foie; mais, comme l'a fait observer le plus éloquent des gens d'esprit de l'antiquité, deux de ces

hommes-là n'auraient pu se regarder sans rire l'un de l'autre, et, par conséquent, nous sommes dispensés de prendre au sérieux des hommes qui riaient d'eux-mêmes (1). Tant il est vrai que la prophétie est le signe irrécusable d'une mission surnaturelle et divine. Mais, si Jésus-Christ est un envoyé divin, si Dieu l'a armé de la puissance prophétique pour accréditer auprès des hommes sa mission céleste, il faut bien, sous peine de nier la vérité, sous peine de nier Dieu, ajouter foi à la parole de Jésus-Christ. Or, comme nous l'avons vu, Jésus-Christ a dit : « Je suis Dieu » ; il l'a dit à ses disciples, il l'a dit au peuple juif, il l'a dit à l'univers entier ; donc, si Jésus-Christ s'est dit Dieu, il est Dieu. Car si, n'étant pas Dieu, il avait pu se servir de la science prophétique pour faire accepter sa divinité, Dieu lui-même aurait mis la prophétie au service de l'imposture et du blasphème, et le genre humain se trouverait plongé dans une erreur irrémédiable. « Si ma religion était fausse, disait La Bruyère, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ;

(1) Cicéron, *de Divinat.*, II, 24.

il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris. Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire (1)? » Oui, si, dans la bouche de Jésus-Christ, la prophétie avait pu devenir la garantie de l'erreur, comme elle est d'ailleurs un signe certain de la vérité, nous n'aurions plus aucun moyen de distinguer la vérité de l'erreur, et la raison humaine, noyée dans le doute, se débattrait en vain pour retenir un semblant de pouvoir et un reste de vie. Laissons à d'autres le triste courage d'abdiquer ainsi leur raison en se jetant tête baissée dans l'abîme du scepticisme; vaincu par l'évidence, je préfère répéter, avec le soldat romain qui descendait du Calvaire en se frappant la poitrine : *Vere hic homo Filius Dei erat*, « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu (2). » Que ce soient là également, Messieurs, la voix de votre conscience et le cri de votre âme !

(1) Caractères de La Bruyère, ch. xvi, *Des esprits forts*.

(2) S. Luc, xv, 39.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE MORAL

Messieurs,

L'ordre et le plan de nos conférences vous sont connus. Nous sommes partis de la naissance de Jésus-Christ, et de cette naissance unique entre toutes, de cette naissance précédée d'un passé de quatre mille ans, nous avons conclu que Jésus-Christ est né en Dieu. Mais, après avoir établi que Jésus-Christ est né en Dieu, nous avons dû nous demander également s'il a vécu en Dieu; et comme la vie se manifeste par la parole et par les œuvres, une première question a été celle-ci : Jésus-Christ a-t-il parlé en Dieu? Cela posé, nous avons dû passer à une deuxième question : Jésus-Christ a-t-il agi

en Dieu? Or, l'activité de l'homme s'exerce de différentes manières, selon qu'elle se déploie dans l'ordre de la nature ou dans l'ordre de l'intelligence; et, par suite, nous avons recherché si la puissance intellectuelle de Jésus-Christ, aussi bien que sa puissance extérieure et physique, a été une puissance divine. Or, comme nous l'avons vu, la vertu prophétique de Jésus-Christ, non moins que sa souveraineté sur la nature, prouve sa divinité. Et, ainsi, à chaque pas que l'on peut faire dans la vie de Jésus-Christ, nous avons recueilli quelques rayons de cette couronne de lumière et de divinité qui brille sur son front.

Mais, Messieurs, n'y a-t-il point pour l'homme et son activité d'autre champ que celui dont je viens de parler? La puissance humaine s'arrête-t-elle aux limites de la nature et à celles de l'intelligence? Non, l'homme ne vit pas seulement dans l'ordre physique et dans l'ordre intellectuel; il vit encore et il agit dans l'ordre moral et dans l'ordre social. La conscience et la société achèvent et complètent avec la nature et l'intelligence le cercle nécessaire de son activité. La conscience est le foyer du bien,

comme l'intelligence est le siège du vrai; par conséquent, la puissance de l'homme se mesure au pouvoir qu'il a de pratiquer la vertu, non moins qu'à celui de connaître la vérité. Eh bien! la puissance morale de Jésus-Christ a-t-elle égalé sa puissance intellectuelle et sa puissance extérieure ou physique? Tel est le sujet que nous traiterons dans cette conférence.

Rechercher si la puissance de Jésus-Christ dans l'ordre du bien ou dans l'ordre moral a été une puissance divine, c'est demander si Jésus-Christ a été divinement grand par le cœur. Car c'est le cœur qui fait l'homme de bien, et non pas l'esprit. L'esprit est quelque chose de grand, d'admirable sans doute, de merveilleux même, si vous le voulez, ce n'est pas encore le bien. Vous pouvez être un homme d'esprit, un homme de génie, vous ne méritez pas pour cela d'être appelé un homme de bien, parce que vous n'êtes point par là même un homme de cœur. Tel réunit sur son front tous les rayons de la science, et malgré cela, il peut n'être qu'un homme fort petit, un homme vicieux, un criminel, parce que son cœur est un cœur étroit et

vulgaire, un cœur misérable; tel autre bégaye à peine quelques lettres de l'alphabet, et ce sera peut-être un grand homme, un héros, un saint, parce que son cœur est un grand cœur, un cœur héroïque, un cœur de saint. C'est pourquoi il n'y a de vraie noblesse pour l'homme que celle du cœur, car c'est par là seulement qu'il est bon ou mauvais, qu'il appartient à la lignée des hommes vertueux ou qu'il se range dans celle des méchants. « Tous les corps, disait Pascal, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi-même; et le corps rien. Et tous les corps, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé (1). » Aussi, Messieurs, si c'est la tête que l'on couronne sur la terre, au ciel on ne couronne que le cœur. Il est écrit : *Deus intuetur cor*, « Dieu regarde le cœur », car c'est là qu'il voit le bien ou le mal, et, par conséquent, si c'est le cœur qui combat, c'est lui aussi qui doit triompher; si c'est du

(1) Pensées de Pascal, art. x, I.

cœur que viennent le mérite et la vertu, c'est au cœur, et au cœur seulement, que Dieu réserve la gloire et le bonheur.

Or, Messieurs, qu'est-ce qui fait un grand cœur? Ce qui fait un grand cœur, c'est d'abord la force d'abnégation; car l'homme n'est grand qu'autant qu'il sait se faire petit. Je ne dis pas qu'à moins de se faire petit, il ne puisse être humainement grand, de cette grandeur que donnent les choses d'ici-bas, de la grandeur du nom, du rang ou de l'esprit. Pour être grand de la sorte, il n'a pas besoin de se faire petit; mais aussi, qu'est-ce que cela? C'est une grandeur qui vient de l'homme et qui s'arrête à lui. Oui, pour arriver à ce degré d'élévation, pour se faire un nom, pour parvenir aux hauteurs de la science, ou bien pour franchir les marches d'un trône, il faut des efforts sans doute, il faut une certaine puissance morale; il n'y a rien là cependant qui soit au-dessus de nos forces, et lorsqu'un homme n'a fait que ce que je viens de dire, on peut affirmer de lui qu'il est humainement grand : voilà tout! Mais se faire petit lorsqu'on pourrait être grand, mais se dire à soi-même : J'aurais pu être tout et j'ai voulu n'être rien; mais

se condamner à la pauvreté volontaire, à l'obscurité volontaire, à la souffrance volontaire, alors qu'il serait facile de s'environner de l'éclat des richesses, de s'élever au faite des honneurs, de s'enivrer au sein des plaisirs; mais se dépouiller de toutes choses et s'anéantir soi-même, voilà qui n'est pas de l'homme seulement, car l'homme ne renonce pas volontiers à ce qui le charme, l'éblouit et le fascine : une telle abnégation exige un effort surhumain, elle suppose une force morale qu'il ne trouve pas dans son cœur. Eh bien! cette force morale que l'homme ne trouve pas en lui, cette force d'abnégation qu'il ne puise qu'en Dieu et qui, par suite, fait la grandeur divine du cœur humain, Jésus-Christ l'a puisée dans son propre cœur; donc, il a été divinement grand dans l'ordre moral.

Que Jésus-Christ ait possédé au degré de l'infini la force d'abnégation, et qu'il l'ait puisée dans son propre cœur, c'est ce qu'atteste chaque page de l'Évangile. Entendez-vous, Messieurs, ce divin pauvre, ce pauvre volontaire? Il dit au jeune homme qui demande à le suivre et dont il veut éprouver la force d'abnégation : « Les renards ont des

tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1). » Lui qui triomphe de la nature par le miracle, de l'avenir par la prophétie, il ne met son pouvoir qu'au service des autres; pour lui, il se contente de la pauvreté, et après avoir rassasié des milliers d'hommes du pain de sa toute-puissance, il se rompt à lui-même le pain de l'aumône, le pain de la charité. Il suffira d'un peu de frayeur dans l'âme de ses disciples, pour qu'aussitôt il commande à la tempête et aux vents; s'agit-il d'échapper aux privations de l'indigence, sa bouche se tait : il renferme la souffrance dans le secret de son cœur. Il reste à la merci de quelques âmes pieuses, reçoit leur hospitalité et, loin de se plaindre de ceux qui la lui refusent, il répond à ses disciples qui veulent appeler sur eux le feu du ciel : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (2). » Voilà le signe d'une grandeur surhumaine, car l'homme est de sa nature incliné vers les biens de la terre : il y cherche un complément à son être, un prolongement de lui-même; ou s'il ralentit quelque peu la recher-

(1) S. Luc, ix, 58.

(2) S. Luc, ix, 55.

che de ces biens, c'est d'ordinaire pour hâter d'autant plus la poursuite des honneurs et des dignités. Or, Jésus-Christ s'est condamné à l'obscurité volontaire, comme il avait embrassé la pauvreté volontaire. Après avoir passé trente années de sa vie dans l'échoppe d'un artisan, il ne paraît sur la scène du monde que pour fouler aux pieds les grandeurs humaines. Frappé de son pouvoir sur la nature extérieure et de sa vertu prophétique, le peuple veut l'élever aux honneurs de la royauté : il suffirait d'un mot de sa bouche pour lui frayer un chemin vers le trône, en flattant l'orgueil national par l'image d'un Messie conquérant. Jésus-Christ ne dit point ce mot; il se cache dans l'obscurité du désert, préférant au faste d'une cour la solitude avec son Père. On dirait qu'il en coûte à son cœur de faire éclater sa toute-puissance, tant il a soin de défendre à ses disciples de publier les merveilles de son nom. Et encore, s'il laisse échapper quelques rayons de sa divinité, il s'efface derrière son Père; il ne cherche point sa gloire, mais il est tout entier à la gloire de Celui qui l'a envoyé. Quel empire sur soi-même! quelle puissance morale! Et

pour descendre à ce degré d'anéantissement, ne fallait-il pas une force d'abnégation sur-humaine, et, par suite, un cœur divinement grand? Que dis-je? Jésus-Christ ne s'est pas contenté de la pauvreté volontaire, ni de l'obscurité volontaire, il a, de plus, embrassé la souffrance volontaire. Je ne veux point parler de sa mort, ce n'est pas encore mon sujet: mais sa vie tout entière n'a-t-elle pas été un renoncement continuel à tout attrait sensible, à toute jouissance matérielle? N'a-t-elle pas offert le spectacle de l'abstinence la plus rigoureuse, d'une patience inaltérable, d'une virginité parfaite? Et, remarquez bien, Messieurs, ce qui caractérise la force d'abnégation en Jésus-Christ, c'est qu'il ne s'y rencontre aucun mélange de faiblesse, nulle trace de lutte, ni de combat, tant le renoncement aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs, lui paraît simple, facile et naturel. Là, nul indice de ce travail intime de l'homme placé entre la jouissance et le sacrifice et obligé de se faire violence pour préférer l'un à l'autre; nul vestige de ces retours involontaires du cœur ou de l'imagination vers les biens que l'on a foulés aux pieds. C'est la plénitude d'une vertu toujours égale à elle-

même, qui, pour montrer sa perfection, n'a besoin que d'éclater au dehors, et qui, enfin, bien différente des vertus purement humaines, ne s'acquiert pas avec le temps, parce qu'elle est divine. Tandis que nous, qui voulons suivre ce grand modèle, nous ne parvenons à nous dépouiller de nous-mêmes qu'avec peine et après bien des efforts, parce que nous ne puissions pas dans notre cœur la vertu d'abnégation, Jésus-Christ a embrassé la pauvreté, l'obscurité, la souffrance volontaires, sans effort et sans peine, parce qu'il puisait cette force de renoncement en lui-même, comme dans son principe et dans sa source. C'est pourquoi l'abnégation n'a pas été en lui comme elle est en nous, comme elle a été dans les saints, une force étrangère, une puissance d'emprunt, mais une vertu inhérente à son être, partant une puissance divine; et, par conséquent, si la force d'abnégation est le premier caractère d'un grand cœur, je suis en droit de conclure que Jésus-Christ a été divinement grand dans l'ordre moral.

Je pourrais m'en tenir là, Messieurs; car, si la force d'abnégation a été en Jésus-Christ une puissance divine, il s'ensuit que Jésus-

Christ a agi en Dieu dans l'ordre de la sainteté. Mais je suis heureux de pouvoir étaler à vos yeux les trésors de divinité que renferme ce cœur adorable. Or, ce qui fait un grand cœur, après la force d'abnégation, c'est la force de dévouement. C'est beaucoup, sans doute, de se condamner à la pauvreté volontaire, à l'obscurité volontaire, à la souffrance volontaire : assurément, tout cela est la marque d'un grand cœur. Et cependant, en se dépouillant des richesses, des honneurs et des plaisirs, on ne fait que renoncer à des choses purement extérieures ; après avoir librement quitté ce que je viens de dire, il vous reste quelque chose de plus intime, de plus profond, et, par suite, de plus précieux, c'est vous-même, votre vie et votre sang. Or, un grand cœur ne garde pas tout cela pour lui seul ; après avoir abandonné ce qui fait la fortune, l'éclat ou le plaisir, il donne quelque chose de sa substance et de sa vie ; en un mot, il se dévoue. Car s'il refusait ce don, le premier de tous, s'il ne se dévouait pas, il se concentrerait en lui-même, c'est-à-dire dans ce qui est nécessairement étroit, petit, et alors ce ne serait plus un grand cœur. Aussi l'humanité

ne s'y est-elle pas trompée : elle a toujours reconnu les cœurs élevés aux grands dévouements, toujours elle a béni l'amour qui se dévoue et flétri l'égoïsme qui ne se dévoue pas ; et, par conséquent, ce qui fait le deuxième caractère d'un grand cœur, c'est la force de dévouement.

Or, Messieurs, le dévouement de Jésus-Christ n'a pas été moins divin que son abnégation. Non seulement il a donné une partie de lui-même, mais il s'est donné tout entier à Dieu et aux hommes. Il se dévoue d'abord à la gloire de Dieu, en consacrant tous ses moments à conquérir des âmes à la justice et à la vérité : « Ma nourriture, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre (1). » Rien n'arrête son dévouement : ni le mépris, ni les outrages, ni la fatigue, ni la persécution. De la Judée en Samarie, de la Samarie en Galilée, dans les villes et dans les bourgs, il annonce nuit et jour le royaume de Dieu. Il se dévoue au salut des hommes comme il s'est dévoué à la gloire de Dieu. Il leur donne en premier lieu sa doctrine. Il ins-

1) S. Jean, iv, 34.

truit ses disciples, façonne leur esprit, dissipe leur ignorance, fait tomber leurs préjugés, et, après avoir instruit ses disciples, il enseigne le peuple, il se fait petit avec les petits, leur parle en paraboles et ne se lasse point jusqu'à ce qu'il leur ait fait comprendre sa doctrine. De même qu'il a mis sa lumière au service de leur esprit, il met sa puissance au service de leurs besoins. Voyez-vous comme il s'avance, environné du cortège de toutes les misères humaines, qui se pressent sur ses pas pour implorer sa pitié? Il guérit les malades, redresse les boiteux, rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, ressuscite les morts; et l'on peut dire, avec Bossuet, que ses miracles tiennent de la bonté plus encore que de la puissance. Il donne son cœur comme il a donné sa puissance et sa doctrine. S'agit-il de consoler les affligés, de relever les pécheurs, il trouvera dans son cœur un baume pour leurs blessures et une larme pour leurs douleurs. Tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, voilà précisément ce que son cœur recherche et préfère. Que lui reste-t-il enfin après son cœur, sa puissance, sa doctrine?

Il lui reste son sang et sa vie. Eh bien, il donnera sa vie et son sang. L'apôtre sera martyr, le bienfaiteur se fera victime, et ainsi son dévouement ne s'éteindra qu'avec le dernier souffle de sa vie et dans la dernière goutte de son sang. Or, Messieurs, cette force de dévouement surhumaine, Jésus-Christ la puise dans son propre cœur; elle coule de source, et le Sauveur ne semble pas même s'en apercevoir, tant cela paraît simple, parce que cela est divin. L'homme n'arrive au don de soi-même, au dévouement complet, qu'après bien des luttes entre le sentiment de l'intérêt et le sentiment de la générosité; et lors même que la générosité a triomphé chez lui de l'intérêt, il y a toujours dans son sacrifice quelque chose de passionné, d'impétueux, qui sent le combat, qui trahit la résistance, un élan extraordinaire qui empêche d'y voir une force essentielle et inhérente au cœur. Voyez les héros de l'ordre moral, les saints : que d'efforts durant une vie entière pour étouffer l'égoïsme dans leur cœur, pour le refouler au-dedans d'eux-mêmes, comme un ennemi qui se relève sans cesse sous les coups qu'on lui porte ! Au soin qu'ils prennent d'assurer une

victoire qui peut leur échapper à toute heure, on voit bien que la force leur vient du dehors; et, jusque dans l'enthousiasme du triomphe, on retrouve un reste des agitations de la lutte. Au contraire, Jésus-Christ se dévoue, s'immole, se sacrifie avec un calme, un naturel et une simplicité qui font bien voir que la force du dévouement est pour lui une puissance qu'il n'emprunte à personne, qu'il tire de son propre fonds, une émanation de lui-même, de sa divinité. Donc, si la force de dévouement est le deuxième caractère d'un grand cœur, j'ai eu raison de dire que Jésus-Christ a été divinement grand dans l'ordre moral.

Mais, Messieurs, si la force d'abnégation et la force de dévouement constituent les deux premières marques d'un grand cœur, son troisième caractère est la force d'expansion ou de dilatation. Par l'abnégation, l'homme se dépouille; par le dévouement, l'homme se sacrifie; mais pour qui se dépouille-t-il? à qui se sacrifie-t-il? sur qui s'épanche son amour? Voilà ce qu'il importe de connaître, pour avoir la mesure d'un grand cœur. Car plus le cœur humain s'épanche autour de lui, plus il se dilate et

plus il s'élève. Or le cœur se dilate d'abord dans l'amitié, c'est sa première force d'expansion; mais, si le cœur ne s'épanche que sur un petit nombre d'amis, il ne fait que toucher aux premières limites de la puissance d'aimer. De plus, le cœur se dilate dans l'amour de la famille, c'est sa deuxième force d'expansion; mais, si le cœur ne s'épanche que sur une famille, il est loin d'avoir épuisé les ressources que Dieu lui a données. Enfin le cœur se dilate dans l'amour de la patrie, c'est sa troisième force d'expansion; or, quand le cœur de l'homme s'est épanché sur une patrie tout entière, il semble qu'il ait atteint jusqu'aux dernières limites de son pouvoir. Aussi, quand je parcours le genre humain avant Jésus-Christ, j'y trouve de grandes choses, il est vrai, mais je n'y découvre que cette triple effusion de l'âme dans le cercle de l'amitié, dans le foyer domestique, dans l'enceinte de la cité; là s'arrête le cœur et avec le cœur la puissance d'aimer. Oui, quelque larges que soient ses sentiments, le Grec méprise le Barbare, le Romain repousse ce qui n'est pas Romain, l'Israélite se détourne du Gentil. Pourquoi cela? Parce qu'il ne s'était pas rencontré

dans le monde un cœur assez vaste pour franchir le cercle de l'amitié, le foyer de la famille, le sol de la patrie, pour embrasser et étreindre toute l'humanité. Eh bien, ce cœur-là, ce grand cœur, ce cœur divin, a été le cœur de Jésus-Christ. Jésus-Christ a créé ici-bas l'amour de l'humanité; et tous, qui que nous soyons, croyants ou incroyants, nous vivons depuis lors de cette création divine : elle est devenue l'âme d'un monde nouveau. Or, pour créer l'amour de l'humanité, il n'avait qu'à ouvrir son cœur. Le voilà ce cœur adorable! j'y vois non plus un petit nombre d'amis, une famille unique, une seule patrie, j'y vois tous les hommes, riches et pauvres, petits et grands, savants et ignorants, Grecs et Barbares, Juifs et Gentils; j'y découvre les siècles passés et les siècles futurs. La famille de Jésus-Christ, c'est toute l'humanité; sa patrie, le monde entier. Les hommes pourront lui dire : « Voilà votre mère et vos frères »; pour lui, il répondra : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? Quiconque fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère (1) ». Vous l'entendez, nul

(1) S. Matth., xii, 47-50.

n'est exclu de son amour, chacun trouve une place dans son cœur. Jésus-Christ se présente pour sauver tous les hommes : c'est à tous qu'il veut rompre le pain de la vérité et procurer la paix de la conscience avec le bonheur de la vertu. « Venez à moi, dit-il, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai (1). » Voilà, Messieurs, une puissance d'aimer qui n'est pas de l'homme seulement. Jamais un simple mortel n'aurait pu vouloir étendre à tout le genre humain le bienfait de son sacrifice, ni même concevoir une telle idée. Il y a, dans ce désir exprimé si simplement et avec tant de calme, un caractère d'infinité, si je puis parler de la sorte, qui dépasse les proportions de la nature humaine. Ce sont là de ces choses qui se sentent mieux qu'elle ne pourraient se dire et que l'expérience intime fait assez comprendre à chacun. Le cœur de l'homme est, de sa nature, étroit et resserré : lorsqu'il cherche à se dilater, il trouve partout des limites à son amour, ou du moins il a besoin d'un secours surhumain pour reculer ces limites que l'égoïsme lui oppose.

(1) S. Matth., xi, 28.

Au contraire, le cœur de Jésus-Christ se dilate à l'infini sans peine et sans efforts, parce qu'il a en lui-même une force d'expansion qui ne connaît pas de bornes. Il embrasse toute l'humanité par l'énergie qui lui est propre, comme le soleil qui n'emprunte pas à la terre les rayons qu'il répand sur elle, parce qu'il est lui-même le foyer de la lumière et de la chaleur. Cette puissance d'aimer, immense comme le monde, cette force d'expansion ou de dilatation surhumaine, Jésus-Christ ne lutte nullement pour l'acquérir, il la possède comme un attribut essentiel à son être; il ne la puise pas au dehors, à une source différente de lui; mais il la puise dans son propre cœur, comme il y a puisé une force de dévouement divine, une force d'abnégation divine; et, par conséquent, Jésus-Christ a été divinement grand dans l'ordre moral.

Ainsi, Messieurs, Jésus-Christ a été divinement grand par le cœur comme il a été divinement grand par l'esprit. Sa puissance dans l'ordre de la sainteté a égalé son pouvoir dans l'ordre physique et dans l'ordre intellectuel; pour quiconque est accessible aux délicatesses du sens moral, elle prouve

avec non moins de force sa mission divine, partant sa divinité. Or, s'il ne nous est pas donné de partager sa vertu prophétique et sa souveraineté sur la nature, nous pourrions du moins approcher dans une certaine mesure des qualités qui distinguent son cœur adorable. Nous aussi, nous devons renoncer à nous-mêmes, nous dévouer pour nos frères, dilater nos cœurs par la charité. Si Dieu n'exige pas de nous l'héroïsme de l'abnégation, du dévouement et du sacrifice, il nous appelle tous à devenir doux et humbles de cœur, à conserver notre âme exempte de toute souillure, à consacrer notre temps et nos efforts au bonheur de l'humanité; et alors on pourra répéter de chacun de nous ce que l'apôtre saint Pierre disait du divin Maître : *Transiit benefaciendo*, « Il a passé en faisant le bien ».

SIXIÈME CONFERENCE

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE SOCIAL

Messieurs,

Jésus-Christ a été divinement grand par le cœur, parce que son cœur était doué d'une force d'abnégation divine, d'une force de dévouement divine, et d'une force d'expansion ou de dilatation également divine. Conséquemment, sa puissance morale, non moins que sa vertu prophétique et sa souveraineté sur la nature, prouve sa mission divine et, par suite, sa divinité. Mais l'activité humaine ne s'arrête ni au foyer de la conscience, ni à la sphère de l'intelligence; après s'être librement jouée dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral, elle se produit sur un théâtre

moins rapproché et plus étendu, pour se déployer au sein de la société. Car l'homme n'est pas un être relégué dans le silence de sa pensée et dans la solitude de son cœur; par ses besoins comme par ses tendances, il se met en rapport, il vit en contact avec ses semblables; et, par suite, il agit sur eux de même qu'ils réagissent sur lui. Tout homme, fût-il placé au dernier aussi bien qu'au premier rang de la société, est appelé à exercer autour de lui, dans la mesure qui lui convient, une action déterminée : en d'autres termes, tout homme possède une puissance sociale; car toute action suppose une force capable de la produire. Plus cette puissance sera vaste et forte, plus cet homme sera grand. Donc, si Jésus-Christ a été divinement grand dans l'ordre social, comme il l'a été dans l'ordre moral, il faut que son activité présente, de part et d'autre, le caractère d'une force divine. Eh bien, Jésus-Christ a-t-il agi en Dieu dans l'ordre social? La réponse à cette question fera tout le sujet de notre conférence.

Quel est, Messieurs, le terme le plus élevé de toute puissance humaine et en particu-

lier de la puissance sociale? Assurément ce qui la rapproche le plus de la puissance divine. Or, Dieu ne saurait poser hors de lui un plus grand acte que ce que je vais dire. Il peut faire toutes choses de rien, et, par là, il aura manifesté son pouvoir de la manière la plus éclatante et la plus souveraine. Car quel autre acte de puissance serait supérieur à l'acte de créer? Serait-ce l'acte de conserver ou l'acte de détruire? Mais l'un et l'autre supposent le premier, ils en dépendent, et, par suite de cette dépendance logique, l'acte de conserver et l'acte de détruire sont inférieurs à l'acte de créer. Donc la force créatrice est la plus haute manifestation de la puissance divine. Eh bien, l'homme est-il en possession de cet attribut souverain? Non, l'expérience et le sens commun vous diront que l'homme est incapable de créer, dans le sens propre du mot. Mais, s'il est impuissant à créer, n'a-t-il pas, du moins, quelque force qui se rapproche de cette énergie suprême? Ne peut-il point prendre une chose pour fondement, en poser une autre par dessus, couronner les deux premières par une troisième et dire ainsi à ce qui était par terre :

Tiens-toi debout; et à ce qui était en repos : Marche? Oui, l'homme le peut; et ce pouvoir de jeter un fondement, d'établir un édifice sur ce fondement et de couronner l'œuvre ainsi fondée, est un rayon de l'énergie divine. Si l'homme n'a pas, comme Dieu, le pouvoir de créer, il possède du moins le pouvoir de fonder, et cette force fondatrice est la plus haute révélation de la puissance humaine, comme la force créatrice est la manifestation la plus authentique de la puissance divine. C'est pourquoi la première question que l'on doit faire sur la puissance sociale d'un homme est celle-ci : Qu'a-t-il fondé? Comme aussi ce qu'il peut y avoir de plus glorieux pour lui, c'est d'apparaître aux yeux de la postérité avec le nom et le caractère d'un fondateur.

Cela étant, qu'est-ce que l'homme a pu fonder ici-bas? Ce que l'homme a pu fonder, je vais le dire en peu de mots :

Un jeune officier prend ses quartiers d'hiver dans une petite ville d'Allemagne. Pour occuper ses loisirs, il se met à passer en revue toutes les idées que la nature et l'éducation ont pu déposer dans son esprit; et, après avoir examiné en détail, du sommet

à la base, l'édifice de ses connaissances, il arrive à penser qu'après tout il se pourrait bien qu'un tel édifice reposât sur un fondement ruineux, et qu'ainsi ébranlé par une main audacieuse, cet édifice finit par s'écrouler sur lui-même. Quand cet homme se fut répété cela durant ces soirées d'hiver que prolonge le ciel de la Germanie, il mit la main à l'œuvre. Il osa répudier l'héritage de la tradition, et, s'armant de son orgueil comme de son génie, il s'isola du passé et du présent pour se renfermer dans sa pensée, comme dans la citadelle inexpugnable de la vérité. Puis, sortant de là, il s'écria, comme Archimède dans les rues de Syracuse : J'ai trouvé ce que je cherchais, j'ai trouvé un fondement. Mais il ne suffisait pas de fouiller dans les ruines de l'intelligence pour y trouver un fondement; il fallait reconstruire. Alors cet homme, peuplant le vide qu'il avait pratiqué autour de lui, prétendit refaire à neuf l'édifice de nos connaissances : il refit Dieu par l'idée de l'infini, il refit l'âme par l'idée du moi, il refit la terre avec des tourbillons. Voilà du moins ce qu'il crut avoir fait; et quand il eut achevé son œuvre, il la présenta au monde pour être jugée devant

ce tribunal de la postérité, qui décerne la louange aux grandes œuvres et qui condamne le reste à l'oubli. Eh bien, qu'advint-il de la sienne? Admise par les uns et repoussée par les autres, elle est venue jusqu'à nous couverte de gloire et de malédictions. Quoi qu'il en soit, et il n'entre pas dans mon sujet de discuter la théorie cartésienne, Descartes a été grand parce qu'il a été fondateur. Il a su faire ce qu'avaient fait avant lui Pythagore et Socrate, Aristote et Platon, il a su fonder. Une école, c'est une société d'intelligences qui s'inclinent sous la direction d'un esprit : donc, pour fonder une école, il faut une certaine puissance sociale, et voilà le premier rayonnement de la force que nous cherchons à mesurer.

Voici le second : un pâtre recueille deux enfants abandonnés sur les bords d'un fleuve. Ils grandissent sous ses yeux, et, parvenus à cet âge où l'homme prouve ce qu'il est et ce qu'il peut, ils se persuadent qu'un sang royal coule dans leurs veines. Sous l'empire de cette idée, les deux gardes de troupeaux trouvent l'enceinte paternelle trop étroite pour leur cœur, et la houlette du berger trop faible pour leurs mains. L'un d'eux

gravit une colline, et, en regardant autour de lui, par un de ces pressentiments dont les hommes ne se rendent pas compte, il lui semble que ce lieu est destiné à de grandes choses. Alors, promenant le soc d'une char-
rue autour de cette colline, il creuse un large sillon pour y jeter un fondement, et comme pour témoigner que son œuvre croîtra dans le sang, il ensanglante ce sillon par le meurtre de son frère. Puis le fratricide du Palatin, plongeant du regard à travers les sept collines qui l'entourent, montre à ses hommes d'armes les campagnes de l'Italie, et, derrière l'Italie, une proie plus vaste encore. Enfin, pour couronner l'édifice, il fait des lois, des légions, des comices, et après avoir achevé ce que je viens de dire, il s'ensevelit dans son œuvre, d'où il sort trans-
figuré par le fanatisme de ses compagnons. Voilà ce qu'a produit cet homme, et vous savez ce que devint son ouvrage. Sorti des langes d'un étroit berceau, le géant a étendu ses bras sur le monde. Eh bien ! si Romulus a fondé le plus grand empire de la terre, s'il a fait ce qu'avaient su faire avant lui, avec un succès moins durable, Alexandre, Sésos-
tris et Cyrus, c'est qu'il a possédé comme

eux une puissance sociale. Car qu'est-ce qu'un empire? Une société politique enchaînée au nom et au souvenir d'un homme qui lui imprime son caractère et sa physionomie. C'est là le deuxième rayonnement de la force que nous étudions : après la fondation d'une société intellectuelle ou d'une école, il n'y a rien de plus grand sur la terre que la fondation d'une société politique ou d'un empire.

Je me trompe, Messieurs, il y a quelque chose de plus grand encore. Un homme se lève du milieu de sa tribu, et lorsqu'il regarde devant lui, il voit trois cents idoles dans le temple de ses pères. Alors s'inspirant de Moïse et d'Abraham, le descendant d'Ismaël foudroie de ses anathèmes les idoles de la Kaaba et, après avoir retrempé son énergie dans la solitude, il sort d'une caverne tenant d'une main un sabre et de l'autre des rêveries. Il joint à ces rêveries quelques feuillets de la Bible, quelques lambeaux de l'Évangile et, avec ces grands souvenirs, il fascine les peuplades de l'Orient, en soufflant dans leurs poitrines le feu de la conquête : enflammé d'une ardeur guerrière, l'Arabe s'élançe sur les pas du prophète vers

une terre qui séduit son ambition et vers un ciel promis à sa bravoure. Vous, chrétiens, enfants d'un autre père, soldats de la vraie foi, vous avez rencontré les descendants de cet homme à Poitiers, à Lépante, à Nicopolis ; vos drapeaux ont flotté en face de leur étendard, vos lances se sont croisées avec leurs cimenterres : grâce à Dieu, vos ancêtres ont fait reculer le croissant du prophète devant la croix de Jésus-Christ ; mais, à l'énergie de leurs efforts, ils ont pu mesurer la grandeur du péril, et juger de la puissance sociale de Mahomet par la durée de son œuvre. Car cet homme étrange avait eu le pouvoir de fonder plus qu'une école, plus qu'un empire, puisqu'un fondateur d'école ne demande que l'esprit, et qu'un fondateur d'empire s'arrête au corps : Mahomet osa demander les âmes. Je le sais, pour les obtenir il employa les moyens que je vais signaler, mais enfin il osa les demander et il sut les obtenir. Or, qu'est-ce qu'une société d'âmes ? C'est une société religieuse, et si je ne craignais de me servir d'un mot impropre, d'un mot qui ne convient, à vrai dire, qu'à une seule société, je dirais une église. Donc Mahomet a fondé

une société religieuse, ou, pour faire usage du seul mot que la langue autorise, il a fondé une secte. C'est le troisième rayonnement de la puissance sociale de l'homme : au-dessus d'une société intellectuelle ou d'une école, au-dessus d'une société politique ou d'un empire, il n'y a, pour épuiser la mesure des forces humaines, que la fondation d'une société religieuse ou d'une secte.

Peut-être, Messieurs, avez-vous hâte d'arriver à Jésus-Christ, pour juger si sa puissance sociale a été réellement une énergie divine; et moi-même, si je n'écoutais que l'impatience de mon cœur, je m'empresserais d'établir la divine supériorité de l'œuvre de Jésus-Christ sur celles que les hommes ont pu fonder; mais l'ordre des idées exige qu'après avoir constaté les résultats possibles de l'activité humaine, nous examinions les moyens qui lui sont nécessaires. Donc, après avoir résolu la première question que l'on doit faire sur la puissance sociale de l'homme : Qu'a-t-il fondé? je passe à la deuxième : De quels moyens a-t-il besoin de se servir pour assurer le succès de ses œuvres?

Ce qu'il y a de fatal pour la puissance de l'homme, c'est que, pour faire de grandes œuvres, il lui faille de grands moyens et des moyens humains. Car, tandis que Dieu tire du néant ce qu'il lui plaît, l'homme ne fait rien de rien : c'est l'abîme qui sépare notre pouvoir de la puissance divine. Regardez à l'origine de toute œuvre humaine : vous y verrez une main d'homme, dans cette main un levier qui est également de l'homme, et au-dessous de l'une et de l'autre un point d'appui, qui est la terre. Toute œuvre humaine se fait de la sorte. Et, en effet, pour commencer par la première œuvre sociale, qu'est-ce qui fonde une école ? Ce qui fonde une école, ce qui la fait germer et fleurir, vivre et durer, c'est la science. Lorsqu'un homme se sent assez de capacité pour grouper autour de lui les intelligences, à qui va-t-il s'adresser ? qu'est-ce qu'il appelle à son secours ? Il cherche sa force dans le savoir et dans l'érudition : il discute, il prouve, il observe, il déduit ; il fait parler tour à tour les chiffres, les faits, les idées. Pythagore s'appuie sur la science des nombres, Aristote sur la science des faits, Platon sur la science des idées. Voilà leur fondement. Et

encore cela ne suffit pas. Ils empruntent aux ressources du langage la symétrie des formes, l'harmonie des sons, le coloris des images, l'artifice de la diction. Ce n'est pas tout : non contents de paraître aux yeux des hommes, l'auréole de la science au front, ils s'entourent d'esprits d'élite, ils forment des disciples, qui, ajoutant à la science du maître l'autorité de leur propre savoir, répandent ses idées, propagent sa doctrine; et ainsi toute société intellectuelle se fonde et s'affermi par la science, sinon elle disparaît avec son fondateur, comme un frêle édifice qui, après avoir lutté quelque temps contre les vents du ciel, fléchit peu à peu sous leur souffle et n'offre bientôt plus à l'œil du passant que des débris sans force et sans nom.

Ainsi, Messieurs, les écoles humaines se fondent par la science : l'homme ne dispose d'aucun autre moyen pour subjuguier les esprits. Mais, si c'est la science qui fonde les sociétés intellectuelles, ce qui fonde les empires, c'est la force, la force appuyée sur le droit ou se passant de lui. Remontez le cours des âges, suivez l'humanité à travers l'Occident, Rome, la Grèce et l'Orient, creu-

sez sous la tombe de ces empires qui se sont écroulés en un jour de deuil ou de honte, qu'y trouverez-vous? Une épée, car il a été dit : « Quiconque se sert du glaive, périra par le glaive. » Or, ce qui détruit les empires est aussi ce qui les fonde. La force apparaît à l'origine des souverainetés humaines, comme ces géants que la fable plaçait au berceau des sociétés antiques. Sans la force, quel empire a jamais vu le grand jour de l'histoire? Sans l'épée de Cyrus, qu'était-ce que les Perses? Un petit peuple, auquel nous aurions fait beaucoup d'honneur en nous occupant de lui. Sans l'épée de Romulus, qu'eût été le mont Palatin? Une colline misérable, qui n'aurait eu pour tout souvenir que le toit de chaume du roi Évandre, Et, nous-mêmes, sans la framée de Clovis et de ses compagnons, nous serions restés longtemps peut-être une petite tribu, chassant devant elle ses troupeaux le long du Rhin ou du Weser. Donc, c'est la force qui fonde les empires. Je ne dis point cela pour exalter la puissance humaine; au contraire, j'y vois une marque de faiblesse, puisque sans de tels moyens les hommes ont si peu de pouvoir. Je constate un fait et ce fait est bien

naturel. Pour fonder un empire, il faut un territoire; pour conquérir un territoire, il faut attenter à une nationalité, ou s'attaquer à un peuple : il s'ensuit, de là, qu'un fondateur d'empire est un homme qui met la main à la garde de son épée, pour se faire une place dans le monde et se frayer un chemin à travers les territoires, les nationalités et les peuples; sinon, son œuvre se dissipera comme la neige qui fond au soleil d'hiver. Les hommes riront de sa faiblesse et la postérité aura peine à trouver le lieu qui fut le théâtre de son orgueil et le témoin de sa chute.

Après les écoles fondées par la science et les empires fondés par la force, viennent les églises humaines ou les sectes; or, je trouve que leurs fondateurs appellent à leur secours un troisième mobile également humain, les passions. Et, en effet, en dehors du christianisme, qu'était-ce que les sociétés religieuses? La déification de l'homme ou de l'orgueil, la déification de la matière ou de la volupté. Je suppose qu'au lieu de diviniser la volupté et l'orgueil, le vieil Homère eût osé dire : « Celui qui ne renonce pas à lui-même, quine prend pas sa croix pour me

suivre, n'est pas digne de moi », la Grèce l'eût traité de visionnaire et de fou. Ce qui a fait accréditer ses fables, c'est qu'elles trouvaient un écho facile dans le cœur humain, dont elles flattaient les penchants, dont elles caressaient les vices et les passions. Il est facile de dire aux hommes : Suivez la pente qui conduit au mal et, quand vous serez arrivés au bout, reposez-vous dans l'inaction et dans le plaisir; il n'y a qu'à laisser faire, cela va de soi. Avec de telles paroles et un peu de génie, vous pourrez faire une secte; elle durera peu ou beaucoup, mais enfin vous la ferez. Autre chose est de dire aux hommes : Remontez le courant des passions, et quand vous rencontrerez la digue du mal, essayez de la rompre; si elle vous résiste, lutez, lutez encore, lutez toujours. En dehors du Christ, parmi les fondateurs des sociétés religieuses, qui a osé tenir ce langage? L'ambition exaltée, le droit sacrifié à la force, le mensonge et l'adultère justifiés par l'exemple des dieux, l'esclavage consacré au nom de la religion, voilà ce qui a fait accepter par les sociétés païennes le culte oriental, le culte hellénique, le culte romain. Et lorsqu'à sept siècles du Christ, Mahomet voulut fonder

une religion, il alla fouiller dans les bas-fonds du paganisme pour y ramasser le divorce, la polygamie, et, après avoir séduit les peuples par l'appât des plaisirs, il comprit qu'il n'aurait pas assez d'influence sur eux, s'il ne peuplait également son paradis de vices immortels. Voilà ce que font les hommes, quand l'enfer les pousse à fonder une secte. Et que voulez-vous qu'ils fassent? S'ils n'appelaient les passions au secours de leur œuvre, le premier venu leur répondrait : Tais-toi, je m'appartiens, ne te mêle pas de ma conduite, je sers Dieu à ma façon. C'est pourquoi les sectes se fondent par les passions, comme les empires se fondent par la force et les écoles par la science : c'est la triple ressort que l'homme met en jeu pour assurer son succès; sans ces trois moyens, les hommes ne fondent rien, ou plutôt, en dehors de ces ressources humaines, il n'y a qu'un fondateur, parce qu'il n'y a qu'un créateur, c'est Dieu.

Cela posé, si Jésus-Christ est Dieu, si sa puissance sociale est une puissance divine, qu'est-ce qu'il a fondé, et comment a-t-il fondé? Telle est la double question qui nous reste à résoudre dans notre prochaine con-

férence. D'ici là, Messieurs, retenez les choses que je viens de dire, étudiez-les, méditez-les.

SEPTIÈME CONFÉRENCE (1)

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE SOCIAL

Messieurs,

La nature et l'esprit, la conscience et la société, tel est le champ multiple et varié de l'activité humaine. Conséquemment, si Jésus-Christ est Dieu, il a dû agir en Dieu dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Or, comme nous l'avons vu, la vertu prophétique de Jésus-Christ, non moins que sa souveraineté sur la nature, prouve sa divinité; de plus, sa puissance morale a été une force divine, parce que Jésus-Christ a été divinement

(1) Prêchée le dimanche de l'Épiphanie 1853. (Note de l'éditeur.)

grand par le cœur. Enfin, pour achever cette **partie de notre enseignement**, nous avons dû rechercher si Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social : c'est le sujet que nous traitons au moment où le cours de l'année chrétienne, **ramenant au milieu** de nous le souvenir du plus grand des mystères, **a fait trêve à notre parole**, pour ne plus laisser à notre foi d'autre thème de méditation que la crèche de Bethléem et la naissance de Jésus-Christ.

Or, si je ne me trompe, Messieurs, vous avez retenu ce qui faisait l'objet de notre dernière conférence. Nous avons établi que la force fondatrice est la plus haute révélation de la puissance humaine, comme la force créatrice est la manifestation la plus éclatante de la puissance divine, et, par suite, nous avons dû nous poser une première question : Qu'est-ce que l'homme a pu fonder ? A cette question, nous avons répondu que le premier rayonnement de la puissance sociale de l'homme, c'est la fondation d'une société intellectuelle ou d'une école ; que le deuxième rayonnement de la puissance sociale de l'homme, c'est la fondation d'une société politique ou d'un

empire; et que le troisième rayonnement de la puissance sociale de l'homme, c'est la fondation d'une société religieuse ou d'une secte. Mais, après avoir mesuré les forces humaines à cette triple fondation, nous avons dû nous demander de quels moyens l'homme a besoin de se servir pour assurer le succès de ses œuvres? Ce qui fonde les écoles humaines, avons-nous dit, c'est la science; ce qui fonde les empires humains, c'est la force, et ce qui fonde les sectes humaines, ce sont les passions. Donc, pour savoir si la puissance sociale de Jésus-Christ a été une puissance divine, il nous faudra résoudre cette double question : Qu'est-ce que Jésus-Christ a fondé, et comment a-t-il fondé? Tel sera le sujet de cette conférence.

Jésus-Christ a-t-il été un fondateur d'école? Non, car un fondateur d'école est un homme qui, après avoir reçu une ou plusieurs idées dans le silence de l'étude, ne cherche à les transmettre qu'à un petit nombre d'hommes, à l'élite des esprits. Il s'arrête à quelques savants, loin de descendre jusqu'au peuple; il ne destine pas sa pensée à devenir la pensée des petits ou des ignorants, ni sa

parole à franchir le seuil des académies. Passez en revue les fondateurs d'école qui se trouvent échelonnés d'âge en âge sur la route de l'humanité : qu'y a-t-il autour d'eux ? Quelques rares disciples qui recueillent leur doctrine comme un secret inaccessible à la multitude. Le vulgaire ne porte pas ses lèvres à cette coupe privilégiée. Semblables à ces divinités de l'Olympe que la fable plaçait dans les nues, les princes de la science planent au-dessus de la terre, ils ne conversent pas avec le commun des mortels ; leurs écrits restent pour lui une lettre close, une énigme indéchiffrable. Voilà les fondateurs d'école ! Eh bien, Jésus-Christ n'a pas fait ainsi : voyant la multitude, il gravit une montagne, et, ouvrant la bouche, il instruit le peuple ; puis, après l'avoir instruit, levant les yeux vers le ciel, il dit ces paroles : « *Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits* (1). » Vous le voyez, Jésus-Christ est loin de vouloir exclure le peuple de l'œuvre sociale qu'il va

(1) S. Matth., xi, 25.

fonder. Avant lui, bien des écoles s'étaient ouvertes au sein de l'humanité. L'Inde avait vu ses brahmanes cacher leur science mystérieuse dans l'ombre de ses vieilles forêts ; les mages de l'Orient avaient enfoui les débris de leur érudition dans les antres de la Chaldée. Héritière du Portique et du Lycée, Rome avait vu s'élever l'une après l'autre ses deux Académies, et, autour de la chaire de Moïse, Hillel et Schammaï attiraient, au bruit de leur parole, les beaux esprits de la Palestine. Dans toutes ces écoles, on discourait, on parlait savamment. Mais les ignorants, mais le peuple, le peuple affamé de doctrine et de vérité, se tenait à la porte de ces écoles : il était là qui regardait sans voir, qui écoutait sans comprendre, et de la table de ces riches de l'intelligence il ne tombait pas même une miette de pain pour rassasier les pauvres de l'esprit. Aussi ce fut un grand jour pour ces multitudes délaissées que celui où Jésus de Nazareth, se levant du milieu d'une synagogue de la Judée, s'écria : *« J'ai pitié de ce pauvre peuple, car il ressemble à des brebis qui n'ont point de pasteur : les maîtres ont pris pour eux la clef de la science et en ont fermé l'entrée*

aux autres ; pour moi, je suis venu évangéliser les pauvres (1). » Ce jour-là, Jésus-Christ laissait loin derrière lui Socrate, Aristote et Platon, il s'élevait bien au-dessus de tous les fondateurs d'école.

Mais si Jésus-Christ n'a pas été un fondateur d'école, a-t-il pris le rôle d'un fondateur d'empire ? Est-il sorti de l'obscurité de Nazareth pour renverser l'Iduméen assis sur le trône de David, ou bien pour affranchir le monde romain des ignominies de Tibère ? Jésus-Christ va-t-il s'annoncer comme le chef d'un État politique ? Non, pas plus qu'il ne s'était donné pour le chef d'une pure école de savants. Il décline les honneurs de la royauté, en se dérochant par la fuite aux avances de la multitude. Interrogé par la puissance sacerdotale, il dit : « *Rendez à César ce qui est à César* (2) » ; interrogé par la puissance civile, il répond : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* (3). » Et lorsqu'enfin, sur la montagne de l'Ascension, le fanatisme politique lui pose cette dernière question : « *Maître, sera-ce en ce temps-ci que vous réta-*

(1) S. Matth., ix, 34 ; S. Luc, xi, 52 ; iv, 18.

(2) S. Matth., xxii, 21.

(3) S. Jean, xviii, 36.

blirez le royaume d'Israël (1)? » il ne répond à cette demande que pour blâmer l'ignorance opiniâtre de ceux qui la font. Donc, Jésus-Christ n'a pas pris rang parmi les fondateurs d'empire. Qu'est-ce donc qu'il a établi? N'a-t-il pas dit au préteur romain : « Je suis roi, » *Rex sum ego (2)?* Oui, Jésus-Christ s'est dit roi : il est venu fonder un empire, non pas un empire terrestre et politique, mais un empire spirituel, l'empire des âmes. Le sceptre qu'il a pris en main, c'est le sceptre de la vérité : « *Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité (3).* » Les tributs qu'il vient lever sur ses sujets sont des tributs d'amour; l'impôt qu'il leur demande, c'est l'impôt de la foi, l'impôt de la prière, l'impôt de la pénitence. Il a dit aux hommes : « Les maîtres des nations vous demandent votre corps et vos biens; pour fonder mon royaume, je vous demande votre âme; car le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. » Voilà le royaume de Jésus-Christ, celui des âmes. Or, qu'est-ce qu'un royaume

(1) Actes des Apôtres, I, 6.

(2) S. Jean, XVIII, 37.

(3) *Ibid.*

des âmes? C'est une société religieuse ou une Église. Donc Jésus-Christ n'a pas fondé une société purement intellectuelle ou une école, encore moins une société politique ou un empire; il a fondé une société religieuse ou une Église.

Soit, me répondez-vous : Jésus-Christ a institué une société religieuse, la société chrétienne; car quel autre que lui serait le fondateur de la société qui porte son nom? Mais n'avez-vous pas dit vous-même que les hommes aussi ont pu fonder des sociétés religieuses? Qu'est-ce donc que Jésus-Christ a établi de plus que beaucoup d'autres, et en quoi sa puissance sociale est-elle supérieure à la leur? Sans doute, Messieurs, il s'est rencontré des hommes qui, par la force du caractère et l'ascendant du génie, ont pu réunir quelques-uns de leurs semblables autour d'une même idole ou d'un même autel. Mais, si haute qu'ait été leur puissance sociale, ils ont toujours échoué contre un obstacle invincible, la limite, la limite de l'espace et la limite du temps. Car le propre des choses humaines, c'est d'être limitées par l'étendue et par la durée, comme le caractère des œuvres divines consiste à

n'être bornées ni par l'une ni par l'autre. Et, en effet, lorsqu'une société religieuse aspire à conquérir l'espace, elle rencontre en face d'elle trois grandes limites qui la resserrent et la refoulent vers son berceau. La première limite est celle des territoires. Vous avancez, vous gagnez du terrain, l'horizon semble fuir devant vous : mais bientôt l'espace vous oppose une barrière infranchissable, une chaîne de montagnes, une ceinture de mers. Avez-vous reculé les bornes d'û territoire, l'espace élève devant vous une deuxième limite, celle des nationalités. La nationalité vous enchaîne dans un cercle de fer dont vous ne pouvez sortir qu'après avoir secoué le joug des idées, des croyances, des coutumes et des traditions d'un peuple ou d'une nation. Mais je le veux bien : vous avez franchi la limite des nationalités, comme celle des territoires, vous n'avez pas encore triomphé de l'espace. Par-delà ces deux limites vous en rencontrerez une troisième plus forte que l'une et l'autre, la limite des races. Il n'y a rien sur la terre qui tranche plus profondément l'humanité que la division des races, parce que la division des races est la division de la parole et du sang.

Conséquemment, pour s'entendre d'une race à l'autre, pour les faire vivre côte à côte au sein d'une même Église, il faut une puissance divine. Or, Jésus-Christ seul a pu braver la limite des territoires, la limite des nationalités et la limite des races. Le territoire de son empire, c'est l'univers entier. Sa puissance sociale a rayonné d'un pôle à l'autre : elle a bravé les distances et franchi les mers; elle s'est déployée dans toutes les zones et sous toutes les latitudes. Louis XIV disait à Philippe d'Anjou : « Mon fils, désormais, il n'y a plus de Pyrénées », et pourtant il y a toujours eu des Pyrénées; mais pour Jésus-Christ il n'y a pas de Pyrénées, et le soleil ne se couche pas sur son empire. Pascal écrivait : « Il suffit d'un méridien pour changer la jurisprudence »; mais pour le christianisme il n'y a qu'un méridien, celui qui, passant par la Crèche et le Calvaire, enveloppe l'humanité dans un cercle de foi et d'amour. Nationalités et territoires, tout a fléchi devant la souveraineté de Jésus-Christ. Y a-t-il une nation qu'il n'ait conquise à ses lois, ou du moins qu'il n'ait pénétrée de quelques rayons de sa puissance? Nations glorieuses, nations obscures, nations vivan-

tes, nations éteintes, nations libres, nations esclaves, levez-vous et montrez-nous l'immense cortège du roi des âmes ! Voyez-vous ce triomphateur du monde ? Il sort d'un petit coin de la terre, il marche de tribu en tribu, il va de peuple à peuple ; partout sur son passage les familles s'inclinent avec respect, les villes abaissent leurs remparts, les empires ouvrent leurs frontières, les lois cèdent et plient, les préjugés se taisent, les intérêts s'effacent, et les nations, enchaînées à son char de triomphe, saluent avec transport le nom et la souveraineté de Jésus-Christ. Mais, si la puissance sociale de Jésus-Christ a bravé la limite des territoires et la limite des nationalités, a-t-elle triomphé également de la limite des races ? Sortie de la race la plus concentrée et la moins expansive du vieux monde, de la race juive, la puissance sociale de Jésus-Christ a soumis d'abord les races grecque et latine ; et après avoir réduit ces races fameuses, les deux bras étendus sur Rome et sur Byzance, elle attendit de pied ferme les barbares. Victorieuse des races barbares, des races du Nord et du Midi, des races de l'Orient et de l'Occident, la puissance sociale de Jésus-

Christ a pénétré au milieu des races sauvages où elle s'étend de jour en jour, et ainsi reculant sans cesse la triple limite des races, des territoires et des nationalités, l'espace atteste par ses conquêtes toujours croissantes le pouvoir divin de Jésus-Christ.

Et maintenant, si je vais aux fondateurs d'églises humaines ou de sectes, je trouve d'abord qu'ils ont échoué contre la limite des territoires. Quelle qu'ait été leur puissance sociale, elle reste toujours bornée au Nord ou au Sud par une mer, à l'Est par une montagne, à l'Ouest par un fleuve. La puissance religieuse de Numa mesurait à peine quelques lieues carrées de surface, l'enceinte de Rome et un coin de l'Italie : quelques pas hors de la voie Appienne vous délivraient de son génie et de ses institutions. Ils n'ont pas moins échoué contre la limite nationale. Chaque nationalité grecque formait une société religieuse, et les dieux de la colonie combattaient le plus souvent ceux de la métropole. Leur puissance sociale n'a pas tenu davantage contre la limite des races. Le pouvoir des brahmanes expire, avec la race indienne, au pied de l'Himalaya; pas plus que la puissance de Brahma, celle de

Fô ou de Bouddha n'a osé franchir, avec la race mongole et la race tartare, les montagnes de la Chine ou du Thibet : et enfin la plus haute puissance religieuse qui ait été exercée en dehors de Jésus-Christ, celle de Mahomet, n'a réussi à déborder de la race arabe sur aucune des grandes races qui occupent l'univers. Donc, Jésus-Christ seul a franchi la triple limite des races, des territoires et des nationalités, et par conséquent sa puissance sociale n'a pas été une puissance purement humaine, mais une force divine.

Toutefois, Messieurs, pour avoir agi en Dieu dans l'ordre social, il ne suffirait pas que Jésus-Christ eût vaincu la triple limite de l'espace, il faut de plus qu'il ait triomphé des bornes du temps. Or, le temps oppose à la puissance sociale de l'homme une double borne, celle du passé et celle de l'avenir. Car, comme l'a dit des œuvres humaines un écrivain de génie, « tout établissement vient tard et dure peu », parce qu'il n'a jamais de passé antérieur à son origine et que le plus souvent il n'a guère d'avenir. En dehors du christianisme, est-il une œuvre sociale qui, avant de commencer, ait eu un passé? et par

conséquent, excepté Jésus-Christ, est-il un homme dont la puissance sociale se soit déployée avant sa naissance même? Ni Mahomet, ni Numa n'ont pu préexister à eux-mêmes dans une société antérieure à celle qu'ils allaient fonder. Au contraire, comme nous l'avons démontré dans le cours de ces conférences, Jésus-Christ a été l'âme de la société patriarcale et de la société juive, comme il est le fondement de la société chrétienne : sa puissance sociale, triomphant de la limite du passé, se replie en quelque sorte sur elle-même, rétrograde jusqu'au berceau du monde, comme l'aiguille des heures sur le cadran du roi de Juda et il semble, Messieurs, que, par un sublime anachronisme, Dieu ait voulu antidater de quatre mille ans le pouvoir souverain de ce fondateur unique. Au privilège incommunicable d'une préexistence victorieuse du passé, la puissance sociale de Jésus-Christ joint celui d'avoir reculé indéfiniment les bornes de l'avenir. Elle a traversé dix-neuf siècles de luttes et, dans sa marche ascendante et progressive, elle a passé par-dessus les Césars et les persécutions, par-dessus les barbares et les invasions, par-dessus les hérésies et

les révolutions, attaquée sans cesse, toujours immortelle et invaincue. L'œuvre de Numa est tombée avec la grandeur de Rome; l'œuvre de Mahomet, la plus forte des fondations humaines, mesure à peine douze siècles de durée; et si elle est encore debout, c'est uniquement parce qu'on se dispute à qui la fera crouler. Et d'ailleurs douze siècles de durée, qu'est-ce que cela quand on n'a pas eu de passé et qu'il vous reste peu d'avenir? Au contraire, l'œuvre sociale de Jésus-Christ embrasse tout le passé du genre humain et ne s'effraie pas de l'avenir, comme un arbre qui plonge ses racines dans les entrailles de la terre et qui porte sa cime jusqu'aux nues. Tandis que toute société religieuse, fondée par les hommes, perd du terrain et se rétrécit d'autant plus qu'elle s'éloigne davantage de son berceau, à l'exemple du mahométisme, ou du moins se condamne à l'immobilité d'une civilisation stationnaire comme le bouddhisme, la société chrétienne se fortifie par le temps, s'élargit avec les siècles, se développe dans la durée, semblable à un fleuve majestueux, qui, s'échappant d'une humble source, croît à mesure qu'il avance, jusqu'à ce qu'il ait

atteint le cours que Dieu assigne à ses flots. Conséquemment la puissance sociale de Jésus-Christ a vaincu la limite du temps, celle du passé et celle de l'avenir, comme elle a vaincu la limite de l'espace, c'est-à-dire la limite des territoires, la limite des nationalités et la limite des races; elle est illimitée, partant divine, car il n'y a d'illimité que ce qui est divin.

Si la puissance de Jésus-Christ se révèle par la nature et le caractère de son œuvre, elle n'éclate pas moins dans les moyens dont il s'est servi pour la fonder. Ce qui fonde les écoles, avons-nous dit, c'est la science, et ce qui fonde les empires, c'est la force; or, comme Jésus-Christ n'a été ni un fondateur d'école, ni un fondateur d'empire, je serais dispensé de prouver qu'il ne s'est adressé ni à la science, ni à la force. Mais il ne me paraît pas superflu de mettre en lumière ce double fait. Ce n'est pas que je veuille dire que Jésus-Christ fût étranger à la science : ministre du Verbe fait chair, je crois et je confesse qu'il la possédait dans toute sa plénitude; mais j'ajoute que, fort de sa puissance divine, il a dédaigné le premier des moyens humains. Et, en effet, Messieurs,

qu'un homme se lève du milieu de cette ville pour fonder une société religieuse, qu'il descende sur les bords de la Seine pour ramasser quelques bateliers, et qu'avec ce petit nombre d'ignorants, au lieu d'aller frapper à la porte de vos écoles, de vos académies, passant à côté des savants, des littérateurs et des philosophes, il aille vers le peuple, dans la maison des pauvres, pour leur tenir le langage le plus simple et le plus familier, pour leur parler en paraboles, en similitudes, direz-vous que cet homme est un savant qui s'appuie sur la science? Non, vous ne le direz pas. Eh bien! Jésus-Christ n'a-t-il pas fait ce que je viens d'énoncer? N'est-il pas descendu sur les bords du lac de Tibériade, pour dire à quelques pauvres pêcheurs : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes (1)? » N'a-t-il pas dit à un obscur Galiléen : « Je vais faire de toi le fondement de mon Église (2)? » N'a-t-il pas dit à ces étranges disciples : « Allez, enseignez tous les peuples et ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce que vous direz (3)?... »

(1) S. Matth., iv, 19.

(2) *Ibid.*, xvi, 18.

(3) S. Matth., xxviii, 19; x, 19.

Est-ce là un savant qui confie son système à d'autres savants? Suivez-le dans sa prédication : quelle est sa chaire, quel est son amphithéâtre? Un rocher sur la montagne, une barque sur le lac de Génézareth, le banc du voyageur auprès du puits de Jacob. Quel est son auditoire de prédilection? Le peuple, les pauvres. Quelle est la forme de son enseignement? La forme la plus simple, la plus accessible à tous, quelques exemples, des comparaisons sans recherche et sans art, sans éclat ni apprêt. Encore une fois, est-ce là une science humaine? Est-ce ainsi que parlaient Aristote et Platon, Descartes et Leibnitz? Est-ce là le langage du génie, quand il veut faire accepter ses idées à ses contemporains et aux siècles futurs? Évidemment non; et cependant c'est là ce qui a renversé l'obstacle des territoires, la barrière des nationalités, la division des races, ce qui a triomphé du passé et de l'avenir. Donc la puissance de Jésus-Christ a été une puissance divine, puisqu'elle a dédaigné le premier des moyens humains, la science.

Jésus-Christ ne s'est pas plus adressé à la force qu'à la science. Ah! la force, c'est quelque chose de dur, de violent, d'impé-

rieux. Or, s'est-il jamais levé sur le monde une figure plus calme et plus douce que la figure de Jésus de Nazareth? A-t-il paru au milieu des hommes un cœur plus aimant, plus rempli de bonté et de mansuétude? Que parlez-vous de force matérielle, de cette force qui fonde les empires, qui tient le glaive, qui verse le sang, qui se plaît dans les hasards de la guerre et dans la lutte des nations? Voyez-vous ce roi pacifique, ce conquérant des âmes? Il s'avance sans armes et sans défense, il s'offre de lui-même à la fureur de ses ennemis, il n'oppose à leurs injures que le calme de la résignation, et ne répond à leurs coups que par la dignité du silence. Ses disciples s'indignent de tant d'outrages; ils veulent en appeler à l'épée : *Domine, si percutimus in gladio?* « Seigneur, voulez-vous que nous tirions le glaive »? (1) Insensés qui se défiaient de la puissance de Jésus-Christ! Pour lui, fondateur d'une société immortelle, il sait que la force ne fonde que des sociétés passagères, et que tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Dédaignant l'emploi de la force, comme les ressources

(1) S. Luc, xxii, 49.

de la sciencé, il réprime d'un mot ce zèle intempestif : « *Remettez, leur dit-il, votre épée dans le fourreau (1).* » Cette force, qu'il repousse pour lui-même, il la bannit à jamais du royaume qu'il vient fonder. Et tandis que les fondateurs d'empires lancent devant eux leurs armées comme un torrent dévastateur, tandis qu'ils marchent précédés de la foudre des batailles et de la torche de l'incendie, écoutez les instructions que ce fondateur d'un royaume qui doit embrasser le monde donne à ses soldats : « Allez, prêchez, disant : Le royaume de Dieu est proche. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures. N'ayez ni sac pour la route, ni deux habits, ni chaussure, ni bâton. En quelque ville ou village que vous entriez, demandez qui est digne de vous recevoir, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. En entrant dans la maison, saluez-la, disant : Paix à cette maison; si cette maison en est digne, la paix viendra sur elle, et si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous. Lorsque quelqu'un ne vous recevra point et n'écouterà point vos paroles, sortez de

(1) S. Jean, xviii, 11.

la maison ou de la ville, et secouez sur elle la poussière de vos pieds. Car voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (1). » Que vous semble, Messieurs? Est-ce là une force humaine? Ou n'est-ce pas plutôt le comble de la faiblesse? Est-ce ainsi que parlent et agissent les conquérants du monde? Et pourtant cette faiblesse, ce néant est allé bien plus loin que l'épée de Romulus, la framée d'Attila et le cimenterre de Mahomet. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que le dédain de la force était, de la part de Jésus-Christ, une dérision surhumaine, permettez-moi le mot, une divine moquerie. Jésus-Christ écartait tout moyen terrestre, parce qu'il se sentait une puissance supérieure à tout pouvoir humain, parce qu'il se sentait au cœur une puissance divine.

Mais peut-être, en dehors de la force et de la science, a-t-il fait un appel aux passions? Que de fois, en effet, le fanatisme politique n'a-t-il pas réussi en surexcitant le sentiment national! Que n'a pas fait le fanatisme religieux en caressant les passions sensuelles? Eh bien, Jésus-Christ a-t-il flatté

(1) S. Matth., x, 7-16.

les instincts du peuple? A-t-il fait espérer à la race juive, comme Mahomet devait le promettre plus tard à la race arabe, la souveraineté religieuse et politique du monde? S'est-il emparé de l'idée messianique telle que les Juifs charnels la concevaient? A-t-il cherché à ranimer le sang des Machabées dans les veines de ce peuple? Non, il lui a jeté l'anathème comme à une race flétrie et déchue. Jésus-Christ a-t-il flatté les passions de ses disciples, en exaltant leur orgueil, en donnant libre carrière à leur ambition? Non, il leur a dit : De vous-mêmes, vous n'êtes rien, et vous ne pouvez rien, faites ce que je vous ai ordonné, et, quand vous aurez accompli ces choses, disparaissez, couchez-vous dans la poussière de l'oubli, et, frappant votre poitrine, dites-vous à vous-mêmes : « Nous n'avons fait que ce que nous avons dû faire, nous sommes des serviteurs inutiles, » *servi inutiles sumus* (1). Jésus-Christ a-t-il flatté les passions sensuelles? Son Évangile est-il une loi de plaisir, et son paradis, un paradis de voluptés? Levez-vous, solitaires de la Thébaïde; levez-vous,

(1) S. Luc, xvii, 10.

vieux martyrs qui avez été nos pères; levez-vous, vierges chrétiennes, pénitents de tous les siècles; levez-vous, vous tous qui portez les stigmates du Christ, apparaissez avec les saintes sévérités de la croix, et dites si vous avez compris que le Maître ait prêché le plaisir et les jouissances matérielles. Quoi! Messieurs, une simple pensée, un regard réputés criminels à l'égal de l'acte, une parole de mépris, un désir de vengeance jugés dignes du châtement, un retour de complaisance sur soi-même pouvant détruire toute une vie de sacrifices et de vertus : telle est la morale qui a jeté l'Univers aux pieds de Jésus-Christ, voilà ce qui a fait de lui le maître de la terre et le roi des âmes. Mais qu'est-ce donc que cette puissance qui, sans recourir aux passions, à la force, à la science, à aucun des moyens humains, mais, au contraire, les dédaignant tous, les heurtant tous, a néanmoins triomphé du temps et de l'espace, de la limite des territoires, des nationalités et des races, de la limite du passé et de l'avenir? Qu'est-ce que cette puissance qui de rien a pu faire le monde moral, le monde chrétien? N'est-ce pas la même puissance qui, à l'origine des choses,

a fait de rien le monde physique, le monde matériel? Donc Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social, son œuvre prouve sa divinité.

Il y a dix huit siècles, à pareil jour, trois hommes partis de l'Orient arrivaient en Judée. Quelque signe mystérieux les avait avertis que de grandes choses s'étaient passées dans le monde. Le roi de l'Univers, disait-on, venait de faire son apparition au milieu des peuples. Pour le trouver, ils ne dirigèrent point leurs pas vers le trône d'Auguste; sans saluer les aigles romaines, ils passèrent à côté du trône d'Hérode et de la chaire de Moïse; puis, s'arrêtant dans une simple bourgade, ils y trouvèrent un petit enfant enveloppé de langes, et se prosternant, ils l'adorèrent. Ils avaient compris que de ce berceau obscur et délaissé, il s'élèverait une puissance plus haute que la puissance de Moïse, que la puissance d'Hérode, que la puissance d'Auguste, la puissance du Dieu qui a fait le ciel et la terre. A l'exemple des rois Mages, Messieurs, inclinons-nous! devant le berceau de ce nouveau-né et déposons à ses pieds l'hommage de notre foi et l'offrande de notre amour.

HUITIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST EST MORT EN DIEU

Messieurs,

Jésus-Christ est né en Dieu, il a parlé en Dieu, il a agi en Dieu et, par conséquent, il a vécu en Dieu. Mais, comme l'observait Montaigne, le tout n'est pas de bien vivre, ce qui est difficile encore, c'est de bien mourir, car la mort est l'écueil inévitable des grandeurs humaines : c'est à ce moment suprême que se révèle toute la puissance ou toute la faiblesse de l'homme. Instant solennel entre tous, où Dieu attend l'humanité soit pour découronner les hautes naissances, les grandes paroles, les belles actions, soit pour ajouter à toutes ces choses un nouvel éclat, celui d'une dernière épreuve patiemment attendue et vaillamment supportée ! C'est pourquoi ne dites pas d'un

homme qu'il est grand tandis qu'il vit encore, car il se peut qu'après avoir été grand durant sa vie, il se montre petit en face de la mort. Caton paraissait grand, lorsque sa stoïque fermeté contrastait avec la mollesse de ses concitoyens et que les mâles accents de sa parole cherchaient à prévenir la décadence d'une république fameuse; et pourtant Caton n'a pas été véritablement grand, parce que la mort de Caton a été la mort d'un lâche et d'un misérable. Donc, pour mesurer à sa juste valeur la grandeur d'un homme, il ne suffit pas de savoir comment il a vécu; il faut, de plus, rechercher comment il est mort; et, par conséquent, pour établir que Jésus-Christ a été divinement grand, après avoir démontré qu'il est né en Dieu, qu'il a parlé en Dieu, qu'il a agi en Dieu, nous devons prouver encore qu'il est mort en Dieu. Voilà tout le sujet de cette conférence.

. Pour distinguer les caractères de divinité qui éclatent dans la mort de Jésus-Christ, il importe que nous examinions préalablement les différentes morts qui sont réputées grandes et belles parmi les hommes. Ces morts, je vais vous les dire.

Un homme a parcouru les différentes stations de cette route périlleuse qu'on nomme la vie, et, parvenu à l'extrême vieillesse, il se rappelle les jours bénis de son enfance, les brillantes années de sa jeunesse, les peines et les travaux de l'âge viril; puis, après avoir jeté un regard de joie sur un passé qui n'est plus, un jour il étend ses membres sur sa couche dernière, et, faisant appeler ses fils et petits-fils, il leur dit : J'ai achevé mon pèlerinage ici-bas, je vais me réunir à mes pères. Quoi qu'il en soit, puissé-je vous léguer un nom honorable et remettre à Dieu une âme pure! Cela dit, le vieillard ramasse dans une bénédiction suprême toutes ses forces et tout son amour. Voilà, Messieurs, une première mort, la mort de l'homme de bien, la mort commune et ordinaire; et si Dieu vous a fait la grâce d'assister à une telle mort, de recueillir cette bénédiction qui descend d'une main glacée par l'âge sur des fronts encore jeunes, vous aurez pu juger par vous-mêmes qu'il y a dans cette vieillesse prête à s'éteindre, dans cette majesté qui va se coucher dans la tombe, quelque chose qui n'est pas de l'homme seulement, une grandeur qui n'est

plus la grandeur du temps et qui n'est pas encore celle de l'éternité.

Et, cependant, ce n'est là qu'une première face de la mort : il y a de la grandeur, sans doute, à mourir ainsi, mais ce n'est que la grandeur des choses communes et ordinaires. Voici une deuxième face de la mort, qui révèle plus de puissance et de noblesse. Un homme se lève du milieu de ses frères : son cœur s'est ému des maux de la patrie; il a vu l'étranger envahir sa terre natale et profaner le temple de son Dieu; alors, rappelant la victoire sous des drapeaux humiliés, il rassemble quelques hommes généreux et s'écrie avec les Machabées : *Moriamur in simplicitate nostra* « Mourons dans la simplicité de notre âme (1)! » Puis, après avoir mis au service de sa patrie jusqu'à la dernière goutte de son sang, il tombe en répétant le mot de ce fameux Romain : « Que mon dernier soupir serve encore ma patrie! » Voilà, Messieurs, une deuxième mort, la mort du brave, la mort du héros; et de ces blessures glorieuses, de ce sang versé pour une juste cause, il sort je ne sais quelle révé-

(1) 1^{er} Livre des Machabées, II, 37.

lation de puissance et de noblesse qui attendrit l'âme, qui l'exalte, qui l'élève au-dessus d'elle-même, tant cela est beau et généreux.

Toutefois, Messieurs, il y a quelque chose de plus grand encore; il est une troisième mort qui révèle plus de force et d'énergie, plus d'empire sur soi-même que la mort de l'homme de bien et la mort du héros. En effet, de la couche funèbre du patriarche et du champ de bataille des Machabées, suivez-moi, je vous prie, sur les bancs de l'Aréopage. Voyez-vous cet homme qui réunit sur son front tous les rayons de la sagesse antique? Je cherche en vain autour de lui des juges, je ne vois que des accusateurs dont la violence passionnée ne parvient pas à troubler la sérénité de son âme. On lui reproche d'avoir introduit dans Athènes des divinités nouvelles, d'avoir perverti la jeunesse; mais son crime, son crime unique, c'est d'avoir moins de vices et plus de lumières que ses concitoyens. N'importe, l'innocent est sacrifié, sa mort est résolue; alors ce sage, le plus grand des païens, courbe la tête sous la sentence qui l'envoie à la mort. Un de ses amis est révolté de l'iniquité du jugement. « Mon cher Apollodore, lui répond Socrate

en lui passant doucement la main sur la tête, aimerais-tu donc mieux me voir mourir coupable (1)? » Puis, après avoir disserté avec ses disciples sur l'immortalité de l'âme, il boit tranquillement la ciguë. Certes, il y a, dans ce calme de l'innocence condamnée et dans ce mépris de la mort, une possession de soi-même qui révèle une âme forte; et lorsque Platon, tout plein du souvenir de son maître, plaçait l'idéal de la grandeur dans le juste calomnié, outragé persécuté, ne semble-t-il pas devancer le poète romain qui, lui aussi, présentera le spectacle d'une patience victorieuse de la mort comme la plus haute révélation de la force morale?

*Justum ac tenacem propositi virum,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida... (2)*

Telle est la triple mort où éclate la grandeur de l'humanité : la fin de l'homme vertueux, la mort du héros, le supplice de l'innocent. Dieu me garde de rapetisser de telles choses et d'enlever un seul rayon de gloire du front de ces hommes, qui se sont couchés dans la poussière du tombeau avec

(1) Xénophon, *Apologie de Socrate*.

(2) Horace, *Odes*, livre III^e.

tant de dignité. Depuis le patriarche expirant sur son lit de douleur jusqu'au père de famille qui, peut-être, au moment où je parle, bénit ses enfants agenouillés auprès de sa couche funèbre; depuis le Machabée donnant sa vie pour défendre le foyer de ses pères et le temple de son Dieu jusqu'à ces braves soldats qui sont tombés, il n'y a pas un demi-siècle, dans les plaines de Champagne ou sous les murs de cette ville; depuis Socrate succombant sous les calomnies de Mélitus jusqu'à ces phalanges d'innocents qui ont porté la tête sur l'échafaud de la Terreur, que de grandes et belles morts! que de sérénité! que de résignation! que d'héroïsme! Et pourtant, si grandes, si belles qu'aient été ces morts, il y a eu dans l'histoire de l'humanité une mort qui présente un caractère infiniment plus élevé, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et, en effet, Messieurs, le premier caractère de divinité qui éclate dans la mort de Jésus-Christ, c'est qu'il a prédit avec certitude la mort la plus incertaine. Si j'affirmais que l'homme ne sait ni l'heure de sa mort ni la manière dont il mourra, je ne dirais que ce que l'expérience vous répète tous les jours

dans un langage plus saisissant, et c'est là sans doute un des plus terribles secrets qui pèsent sur la destinée humaine. Il se peut que Dieu ménage à certains hommes quelques instincts confus, de vagues pressentiments qui les avertissent d'une fin plus ou moins prochaine; il se peut qu'en face du danger tel guerrier ait osé jeter à l'avenir cet audacieux défi : « Le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. » Mais qu'est-ce que cela? Il y a loin de ces prévisions obscures, de ces confiances téméraires aux certitudes de la prophétie. Jésus-Christ, au contraire, prédit le moment de sa mort; il désigne le traître qui le livrera à ses ennemis; il précise le genre du supplice qu'il va subir; il détaille les différentes circonstances de sa passion (1). Or, tout cela restait pour le moins fort douteux en apparence. Il était probable, en effet, que les ennemis de Jésus-Christ préféreraient à un éclat fâcheux quelque attentat secret qui pût servir leur vengeance sans dévoiler leur haine : que de fois n'avaient-ils pas cherché à se défaire ainsi de sa personne? Il était possible même qu'un

(1) S. Matth., xx, 18; xxvi, 2; S. Jean, xiii, 26.

de ces retours de popularité, si fréquents chez la multitude, fit échouer un projet publiquement annoncé. Ce peuple n'avait-il pas fait retentir les rues de Jérusalem du cri de triomphe : « Hosanna au fils de David (1)! » Et, d'ailleurs, quelle apparence y avait-il à ce qu'un supplice réservé aux esclaves fût destiné au descendant des rois de Juda? Aux termes de la loi de Moïse, n'était-ce point la peine de la lapidation qu'un peuple déicide dût arracher à la faiblesse du préteur romain? Je passe les circonstances du supplice plus incertaines encore que le supplice lui-même. Et maintenant je suppose que l'un d'entre nous eût pu surprendre le secret d'une fin si terrible, et qu'après l'avoir renfermé dans son sein il vint à le révéler plus tard à ses amis, dites-moi, ne se mêlerait-il à cette prédiction ni plainte, ni sentiment d'amertume, ni parole de regret? Ah! vous connaîtriez bien peu la nature humaine, si vous pensiez qu'une si effrayante perspective pût la trouver impassible ou sans crainte. Eh bien! loin de se troubler, de s'agiter à l'annonce d'une telle mort, Jésus-

(1) S. Matth., xxi, 9, 15.

Christ la prédit avec un calme, une quiétude, un bonheur qui n'est pas de l'homme. Il brûle de mourir pour ce qu'il appelle le salut de l'humanité : « Je dois, dit-il, être baptisé d'un baptême; or, combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli » *Quomodo coarctor usque dum perficiatur* (1)! Écoutez ce récit prophétique de la Passion : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes; et ils le condamneront à mort, le livreront aux Gentils pour être moqué et flagellé et crucifié (2). » Oh! non, un homme ne prédirait pas une mort si épouvantable avec cette simplicité de cœur, avec cette tranquillité d'âme; il se mêlerait à son langage quelque fard, une émotion fébrile, ou, à tout le moins, un peu d'exaltation : cela est humain, cela est fatal. Jésus-Christ prédit son supplice comme s'il s'agissait d'une chose la plus simple et la plus ordinaire : ici, point de faste ni d'ostentation, une grandeur surhumaine, une assurance divine. Donc, le premier caractère surnaturel qui éclate dans la mort de Jésus-Christ, c'est

(1) S. Luc, XII, 50.

(2) S. Matth., XX, 18, 19.

qu'il a prédit avec une certitude divine la mort la plus incertaine.

De même que la mort de Jésus-Christ a fait resplendir sa science divine, ainsi a-t-elle révélé en lui la liberté et la puissance d'un Dieu. Car si, d'une part, Jésus-Christ a prédit avec certitude la mort la plus incertaine, de l'autre, il a choisi librement la mort la plus ignominieuse. L'homme n'a pas plus le choix de la mort qu'il n'en a la prescience. Rien ne fait mieux ressortir sa faiblesse et son néant que cette entière dépendance d'un événement qui échappe à son pouvoir. Nul, en effet, n'est maître de sa vie : la mort le frappe comme elle veut et quand il lui plaît. Et s'il est de rares occasions où Dieu lui laisse la liberté du choix, l'homme ne prendra pas le chemin qui conduit à l'ignominie, de préférence à la route qui mène à l'honneur. Ah ! je comprends l'ardeur guerrière qui fait chercher la renommée dans un trépas glorieux ; je comprends que des bataillons entiers s'ensevelissent librement dans leur triomphe ; je comprends qu'il puisse sortir d'une poitrine humaine ce cri d'un brave : « A moi, Auvergne ! » D'Assas vivra dans tous les cœurs, son nom volera

de bouche en bouche, et réveillera les échos de la patrie, tant qu'il se trouvera un Français pour dire de lui : « C'était un brave mort au champ d'honneur! » Je comprends cela; c'est mourir en héros, mais c'est mourir en homme. Préférer la mort la plus ignominieuse, lorsqu'on possède toute puissance sur la mort, voilà qui est mourir en Dieu. Direz-vous que Jésus-Christ ne possédait pas toute puissance sur la mort? Ouvrez l'Évangile. Aussi longtemps qu'il veut conserver la vie, nul ne peut la lui ravir : il échappe à toutes les embûches qu'on dresse contre lui, il déjoue les projets de ses ennemis, trompe leurs calculs, se rit de leurs menaces, et passe à travers la foule qui attende à ses jours comme un souverain au milieu de ses sujets (1). Lorsqu'une troupe de satellites veut s'emparer de sa personne, il n'a besoin que d'un mot pour la renverser : « Je suis celui que vous cherchez (2). » Et comme s'il ne suffisait point qu'il eût prouvé pendant sa vie son pouvoir sur la mort, au dernier soupir qu'il rend sur la croix, la nature entière s'émeut, le soleil

(1) S. Luc, iv, 30; S. Jean, vii, 30, 44; viii, 20; x, 39.

(2) S. Jean, xviii, 5-6.

s'obscurcit, la terre tremble, les roches se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, les morts ressuscitent, pour reconnaître en Jésus-Christ l'auteur de la vie et de la mort. C'est donc en toute vérité qu'il pouvait dire : « Nul ne m'ôte la vie, mais je la quitte de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre (1). »

Eh bien! ce dominateur suprême de la vie, quelle mort va-t-il choisir? Sera-ce une mort paisible et douce? Sera-ce une mort glorieuse? Ah! Messieurs, un homme aurait fait ainsi. Il eût mis sa puissance au service de sa gloire, il eût entouré ses derniers moments du prestige de son autorité, et mêlé aux linceuls de la tombe les trophées de la grandeur humaine. Mais Jésus-Christ n'a point agi de la sorte. Il a préféré à une fin éclatante la mort la plus ignominieuse, une mort réputée infâme, le supplice de la croix, le gibet des esclaves. Je le sais, une telle mort bouleverse nos idées, elle heurte notre orgueil, elle nous terrasse et nous confond, nous qui n'aspirons qu'à la renommée, qui n'aimons que le plaisir; mais c'est précisé-

(1) S. Jean, x, 18.

ment parce qu'une telle mort nous blesse et nous choque, que Jésus-Christ est plus qu'un homme. Voilà ce que Tertullien appelait, dans ce langage qui n'est qu'à lui, « l'opprobre nécessaire de la foi, » *necessarium dedecus fidei*. « Le Fils de Dieu est mort sur une croix, s'écriait-il : il faut le croire, parce que cela révolte ma raison : *Mortuus est Dei Filius, prorsus credibile est, quia ineptum est*. Ce qui semble indigne de Dieu est précisément ce qui profite à ma foi : *Quodcumque Deo indignum est, mihi expedit* (1). » Si, en effet, Jésus-Christ n'avait été qu'un homme, il eût mesuré son choix à la petitesse de notre esprit, il eût préféré une mort conforme à nos goûts et à nos préjugés, une mort illustre, un trépas glorieux. Si Jésus-Christ n'avait été qu'un homme, il n'aurait pas trouvé en lui-même assez de force pour descendre des hauteurs de sa puissance souveraine au dernier degré de l'abaissement; il n'aurait pas trouvé dans son cœur cette divine passion de l'humilité qui dépasse toutes les proportions d'une passion humaine. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, plongeant du regard

(1) *De Carne Christi*, v.

dans cet abîme de grandeur, s'écriait : Juifs et Romains, vous demandez des signes de la puissance divine : eh bien ! regardez cet homme qui commandait aux éléments, à qui le ciel et la terre étaient soumis, le voilà, ce maître de la vie et de la mort, le voilà sur un gibet d'esclave ! il a préféré à une mort éclatante une mort réputée infâme ; voyez s'il n'y a pas, dans cette souveraineté qui s'anéantit elle-même, dans cette puissance crucifiée, la marque d'une vertu divine. Oui, en vous prêchant Jésus-Christ crucifié, nous vous annonçons la puissance de Dieu. *Christum crucifixum, Dei virtutem* (1). Donc, Messieurs, le deuxième caractère de divinité qui éclate dans la mort de Jésus-Christ, c'est qu'il a librement choisi le supplice le plus ignominieux.

Prédire avec certitude la mort la plus incertaine, choisir avec une liberté toute-puissante la mort la plus ignominieuse, voilà deux signes irrécusables d'une grandeur divine ; et pourtant il y a dans la mort de Jésus-Christ un troisième caractère plus frappant encore que les deux premiers, c'est

(1) 1^{re} aux Corinth., I, 23-24.

qu'il a souffert avec une patience divine la mort la plus douloureuse. Je viens de relire, Messieurs, cette grande page du martyre de Jésus-Christ, et j'en ai le cœur tout ému; car c'est avec le cœur qu'il faut méditer ces sublimes douleurs. Quelle résignation en face de Dieu qui lui tend le calice des souffrances : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite et non pas la mienne (1)! » Quelle douceur envers le misérable qui l'a trahi : « Pourquoi êtes-vous venu? c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme (2)! » Quelle bonté envers ses lâches disciples qui l'abandonnent : « Si c'est moi que vous cherchez, du moins ne faites pas de mal à ceux-ci (3)! » Quelle tendresse à l'égard de ce faible ami, que la voix d'une servante a suffi pour rendre infidèle à son maître! Il se venge de cette insulte faite à l'amitié par un regard plein d'amour (4). Quelle compassion pour ce peuple ingrat, qui n'avait

(1) S. Matth., xxvi, 20, 42.

(2) S. Luc, xxii, 48; S. Matth., xxvi, 50.

(3) S. Jean, xviii, 8-9.

(4) S. Luc, xxii, 61.

répondu à ses bienfaits que par des cris de mort : « Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car des jours mauvais vont venir pour vous (1). »

Vous le savez, Messieurs, il n'est rien de plus révoltant pour le cœur de l'homme que la calomnie ; je me trompe, il y a quelque chose de plus odieux que la calomnie, c'est l'outrage ; non, la calomnie n'est rien, l'outrage disparaît : ce qui blesse, ce qui exaspère notre fierté d'homme, ce sont les mauvais traitements. Eh bien ! comment Jésus-Christ va-t-il répondre à la calomnie, à l'outrage, aux mauvais traitements ? Il répond par le silence, ou bien, s'il rompt le silence, c'est pour faire à son meurtrier cette réponse : « Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous (2) ? » Ah ! Messieurs, il y a dans ce silence, il y a dans cette réponse une noblesse qui n'est pas de l'homme seulement : ce sont là de ces choses qui se sentent mieux qu'elles ne peuvent se dire, de ces faits qui parlaient au cœur des plus grands ennemis de Jésus-

(1) S. Luc, xxiii, 28, 29.

(2) S. Jean, xviii, 23.

Christ, et qui arrachaient à Rousseau ce remarquable aveu : « Si la mort de Socrate est d'un sage, la mort de Jésus-Christ est d'un Dieu (1). »

Voyez, en effet, ce sage de l'antiquité : il est bien victime de la calomnie, mais on ne l'accable pas d'outrages, on ne lui prodigue pas les mauvais traitements; et pourtant il récrimine contre ses juges qu'il traite d'hommes pervers, il fait un long plaidoyer devant l'Aréopage. A l'entendre, il est l'homme le plus libre, le plus juste et le plus sage; il l'emporte de beaucoup sur tous les autres (2). Xénophon, si intéressé à glorifier son maître, nous apprend dans l'*Apologie de Socrate* que le fils de Sophronisque, par sa fierté devant ses juges, excita l'envie et accéléra sa perte. Et d'ailleurs, quel est le motif qui inspire Socrate dans la résignation qu'il montre en face de la mort? Écoutez, Messieurs, ces paroles qui trahissent des sentiments si peu élevés et si vulgaires : « Si je vis, ne serai-je pas forcé de payer le tribut à la vieillesse? Ma

(1) *Émile*, iv, 105.

(2) Xénophon, *Apologie de Socrate*, édit. Charpentier, t. II, p. 417, 418.

vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible, mon intelligence perdra chaque jour de sa force; je serai lent à comprendre; ce que j'aurai appris s'oubliera facilement, et je serai privé dès lors de tous les avantages qui auparavant auront fait mon bonheur. Si je n'ai pas le sentiment de ce déclin, j'aurai cessé de vivre; que je m'en aperçoive, je traînerai une vie triste et malheureuse (1). » Assurément, tout cela est d'un homme : rien de moins noble que ce calcul basé sur les inconvénients de la vieillesse. Pourquoi ces tristes défaillances dans une si grande âme? Parce que la mort de Socrate a été celle d'un homme, et qu'il apparaît toujours dans les plus belles actions de l'humanité quelque marque de faiblesse et d'imperfection. Rien de semblable en Jésus-Christ : durant le cours de sa longue et douloureuse Passion, il ne dément pas un instant cette patience inaltérable, cette sérénité, ce calme surhumain, qui l'accompagneront jusqu'au lieu du supplice; et là, après avoir été flagellé, couronné d'épines, accolé à de vils mal-

(1) Ibid. *Mémoires sur Socrate*, I, IV, c. VIII. 553.

fauteurs, sans avoir laissé échapper une plainte, une larme, lui, qui faisait plier les éléments au gré de sa puissance, lui, dont le regard prophétique dévoilait l'avenir, lui, qui parlait comme jamais homme n'avait parlé, que va-t-il répondre enfin aux dérisions de la foule, aux insultes de ses ennemis? Ah! écoutez, ciel et terre, écoutez le dernier cri qui sort de la poitrine du divin martyr : « Mon Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt* (1). Oui, ô Jésus! vous venez de donner la dernière preuve de votre divinité : en tombant de vos lèvres, ce cri du pardon a révélé au monde vos divines grandeurs; car ce n'est pas le cri d'un simple mortel, c'est le cri d'un Homme-Dieu. Que d'autres aient besoin d'être subjugués par l'éclat de vos miracles et de vos prophéties, par la sublimité de votre doctrine, par la sainteté de votre vie; pour nous, cette prière suprême nous suffit, car elle atteste votre divine bonté. Prostrés au pied de votre croix, nous vous aimons et nous vous adorons, ô Maître! ô

(1) S. Luc, xxiii, 34.

Père! ô Sauveur! en répétant avec le Centurion, témoin de tant de patience et de bonté : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu (1) ! »

(1) S. Luc, xv, 39,

NEUVIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST EST RESSUSCITÉ

EN DIEU

Messieurs,

Jésus-Christ est mort en Dieu, puisqu'il a prédit avec une certitude divine la mort la plus incertaine; qu'il a choisi avec une liberté divine la mort la plus ignominieuse, et qu'il a souffert avec une patience divine la mort la plus cruelle. Et maintenant, il semble qu'après avoir parcouru avec vous la vie de Jésus-Christ, je doive m'arrêter à son tombeau; car enfin, qu'y a-t-il et que peut-il y avoir après ce terme final de toute destinée terrestre? N'est-ce pas épuiser toute la matière de l'éloge que d'avoir dit d'un homme comment il est né, comment il a vécu et comment il est mort? Il se peut, sans doute, que la tombe d'un mortel soit

environnée de pompe et d'éclat; il se peut que, debout devant elle, des générations entières contemplent avec respect des reliques honorées dans un sépulcre glorieux; il se peut même que de cette poudre féconde s'échappent un nom immortel, des œuvres impérissables, une gloire sans fin, et qu'ainsi, par cette survivance du nom, des œuvres et de la gloire, l'homme triomphe quelque peu de la mort qui l'a frappé et de la terre qui s'est refermée sur lui. Mais qu'est-ce que cela? Un peu de bruit autour d'un tombeau, et dans ce tombeau des restes inanimés, ou, pour parler avec Tertullien et Bossuet, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue (1). Voilà où aboutissent toute puissance, toute doctrine, toute grandeur. Oui, si grands, si sages, si puissants que vous soyez, les hommes ne sèmeront autour de votre cercueil que des paroles stériles : leurs larmes ne rappelleront pas un signe de vie sur vos membres desséchés, et leurs louanges ne réveilleront pas un écho dans le silence de la tombe.

Ainsi en est-il de la destinée des hommes.

(1) Tertullien, *De Resurrect. carnis : peritura caro in omnis jam vocabuli mortem*, iv.

Mais telle n'a pas été la mort de Jésus-Christ. Après que le divin supplicié eut été enseveli sous la pierre du sépulcre, au matin du troisième jour, un rayon de vie pénétra dans ce séjour de la mort; le rocher du Calvaire tressaillit au contact d'une puissance mystérieuse, et la terre rendit en tremblant le dépôt que les hommes venaient de lui confier. Notre-Seigneur Jésus-Christ sortit du tombeau majestueusement; et debout sur cette pierre, cercueil de sa vie mortelle et berceau de sa vie glorieuse, il put jeter à la mort ce défi de triomphe : « O mort, où est ta victoire, ô mort, où est ton aiguillon (1)? »

Voilà, Messieurs, le grand fait, le fait unique sur lequel je viens appeler votre attention. Je dis donc que Jésus-Christ est ressuscité, et que sa résurrection prouve sa divinité.

Que Jésus-Christ soit ressuscité d'entre les morts, c'est là un fait qui, par conséquent, doit se prouver comme tous les autres faits. C'est d'abord un fait extérieur et physique, puisqu'il tombe dans le domaine des

(1) 1^{re} aux Corinth., xv, 55.

choses sensibles; c'est de plus un fait doctrinal, parce qu'il se rattache à un ensemble de doctrines dont il forme le sceau et le complément; c'est enfin un fait social, car il est étroitement lié à l'existence d'une société dont il est le fondement et la base. Or, tout fait, soit physique, soit doctrinal, soit social, est sujet à une triple question : Quelle certitude a-t-il revêtue? Quelle publicité a-t-il reçue? Quelle croyance a-t-il rencontrée? Cela posé, je dis que la résurrection de Jésus-Christ est un fait couronné par la plus haute certitude, par la plus haute publicité et par la plus haute croyance.

Douze hommes en suivent un treizième pendant trois ans; ils l'abandonnent peu de temps avant sa mort. Quelque jours après, ils affirment qu'il est ressuscité, qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont entendu, qu'ils l'ont touché, qu'ils ont mis la main dans ses plaies; ils affirment plus tard qu'ils ont conversé quarante jours avec lui, qu'il s'est montré à eux non pas une fois, mais à différentes reprises; non pas en un seul lieu, mais en divers endroits; qu'il n'est pas apparu à eux seuls, mais en présence de plus de cinq cents hommes. Ils affirment enfin qu'ils n'ont pas

cru avant de voir, mais qu'ils ont cru parce qu'ils ont vu, que cette perception a fait évanouir leurs doutes et dissipé leurs défiances. Voilà ce qu'ils affirment, et c'est là, certes, l'affirmation la plus prodigieuse qui soit sortie de la bouche d'un homme. Eh bien, par la raison même que cette affirmation est la plus prodigieuse qui se soit produite dans le monde, elle suppose la plus haute évidence ou la plus grande impiété jointe à la plus étrange des folies. Et, en effet, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, qu'y avait-il de plus impie que d'accréditer parmi les hommes une erreur si monstrueuse? Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, qu'y avait-il de plus extravagant que d'affirmer sa résurrection, en face des hommes qui allaient répondre à tant d'audace par les supplices et par la mort, et en face de Dieu qui ne réserverait à une telle imposture que les foudres de sa justice? Quel abîme d'extravagance? Quels monstres d'iniquité! Et les apôtres, étaient-ce bien des hommes extravagants? Quoi! tant de bon sens, tant de calme, tant de sagesse, tant de raison à côté d'une telle folie! Les apôtres, étaient-ce bien des hommes impies? Quoi! tant

d'humilité, tant de charité, tant de conscience et de droiture à côté d'une perversité si effrayante, d'une scélératesse si profonde ! Qui oserait le soutenir et qui pourrait le croire ? Direz-vous que les apôtres, sans avoir été ni impies, ni extravagants, doivent passer pour des visionnaires qui croyaient avoir vu ce qu'ils n'avaient pas vu, et qui prenaient pour des réalités les rêves d'un cerveau troublé ou les fantômes d'une imagination malade ? Mais s'il est une chose qui éclate dans leur conduite, c'est leur peu d'ardeur, que dis-je, leur excessive lenteur à admettre la résurrection de Jésus-Christ. D'abord ils traitent de délire le récit des saintes femmes revenues du sépulcre. Lorsque Jésus-Christ, se montrant à eux, leur dit : « Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi : touchez et voyez : un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai (1) », ils ne croient pas encore ; il faut qu'en mangeant devant eux il leur prouve la réalité de son corps. Pour triompher de l'incrédulité de Thomas, Jésus-Christ a besoin de lui dire : « Approche ta main,

(1) S. Luc, xxiv, 39.

mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant (1) ». Et enfin, même après que Jésus-Christ leur eut reproché ce manque de foi, jusque sur la montagne de Galilée où le Maître se manifesta pour la dernière fois à ses disciples, il y en avait parmi eux, dit saint Mathieu, qui doutaient encore, tant ils cherchaient à se prémunir contre les troubles de l'esprit, contre l'illusion des sens (2). Donc, si malgré toutes ces précautions ils affirmèrent au prix de leur sang la résurrection de Jésus-Christ, c'est-à-dire le fait le plus prodigieux, le plus incroyable, humainement parlant, que l'on puisse imaginer, il fallait bien qu'ils fussent vaincus par la plus haute évidence. Loin de former un préjugé favorable au témoignage des apôtres, le caractère merveilleux de la résurrection de Jésus-Christ confirme la véracité de ceux qui l'ont crue; et l'on peut dire avec Tertullien : *Credendum quia mirandum* (3)! Mais peut-être que les apôtres ont renfermé leur témoignage dans le secret de l'amitié ou dans un cercle restreint et

(1) S. Jean, xx, 27.

(2) S. Matth. xxviii, 17.

(3) *De Baptismo*, II.

limité? Non, car si le fait de la résurrection a revêtu la plus haute certitude, il a été couronné en même temps par la plus grande publicité.

Pour que la résurrection de Jésus-Christ pût être et fût en effet une confirmation éclatante de sa doctrine, il fallait que le témoignage des apôtres affrontât le grand jour de la publicité, et qu'ainsi se montrant à découvert en face du monde entier, il fît rayonner de toutes parts les clartés de son évidence. Or, le premier théâtre de la publicité, le plus rapproché et le plus étendu, se trouve dans le peuple. C'est là, devant ces masses si mobiles et si passionnées, devant cette mer agitée de la multitude dont les flots ensevelissent sous leurs colères tant de grandes paroles, tant de fortes convictions; c'est devant le peuple, dis-je, que le témoignage des apôtres devait subir la première épreuve de la publicité. Or, c'était le jour de la Pentecôte, et il semblait que Dieu eût député vers Jérusalem toutes les nations de la terre pour représenter le monde ancien à ce moment solennel du témoignage. Parthes, Mèdes, Élamites et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le

Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et la Lybie, Romains, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, tous se pressaient autour des témoins de Jésus-Christ. Et Pierre, se tenant debout avec les onze, éleva la voix et dit : « Hommes de Judée et vous tous qui habitez Jérusalem, écoutez ces choses : Jésus de Nazareth, fameux par les merveilles qu'il a opérées au milieu de vous, a été mis à mort, comme vous le savez. Mais Dieu l'a ressuscité selon qu'il était prédit : « Vous ne laisserez point mon âme « dans l'enfer et vous ne souffrirez point « que votre Saint voie la corruption. » Dieu a ressuscité Jésus et nous en sommes tous témoins. Que la maison d'Israël le sache bien, ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité (1). » Vous l'entendez, Messieurs, Pierre ne craint pas de publier à la face du peuple entier la résurrection de Jésus-Christ.

Mais, si les apôtres n'ont pas redouté pour leur témoignage l'assemblée du peuple toujours avide de prodiges et de nouveautés, oseront-ils affronter un deuxième public

(1) Actes des Apôtres, II, 14 et ss.

moins facile et plus prévenu, le conseil des grands? C'est là, en effet, devant la puissance publique, devant la menace armée de la force, devant l'autorité qui commande et qui frappe; c'est là, dis-je, que d'ordinaire le témoignage se tait, que le cœur faiblit, que les convictions s'amollissent; et combien de fois n'arrivera-t-il pas que la vérité, après avoir traversé les rues de la cité, après être descendue dans le peuple, s'arrête craintive et tremblante au seuil d'une cour ou au pied d'un trône? Eh bien, le témoignage des apôtres va-t-il franchir le conseil des princes? Écoutez, Messieurs. « Il arriva que les chefs du peuple, les Anciens et les Scribes, s'assemblèrent à Jérusalem, avec Anne, le grand prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale; et, faisant paraître les apôtres au milieu d'eux, ils leur demandèrent : « Par quelle « puissance et au nom de qui agissez-vous « de la sorte? » Alors Pierre leur dit : « Princes du peuple et vous, Anciens, écoutez : Il faut que vous tous et le peuple d'Israël, vous le sachiez bien, c'est par le nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité. des

morts (1). » Ainsi, le témoignage des apôtres ne s'est point arrêté au seuil du Sanhédrin, il est venu frapper aux portes du conseil des grands comme il avait retenti dans l'assemblée du peuple. Est-ce là néanmoins toute la publicité qu'ait reçue la résurrection de Jésus-Christ? Et qu'y a-t-il après le nombre et la force, après le conseil des grands et l'assemblée du peuple? Il y a, Messieurs, la science, ou l'académie des savants. C'est sur ce troisième théâtre de la publicité, dans ce lieu ouvert à la discussion et à la libre pensée, devant cette magistrature des idées et des doctrines, c'est là encore que tout grand fait doit se produire pour s'annoncer au monde, car il se pourrait qu'après avoir bravé les passions de la multitude et la puissances des princes, un témoignage vint à redouter l'examen de la science.

Eh bien, les apôtres ont-ils publié la résurrection de Jésus-Christ au foyer de la science? Un jour, un navire entrait dans Athènes, et il en sortit un étranger qui dirigeait ses pas du Pirée vers l'intérieur de cette ville fameuse. Quand cet homme eut

(1) Actes des Apôtres, iv, 8 et ss.

promené ses regards en tous sens, son esprit s'agita en lui-même : le siège de la civilisation du monde ne paraissait plus qu'un temple d'idoles. Quelques restes d'Épicure et de Zénon se traînaient péniblement sous les voûtes silencieuses du Lycée ou dans les jardins déserts de l'Académie; et de ses deux cents olympiades de science et de gloire, Athènes ne conservait plus qu'un souvenir, l'antique Aréopage. Lors donc que l'étranger eut secoué la poussière de ses pieds devant ce majestueux débris des temps passés, il entra, et debout au milieu de l'Aréopage : « Athéniens, dit-il, en traversant votre ville, j'ai trouvé un autel où il était écrit : Au Dieu inconnu. Or, ce Dieu que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer : c'est le Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui, dans la plénitude des temps, a envoyé son Fils dont il a confirmé la mission en le ressuscitant d'entre les morts (1). » Vous le voyez, Paul devant l'Aréopage d'Athènes, comme Pierre au milieu du Sanhédrin et dans le cénacle de Jérusalem, proclame hautement la résurrection

(1) Actes des Apôtres, xvii, 22-31.

de Jésus-Christ : tous les échos du monde ont répété le témoignage des apôtres, et ainsi de l'assemblée du peuple au conseil des princes, du conseil des princes à l'académie des savants, ce fait prodigieux a retenti d'une extrémité du monde à l'autre, joignant à la plus haute évidence la plus grande publicité, comme l'astre qui fait briller en tous lieux sa lumière féconde et subjugue les yeux à mesure qu'il répand autour de lui l'éclat de ses rayons.

Il ne suffisait pas, en effet, que le témoignage des apôtres subît cette triple épreuve de la publicité; car si un fait, au lieu de trouver créance parmi les hommes, ne rencontrait partout que le doute et l'incrédulité, on pourrait craindre qu'il ne reposât sur un témoignage contestable. Si, au contraire, le suffrage des esprits vient confirmer la plus haute certitude jointe à la plus grande publicité, il est impossible d'arracher un pareil fait du sol de l'histoire où il plonge ses racines. Or, qu'est-ce qui témoigne de l'assentiment des esprits à la réalité de la résurrection de Jésus-Christ? Ce qui témoigne de cet assentiment, c'est l'existence même de la plus grande société qui fût

jamais, de la société chrétienne; car la résurrection de Jésus-Christ est le fondement de la société chrétienne : elle en est la racine historique et dogmatique, le terme initial ou le point de départ. Otez ce fait ou du moins la croyance à ce fait capital, à ce fait fondateur, la société chrétienne n'a plus ni d'origine, ni de raison d'être; c'est un effet sans cause. Pourquoi la bataille d'Actium est-elle un fait indubitable? Parce qu'à la bataille d'Actium se rattache la fondation d'un nouvel ordre de choses, l'empire romain, dont l'existence suppose ce fait primordial. De tous les événements de l'histoire, il n'en est pas de plus certains que les faits de ce genre, parce qu'ils s'identifient avec la société qui leur doit sa naissance. Ainsi, la croyance à la résurrection de Jésus-Christ se confond-elle avec l'établissement de la société chrétienne, qui en sort comme la fleur de sa tige, comme le fleuve de sa source; et, par conséquent, cette croyance, loin d'être purement spéculative et théorique, a eu la vertu d'enfanter la plus grande et la plus vaste des sociétés. Donc, si la force d'une croyance se mesure à son rayonnement, à sa durée, à sa fécondité,

la croyance à la résurrection de Jésus-Christ, principe universel et soutien perpétuel d'une société immense comme l'espace et indéfinie comme le temps, est la plus ferme que l'on puisse imaginer. Et comme d'ailleurs cette croyance, sans pareille dans le monde, vient couronner un témoignage aussi authentique qu'éclatant, il s'ensuit que le fait le plus prodigieux est aussi le plus certain. Donc Jésus-Christ est vraiment ressuscité.

Or, si Jésus-Christ est ressuscité, il est Dieu : car, d'abord, il a prédit de la manière la plus formelle le miracle de sa résurrection. Que de fois n'avait-il pas préparé ses disciples à ce grand événement! « Nous montons vers Jérusalem, et là je serai flagellé, crucifié, puis le troisième jour je ressusciterai (1). » Les Juifs eux-mêmes ne témoignaient-ils pas de cette prédiction en portant leurs alarmes devant le préteur romain : « Nous nous sommes souvenus que Jésus de Nazareth disait : « Après trois « jours, je ressusciterai »; ordonnez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour (2). » Ainsi la résurrection de

(1) S. Matth., xx, 18, 19.

(2) *Ibid.*, xxvii, 63, 64.

Jésus-Christ, en vérifiant sa prophétie, a confirmé sa science divine. De plus, Jésus-Christ allègue précisément sa résurrection future comme une marque infaillible de sa divinité. Quand les Scribes et les Pharisiens lui demandent un signe qui garantisse la vérité de ses doctrines, il leur répond : « Cette génération méchante demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas ; à l'exemple de Jonas, le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (1). » Voilà le signe distinctif auquel l'humanité devra reconnaître la divinité de Jésus-Christ. Donc, en faisant briller ce signe aux yeux des hommes, Dieu a marqué d'un sceau irréfragable la parole et la mission de son Fils. Enfin, Messieurs, Jésus-Christ ne se contente pas de prédire sa résurrection et de l'invoquer comme le signe le plus certain de sa divinité ; il ne craint pas de s'attribuer à lui-même ce miracle de la toute-puissance divine. Ce n'est point par une force étrangère à sa personne, mais par sa propre vertu qu'il se relèvera victorieux d'entre les morts.

(1) S. Matth., XII, 39.

Après avoir agi en Dieu pendant sa vie, il agira en Dieu après sa mort, en se ressuscitant lui-même. Il dit aux Juifs, en parlant de son corps : « Renversez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai (1). » Il ajoute qu'il donnera sa vie de lui-même et qu'il la reprendra comme il l'aura donnée (2). Certes, il n'était pas possible de s'attribuer plus clairement le pouvoir de ressusciter par sa propre vertu. Or, ressusciter par sa propre vertu, c'est le caractère exclusif de la divinité. Donc, si Jésus-Christ est ressuscité, il s'est ressuscité lui-même, et alors il est Dieu; ou bien, en le ressuscitant, Dieu aurait confirmé d'une manière éclatante l'usurpation la plus sacrilège, et alors Dieu n'est pas. Oui, répétons-le hautement, entre l'athéisme et la divinité de Jésus-Christ, la logique n'admet pas de milieu. Conséquemment, pour échapper à la monstrueuse folie de l'athéisme, il faut reconnaître que Jésus-Christ est ressuscité en Dieu, comme il a vécu en Dieu, comme il est né en Dieu : ou la raison n'est pas, ou la vérité n'est pas, ou

(1) S. Jean, II, 19.

(2) S. Jean, I, 17, 18.

Dieu n'est pas, ou bien Jésus-Christ est Dieu.

Lorsqu'au matin de la résurrection les saintes femmes vinrent auprès du tombeau de Jésus-Christ, elles y trouvèrent un ange qui leur dit : « Vous cherchez Jésus qui a été crucifié, il n'est point ici, car il est ressuscité (1). » Il ne convenait pas, en effet, que le divin crucifié restât enseveli dans le sein de la terre et que des yeux mortels pussent contempler à jamais les restes immortels d'un Homme-Dieu. Je comprends que le génie, la puissance et la sainteté aillent s'éteindre dans la poussière d'une tombe. Je comprends que Dieu ait laissé si longtemps sous vos yeux les restes de vos souverains dans les caveaux de Saint-Denis, afin que ces tombes royales apprissent à dix siècles le néant des choses humaines. Je comprends que Dieu n'ait point soustrait à l'empire de la mort les reliques de Pierre et de Paul : malgré leur grandeur, ce n'étaient que des hommes, et la mort conserve ses droits sur le tombeau des saints, comme elle les exerce sur la dépouille des rois. Mais il n'en devait pas être ainsi du tombeau de

(1) S. Matth., xxviii, 5, 6.

Jésus-Christ. Il fallait que ce sépulcre se dressât silencieux et vide au milieu des peuples, comme le témoin de l'immortalité, afin qu'interrogé sans cesse par toute l'humanité, ce grand mémorial de la résurrection pût répondre en laissant s'échapper de ses flancs entr'ouverts la parole de l'espérance : *Je suis la résurrection et la vie; quiconque croit en moi vivra, et je le ressusciterai au dernier jour* (1)!

(1) S. Jean, xi, 25, 26; vi, 40.

DIXIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST RÉGNE EN DIEU

SUR LES INTELLIGENCES PAR LA FOI

MESSIEURS,

Lorsqu'autrefois le prophète Daniel dévoilait au roi d'Assyrie les mystères de l'avenir, il lui montra dans le lointain des âges quatre royaumes qui devaient se succéder l'un à l'autre suivant l'ordre des temps. Puis, après avoir prédit la destinée de chacun d'eux sous l'image de la mystérieuse statue, il ajouta ces mots : « Pour ce qui est de la pierre que vous avez vue se détacher de la montagne sans le secours d'aucun homme, et briser à la fois l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, cela signifie, ô roi, que, dans les jours de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un empire qui ne sera jamais dé-

truit, ni donné à un autre peuple; un empire qui brisera et consumera tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement (1). » Voilà, certes, de magnifiques destinées; et si, à travers les empires détruits, les sceptres brisés, les races éteintes, je cherche à découvrir ce royaume qui n'a pas été fait de main d'homme, ce sceptre immortel dont parlait le prophète, je ne trouve, au milieu de tant de ruines et de débris, qu'une seule royauté qui ait survécu à toutes les royautés de la terre, renouvelant perpétuellement sa jeunesse dans la majesté de son âge, et puisant toujours dans son passé une force pour l'avenir : cette royauté unique, immense, indestructible, c'est la royauté de Jésus-Christ.

Il fallait, en effet, qu'après avoir révélé sa divinité pendant sa vie, Jésus-Christ la manifestât également après sa mort. Il ne se pouvait pas que tant de puissance, tant de doctrine, tant de grandeur, n'aboutissent qu'à une croix et à un tombeau; après être né en Dieu, avoir vécu en Dieu, être mort et ressuscité en Dieu, Jésus-Christ devait aussi

(1) Daniel, II, 44, 45.

régner en Dieu sur l'humanité. Eh bien, cela est-il? Jésus-Christ a-t-il établi au milieu des hommes une royauté divine? Et, pour me borner aujourd'hui à une partie de ce vaste sujet, Jésus-Christ règne-t-il en Dieu sur les intelligences? C'est la question que je viens proposer à votre bienveillante attention.

En examinant de près la question que je vais traiter devant vous, vous trouverez sans peine qu'elle suppose trois termes connus. Pour pouvoir affirmer en toute certitude que Jésus-Christ règne en Dieu sur les intelligences, il faut savoir préalablement ce que c'est que régner, ce que c'est que régner sur les intelligences, et enfin, ce que c'est que régner en Dieu sur les intelligences. Cela connu, il ne sera pas difficile d'établir la vérité de ma proposition.

Or, qu'est-ce que régner? Régner, s'il faut en croire la signification native du mot, c'est diriger les hommes vers une fin déterminée. C'est leur dire tout d'abord : Pour arriver à un tel but, rassemblez-vous, réunissez vos forces, mettez en commun vos ressources et vos travaux; quand vous aurez fait tout cela,

serrez vos rangs, marchez devant vous, prenez tel moyen pour tourner les obstacles, pour aplanir les voies ; et, après avoir atteint le but, conservez ce que vous avez acquis, étendez-le, développez-le. Voilà ce que dit la souveraineté, ce qu'elle dit dans l'individu par la raison qui le domine, ce qu'elle dit dans la famille par l'organe du père, ce qu'elle dit dans la société par la bouche du prince ; et lorsqu'elle est incapable de parler ainsi, de diriger les membres du corps social vers une fin déterminée, elle disparaît bientôt pour faire place à l'anarchie. Faute de direction, les forces sociales se dispersent en mille sens divers, elles s'entrechoquent, se heurtent, se brisent ; et la société, privée d'un guide nécessaire, ressemble à un vaisseau qui erre, sans pilote et sans gouvernail, à la merci des vents : assailli par les vagues et battu par la tempête, le navire s'abîme dans l'Océan, du moment qu'il ne se trouve plus un homme pour en diriger la marche à travers les flots. Donc, une souveraineté qui ne dirige pas n'a plus d'elle-même que le nom ; et, par conséquent, régner, c'est diriger les hommes vers une fin déterminée.

Mais, Messieurs, si l'on ne règne pas sans diriger, il s'en faut de beaucoup qu'il suffise, pour régner, de diriger les hommes vers une fin déterminée. Car à quoi se borne une simple direction? A indiquer aux hommes le but et les moyens d'y arriver. Or, une telle indication peut se réduire à un conseil; elle n'est pas nécessairement un acte de souveraineté. Régner, au contraire, c'est être souverain; donc, pour régner, il faut quelque chose de plus qu'une simple direction. Il faut une direction puissante et efficace, qui ne se contente pas d'indiquer le but et les moyens d'y arriver, mais qui prescrit le but en ordonnant les moyens; il faut à la parole qui dirige une force qui entraîne, qui subjugue par l'ascendant de la raison, par la dignité du caractère ou par la puissance des armes; une autorité enfin qui, tombant de haut et rayonnant au loin, demande le respect, exige la soumission; qui fasse plier de gré ou de force tous les membres du corps social, pour les faire converger vers une fin déterminée. Sans cette autorité, toute direction est vaine, toute souveraineté chimérique : ce n'est plus qu'un frêle roseau ou un lambeau de pourpre. Otez la main qui

tient les rênes du pouvoir, la société flotte au hasard, elle va à l'aventure : bientôt, livrée sans appui à mille forces ennemies, elle s'affaisse sur elle-même, se dissout et meurt, comme cet empire fameux qui, après avoir dominé, pendant des siècles, sur une partie de la terre, se trouva un jour sans force directrice : en moins d'un siècle, les barbares purent en jeter les débris à tous les vents du monde, parce qu'il ne se trouvait plus dans son sein une autorité qui sût se faire respecter et obéir.

Ainsi, Messieurs, une souveraineté qui ne commande point ne mérite pas plus ce nom qu'une souveraineté qui ne dirige point; et, par conséquent, régner, c'est diriger les hommes vers une certaine fin avec autorité.

Or, qu'est-ce que diriger les hommes avec autorité? C'est les gouverner; donc, régner, c'est gouverner. On a bien pu dire d'une certaine royauté qu'elle règne et ne gouverne pas. Mais quelle que soit la valeur de cette fiction légale, régner ainsi sans gouverner, c'est évidemment régner avec partage, ce n'est régner qu'à demi. Pour régner véritablement, il faut gouverner, c'est-à-dire dire diriger les hommes vers une certaine

fin avec autorité. Mais, Messieurs, diriger les hommes vers une certaine fin avec autorité, est-ce bien la notion juste et complète d'une vraie royauté? Pour diriger les hommes, ne faut-il pas une ligne de direction déterminée? Cette ligne n'est-elle pas, en un certain sens, inflexible et invariable? Est-il loisible à une souveraineté quelconque de s'en écarter à plaisir, d'en dévier à son gré? Est-ce bien régner que de n'avoir d'autre règle en gouvernant que le caprice et la fantaisie? Évidemment non : c'est tyranniser, mais non régner. Toute souveraineté suppose une loi qui en règle l'exercice, permet d'en contrôler les actes et en limite l'étendue. Que ce soit une loi générale qui régit la nature humaine, ou une loi spéciale applicable à tel temps ou à tel lieu, il importe peu. Toujours est-il qu'une souveraineté sans loi n'est qu'une force aveugle et brutale qui pousse les hommes devant elle comme un troupeau d'esclaves : c'est un arbitraire sans règle ni frein, une atteinte au droit, une violation des principes, une insulte à la dignité humaine. Or, la souveraineté doit être précisément le maintien des droits et des principes, la protection des

intérêts légitimes, la sauvegarde de la dignité humaine. Donc, il n'y a pas plus de souveraineté sans loi, qu'il n'y a de souveraineté sans pouvoir; et, par suite, régner c'est diriger avec autorité les hommes vers une certaine fin, suivant une loi donnée.

Ainsi, Messieurs, le premier terme de la question est connu. Nous savons ce que c'est que régner : régner, c'est gouverner les hommes pour une certaine fin, suivant une loi donnée. Essayons également de préciser le deuxième terme. Qu'appellerons-nous régner sur les intelligences? Et d'abord est-il possible de diriger les esprits avec une certaine autorité? Évidemment, cela est possible, car cela s'est vu. Tel homme a pu tenir pendant quelque temps au milieu de ses semblables le sceptre des idées, régner en souverain sur les intelligences de son époque, les grouper autour du trône de sa pensée, leur imprimer une direction efficace, leur donner une impulsion presque irrésistible, les gouverner, en un mot, avec l'autorité de la science et du génie. Encore une fois, cela s'est vu, et même, qu'est-ce qu'un siècle littéraire, un siècle scientifique, sinon un certain nombre d'esprits, faisant cortège

à trois ou quatre hommes et s'inclinant avec respect sous le rayon parti de leur front? Donc, il existe une force directrice, ou, si vous le voulez, un gouvernement des esprits? Or, quelle peut être la fin du gouvernement des esprits? Assurément, elle ne saurait être différente de la fin même de l'esprit, qui est la vérité. Il s'ensuit de là que régner sur les esprits, c'est les diriger avec autorité dans le sens de la vérité. Mais si la vérité est la fin du gouvernement des esprits, quelle en est la loi? Que faut-il pour qu'un esprit se soumette à la direction d'un autre? Suffit-il de l'autorité de la parole pour entraîner l'assentiment de l'intelligence? A coup sûr cela ne suffit pas, car nul homme ne mérite d'être cru sur parole. Pour obtenir l'assentiment d'un esprit, il faut lui présenter la vérité, claire et lumineuse, sinon il s'armera contre vous de son droit, du droit qu'il a de n'obéir qu'aux lois de l'évidence. Essayez de proposer à un homme quelque mystère qu'il ne puisse ni voir ni comprendre, et s'il demande à comprendre et à voir, contentez-vous de lui répondre : Cela est, je l'affirme, il rira de vous, et avec raison, car tout homme a le droit de toucher ce que vous lui dites,

de le comprendre, ou du moins de le savoir d'une science certaine, de l'examiner, de le vérifier par lui-même, de l'admettre ou de le rejeter si bon lui semble : cette liberté fait sa force. Aussi jamais homme ne s'est-il présenté à l'humanité pour lui dire : Les choses que je viens vous annoncer, vous ne pouvez ni les voir, ni les comprendre, néanmoins je vous ordonne de les croire, et ce qui vous en garantit la vérité, c'est moi, moi, dis-je, et cela suffit. Encore moins un homme, eût-il assez de folie pour parler de la sorte, aurait-il jamais obtenu un tel assentiment. Pourquoi cela? Parce que l'humanité tout entière s'écrierait avec l'apôtre : *Nisi videro, non credam* « Si je ne vois pas et si je touche pas, je ne croirai point (1). » C'est le cri de tous les temps et de tous les lieux : l'homme ne se rend à la raison de l'homme, que vaincu par l'évidence; et, par conséquent, régner sur les esprits, c'est les gouverner dans le sens de la vérité par la lumière de l'évidence.

Gouverner les esprits dans le sens de la vérité par la lumière de l'évidence, c'est assu-

(1) S. Jean, xx, 25.

rément régner sur eux, mais ce n'est régner qu'en homme. Qu'est-ce donc que régner en Dieu sur les esprits? Je suppose, Messieurs, qu'un homme se sente au cœur la force de dire à l'humanité : Je suis la lumière du monde; non pas que ma doctrine soit claire et évidente par elle-même, au contraire, la sagesse humaine n'y verra qu'un mystère ou une folie. Et cependant, malgré ces obscurités, j'exige que tout esprit l'accepte, se laisse convaincre et diriger par elle dans les voies de la vérité, qu'il en fasse la règle de sa pensée et la loi de sa vie. Je ne veux pas régner sur les esprits par les lumières de l'évidence; je veux qu'ils croient sans voir, qu'ils écoutent sans comprendre; je veux qu'ils me donnent ce qu'ils n'accordent à personne, leur foi : bref, j'entends les gouverner par les lumières de la foi. Je suppose qu'après avoir parlé ainsi, cet homme ait réellement établi sa souveraineté sur les intelligences, sur les petits et les grands, les rois et les peuples, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants; que le génie se soit incliné devant sa parole, que la science ait acclamé ses mystères, que le monde civilisé ait vécu de sa doctrine,

que les calomnies n'aient réussi qu'à consolider cette souveraineté, que les attaques n'aient fait que l'agrandir et la développer. Je suppose que, pendant dix-huit siècles, l'humanité, suspendue aux lèvres de cet homme, ait préféré l'apparente folie d'un symbole mystérieux aux lumières de ses sages et aux systèmes de ses philosophes; qu'elle ait regardé comme un crime, je ne dis pas le mépris ou la négation de sa doctrine, mais le simple doute sur une seule de ses paroles. Je suppose qu'une royauté si étrange, fondée sur des dogmes incompréhensibles, ait subjugué les esprits en dépit de leurs préjugés; qu'elle ait conservé cet empire sans perte ni décadence, qu'elle l'ait étendu à mesure que florissaient les sciences, les lettres et les arts. Je suppose qu'elle compte pour sujets tous les peuples civilisés, qu'il n'y ait hors de son sein que les peuples sauvages et les races barbares; que tout peuple qui vient à elle trouve dans ses mystères la lumière et la vie; que toute nation, en se détachant d'elle, retombe dans les ténèbres de la mort. Je suppose qu'en jetant ces mystères à la face du monde, cet homme ait réussi à subjuguier les esprits, à

dompter leur résistance, à maîtriser leur liberté, et cela, en obtenant d'eux la soumission la plus prompte et la plus absolue : diriez-vous qu'il règne en homme sur les intelligences? Non, vous ne le diriez pas. Pourquoi? Parce que vous savez ce qu'il en coûte pour triompher d'un seul esprit, même par les lumières de l'évidence, pour lui faire admettre ce qu'il peut voir et toucher, comprendre et savoir. Que sera-ce de gouverner les esprits ou du moins la plus grande partie des esprits cultivés, de leur faire accepter des mystères, des choses insaisissables, incompréhensibles, sans leur permettre le moindre doute, la plus légère hésitation? Évidemment, cela n'est pas humain. Quiconque gouvernerait ainsi les esprits par les lumières de la foi, ne régnerait pas en homme; il régnerait en Dieu sur les intelligences.

Que vous semble, Messieurs, de cette hypothèse? Est-ce bien une simple hypothèse, ou la plus haute des réalités? Regardez autour de vous : n'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ a régné et règne encore sur les intelligences? Voilà dix-huit siècles qu'il dirige les esprits, avec une autorité absolue,

dans les voies de la vérité par les lumières de la foi. Il s'est présenté au monde avec une doctrine nouvelle, des mystères incompréhensibles et, malgré ces mystères et leur obscurité, il a étendu sa souveraineté sur les esprits. Qui est-ce qui n'a pas cherché à lui disputer le sceptre des intelligences? Le judaïsme, d'abord, essaya d'en retenir une partie sous le joug de ses pratiques devenues étroites et serviles : Jésus-Christ les arracha à cette puissance avilie et dégradée, pour les réunir sous l'empire de sa foi. Le paganisme vint après disputer à Jésus-Christ, pied à pied, le terrain des esprits. Il opposa aux mystères de l'Évangile l'éclat de ses fables, le prestige de ses poésies, la science de ses sophistes, l'éloquence de ses rhéteurs : il alla fouiller dans les gloires d'un long passé, dans le culte des souvenirs, pour y trouver des armes contre Jésus-Christ et sa doctrine; mais ce fut en vain. Jésus-Christ mit fin au règne du paganisme, comme il avait accompli les destinées du mosaïsme, et sur les ruines du vieux monde il éleva cette royauté spirituelle qui, selon l'expression du prophète, devait briser et consumer tous les royaumes de la terre.

Puis, quand l'épée des barbares vint renouveler la face du monde, Jésus-Christ subjuguait ces peuples nouveaux par les lumières de sa foi; et, courbant la tête sous les mystères de l'Évangile, ces fiers enfants du Nord abaissèrent leur orgueil devant l'humilité de la croix.

Alors, Messieurs, l'on vit un spectacle qui ne s'était pas encore rencontré sur la terre. Vos pères, si divisés par l'origine, par l'intérêt, par le génie, se rapprochèrent et se confondirent dans cette immense société des esprits qu'on appelle la république chrétienne. Au milieu de leurs discordes et de leurs rivalités, ils se rangèrent à l'envi autour du trône de Jésus-Christ; et, prosternés devant lui, ils lui donnèrent ce que jamais homme n'a obtenu de ses semblables, ils lui donnèrent leur foi. C'est en poussant vers lui le cri de la foi qu'ils allaient délivrer son tombeau des mains des infidèles et refouler le mahométisme vers les plaines de l'Asie. Cette foi au Christ et à ses mystères envahit si profondément leur esprit, que rien ne fut capable de la déraciner, ni la corruption des mœurs, ni le scandale des grands, ni l'indifférence des peuples.

La domination intellectuelle de Jésus-Christ a survécu à la chute des dynasties, à la ruine des empires, à la décadence des nations. Qu'est-ce qui a pu troubler cette domination universelle et souveraine? Si, de temps à autre, quelques voix discordantes se sont élevées contre elle, ne les a-t-on pas vues s'éteindre au milieu du concert unanime de la foi des peuples? Cette foi immortelle et invincible ne s'est-elle pas traduite dans la vie des sociétés, dans leurs institutions, dans leurs lois, comme elle s'est réfléchie dans les monuments de l'art et dans les chefs-d'œuvre du génie? La science elle-même, si libre et si fière, n'a-t-elle pas donné sa foi à Jésus-Christ? Les mystères de la doctrine chrétienne n'ont-ils pas reçu l'hommage des plus beaux esprits qui honorent l'humanité? La souveraineté de Jésus-Christ n'a-t-elle pas été reconnue et proclamée par tout ce qu'il y a eu de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans le monde? L'histoire et la philosophie, la poésie et l'éloquence n'ont-elles pas donné à sa royauté spirituelle pour cortège les princes de la pensée? La foi au Christ et à ses mystères n'a-t-elle pas été la foi de

Dante et du Tasse, de Corneille et de Racine, de Shakespeare et de Milton? La foi au Christ et à ses mystères n'a-t-elle pas été la foi d'Augustin et de Thomas d'Aquin, de Bossuet et de Fénelon, de Descartes et de Malebranche? La foi au Christ et à ses mystères n'a-t-elle pas été la foi de Galilée et d'Euler, de Pascal et de Bacon, de Leibnitz et de Newton? Oui, Jésus-Christ a dirigé les plus grands génies avec une autorité absolue dans les voies de la vérité par les lumières de la foi. Et s'il est des esprits qui ont voulu s'insurger contre sa domination, quel a été le résultat de cette tentative désespérée? Qu'a pu faire, au siècle dernier, la ligue des sophistes coalisés contre la royauté spirituelle de Jésus-Christ? Ils ont bien pu égarer quelques esprits, semer des préjugés : voilà tout! Mais qu'est-ce que cela? Ont-ils détaché un seul peuple de l'empire de Jésus-Christ? Ont-ils fait tomber un seul fleuron de sa couronne? Non, la royauté du Fils de Dieu est sortie plus triomphante et plus belle de cette lutte acharnée.

Et remarquez bien, Messieurs, ce qui fait la gloire de cette souveraineté unique, c'est

qu'elle porte la lumière à tous ceux qui l'acceptent, c'est qu'elle condamne à la barbarie tous ceux qui la repoussent. Jetez les yeux sur la carte du monde, partagez l'humanité en deux zones, la zone des peuples civilisés et la zone des peuples qui ne le sont pas. Y a-t-il un peuple civilisé qui ne fasse point partie du royaume intellectuel de Jésus-Christ? Y a-t-il une race, si barbare soit-elle, qui reçoive la foi de Jésus-Christ, sans qu'elle y puise en même temps la lumière et la vie? Est-il une nation, quelque civilisée qu'on la suppose, qui, en se détachant d'elle, ne retombe aussitôt dans les ténèbres de la mort? Qu'est devenue cette Afrique, si savante et si polie alors que le sceptre de Jésus-Christ, s'étendant sur cette terre fameuse, dirigeait dans les voies de la vérité le mâle génie des Tertullien et des Cyprien? Ou, du moins, qu'était-elle devenue avant que la croix de Jésus-Christ s'y dressât de nouveau à côté du drapeau de la France? Un désert qui ne révélait plus au voyageur que les traces d'une civilisation éteinte et les vestiges d'une gloire déchue. Qu'est devenu l'Orient, cet antique foyer de lumières, alors que la doctrine de Jésus-

Christ partait de son sein pour rayonner sur le monde? Un camp d'Arabes et de Tartares qui ne soulèvent plus sous les pas de leurs chevaux que la poussière des ruines. Mais qu'est-ce donc que cette royauté qui fait jaillir là lumière du voile de ses mystères en condamnant à la barbarie tout ce qui ne l'accepte pas? Qu'est-ce que cette souveraineté, qui a su imposer à trois cents millions d'hommes le joug de la foi; qui, pendant dix-huit siècles, a su gouverner les plus beaux génies sans partage et sans limites par des mystères insaisissables et incompréhensibles? Qu'est-ce que cette domination intellectuelle qui, après avoir battu en brèche le judaïsme, le paganisme, le mahométisme, le sophisme, a pu embrasser tout le monde civilisé; et qui, après avoir bravé le temps et l'espace, la science et les passions, les hommes et les choses, se retrouve aujourd'hui vaste comme le monde, haute comme le ciel, forte comme la mort? Est-ce là une souveraineté humaine? Mais alors, qu'est-ce donc que régner en Dieu? Comment distinguer la puissance divine de l'autorité d'un tel homme? Non, non, ce n'est pas ainsi que règnent les simples mortels.

Leur pouvoir, quelque grand qu'il puisse être, expire au seuil de l'âme, il n'atteint pas la conscience. Jésus-Christ seul règne divinement sur les intelligences. Voilà ce qui élève sa royauté au-dessus des dominations terrestres, de toute la distance qui sépare l'esprit de la matière et Dieu lui-même de l'humanité.

A la bonne heure, me direz-vous, mais ne voyez-vous pas que de nos jours bien des esprits cherchent à secouer le joug de cette royauté? Je l'avoue, Messieurs; mais c'est encore là qu'éclate le triomphe de Jésus-Christ. On peut être rebelle à son autorité; on ne saurait se soustraire à sa domination. Jésus-Christ fait sentir sa souveraineté à ceux-là mêmes qui ne l'acceptent pas. Comme châtiment de leur rébellion, il les condamne au trouble et à l'incertitude : il les force à tourner dans un cercle fatal de doutes et de contradictions, sans pouvoir y trouver le repos ni la clarté. Ah! vous avez beau faire pour échapper à sa toute-puissance : Jésus-Christ frappera tôt ou tard à la porte de votre âme. Vous ne ferez point un pas dans la vie sans le rencontrer sur votre chemin, sans vous heurter à cette divine

figure qui remplit l'histoire et qui domine le monde. Chaque fois que vous vous poserez à vous-même la question de la destinée, Jésus-Christ se présentera devant vous. Chaque fois que vous penserez à Dieu, que vous vous occuperez de votre âme, vous penserez à lui, vous vous occuperez de lui. Car c'est la gloire de Jésus-Christ qu'on ne puisse plus s'inquiéter de l'avenir sans songer à lui et qu'il ne soit plus donné à un homme quelconque de prononcer son nom, sans tirer du fond du cœur le blasphème ou la foi.

Tant il est vrai que Jésus-Christ règne en Dieu sur les intelligences, soit qu'elles acceptent de plein gré sa souveraineté, ou qu'elles subissent par force sa domination! Qu'il règne donc, Messieurs, sur notre esprit, que sa parole soit la règle de nos pensées, et sa doctrine la lumière qui dirige nos pas sur le chemin de la vie. Toute parole contraire à sa parole, si haute, si éclatante qu'elle puisse paraître, est fausse et mensongère; car les vérités ne sauraient jamais être contraires à la vérité. Ne soyons pas effrayés des obscurités qui se mêlent aux clartés de la foi; car, comme Leibnitz le

disait si bien avec l'autorité du génie, vouloir borner ce que Dieu peut faire à ce que nous pouvons comprendre, c'est donner une étendue infinie à notre intelligence ou faire Dieu lui-même fini (1). Vous, Messieurs, qui êtes jeunes, qui avez l'esprit ouvert aux pensées d'autrui, qui entendez peut-être autour de vous la parole du doute et de l'incrédulité, ne vous laissez pas entraîner par cette poignée d'hommes qui ont mis les paradoxes de l'esprit au service des aberrations du cœur; marchez à la suite de tant d'illustres génies qui ont courbé leur intelligence devant la souveraineté divine de Jésus-Christ. Habituez-vous de bonne heure à porter avec joie ce joug si doux, ce fardeau si léger, sinon vous fléchirez sous le fardeau de l'erreur, vous tomberez sous le joug des passions. Ah! qu'il fait bon donner ainsi sa foi à Jésus-Christ, la donner sans partage et sans retour! C'est une lumière pour l'intelligence et une force pour la volonté; c'est la paix pour le temps et le bonheur pour l'éternité.

(1) Leibnitz, *Nouveaux essais*, l. IV, ch. 10.

ONZIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST RÈGNE EN DIEU

SUR LES COEURS PAR L'AMOUR

Messieurs,

C'est beaucoup, sans doute, de régner sur les intelligences, de réduire dix-huit siècles sous le joug de la foi, et d'ériger sur des mystères la monarchie universelle des esprits. Nul homme qui réfléchit sérieusement ne verra dans cette domination une souveraineté humaine, mais une royauté divine. Toutefois, si Jésus-Christ règne en Dieu sur l'humanité, est-ce assez d'avoir captivé trois cents millions d'intelligences sous l'empire de la foi? Est-ce assez pour un Dieu de gouverner les esprits? Non, cela ne suffit point. Descendez en vous-mêmes et, après avoir touché votre front, mettez la main sur votre

cœur, pour dire s'il n'y a point là une faculté plus puissante que la pensée, quelque chose d'impérieux et de souverain, qui tient aux racines mêmes de l'existence, qui se cache dans les plis et dans les replis de l'âme, qui pénètre enfin jusqu'aux dernières profondeurs de la nature humaine. Avez-vous triomphé de l'esprit par les lumières de la science ou par celles de la foi? vous n'êtes encore qu'aux avant-postes de l'âme : derrière le rempart de l'esprit qui vient de s'ouvrir à la vérité, l'homme se retranche dans ce qu'il a de plus intime et de plus secret, il se replie vers ce fort intérieur avec sa puissance de haïr et sa puissance d'aimer et, ainsi retiré au dedans de lui-même, il attend avec confiance qu'après avoir fait tomber les barrières de l'esprit, vous veniez à forcer les avenues du cœur. C'est là, en effet, à la source de nos affections, au foyer même de la vie, c'est là, dis-je, qu'il faut pénétrer pour triompher de l'homme; car si, après avoir subjugué son intelligence, vous venez à échouer contre son cœur, vous n'êtes victorieux qu'à demi : l'homme vous échappe avec ce qu'il a de plus fort et de plus précieux. Conséquemment, pour saisir les carac-

tères de divinité qui éclatent dans le règne de Jésus-Christ, nous devons nous demander si, après avoir établi sa souveraineté divine sur les esprits, il est parvenu également à régner en Dieu sur les cœurs. C'est tout le sujet de cette conférence.

Si je ne me trompe, Messieurs, vous avez retenu ce que c'est que régner. Régner, c'est diriger avec autorité, ou, si vous le voulez, c'est gouverner suivant une loi donnée. Or, qu'est-ce qui gouverne les cœurs? Qu'est-ce qui triomphe de cette puissance intime, de ce pouvoir si faible en apparence et pourtant si réel? Est-ce la crainte? Mais la crainte, j'entends la crainte servile, fait taire le cœur, elle ne le gouverne pas. La crainte réussira peut-être à comprimer l'élan du cœur, à enchaîner son essor; elle pourra se poser sur lui comme une main de fer, mais non l'empêcher de battre, de battre librement, de battre pour qui et aussi longtemps qu'il lui plaira : au milieu des chaînes et des violences, le cœur conserve sa liberté, et avec sa liberté il se donne ou se refuse comme il lui semble bon. « Empereurs, disaient aux Césars ces généreux chrétiens

qui ont été nos pères, vous avez tout pouvoir sur notre corps, il vous est facile de charger nos mains de fers, de nous enlever nos biens, nos familles, notre vie; mais il nous reste un trésor que vous ne pouvez pas nous ravir, c'est notre cœur, et ce cœur est à Dieu. » Oui, s'il y a sous le ciel quelque chose de libre et d'indépendant, c'est le cœur. La crainte a parlé, la tyrannie va sévir, je puis courber la tête sous la pression de la force, mais mon cœur ne s'inclinera pas avec mon front, il ne suivra pas ma main qui tremble, ni mon genou qui fléchit : il restera hors d'atteinte et maître de lui-même. Donc, ce qui gouverne les cœurs, ce qui triomphe des cœurs, ce n'est pas la crainte.

Mais si ce n'est pas la crainte qui gouverne les cœurs, serait-ce le respect? Assurément, le respect va plus avant dans l'homme que la crainte. Car on est bien près du cœur lorsqu'on a réussi à frapper l'esprit par des qualités qui méritent la déférence; et, par conséquent, le respect, après avoir traversé l'esprit, vient toucher au cœur; mais il ne fait que l'effleurer, il ne le pénètre pas. On peut refuser son cœur même à ce que l'on

respecte. Est-ce que vous ne respectez pas le génie, l'autorité, partout où ils se trouvent, et pourtant vous ne donnez pas votre cœur à tout ce qui possède une haute intelligence, à tout ce qui porte une forte épée. Pourquoi cela? Parce qu'il est des choses qui commandent le respect sans parler au cœur. Il se pourrait qu'un homme vit à ses pieds des millions de ses semblables, qu'il tint une nation captive sous le respect de l'âge, sous le respect de la science, sous le respect du caractère, sans qu'avec tout cela cet homme vint à toucher un cœur. Donc le cœur peut se refuser au respect comme à la crainte; et, par conséquent, ce qui triomphe des cœurs, ce qui gouverne les cœurs, ce n'est ni la crainte, ni le respect.

Qu'est-ce donc qui gouverne les cœurs, si ce n'est point la crainte, ni le respect? Serait-ce que cette puissance si intime restât une force invincible et ingouvernable? Remontez, Messieurs, le cours des années jusqu'à l'origine de vos souvenirs : qu'est-ce qui, d'abord, a vaincu votre cœur? Lorsque, aux premiers jours de votre enfance, une figure angélique s'est penchée sur votre berceau pour recevoir vos soupirs et sécher

vos larmes, qu'une bouche souriante est venue se coller sur vos lèvres et que vos mains enfantines se sont enlacées dans d'autres mains, oh! alors, à l'approche de ce mélange de tendresse et de pureté qu'on appelle une mère, n'avez-vous pas senti que votre cœur vous échappait? qu'il laissait flotter ses rênes au gré de ce souffle victorieux? Qu'est-ce donc qui avait triomphé? Ah! Messieurs, vous étiez vaincus, parce que vous aviez aimé. Lorsque, plus tard, votre ami d'enfance, le témoin et le confident de vos jeunes années est venu frapper à la porte de votre cœur, au nom de qui lui avez-vous ouvert ce sanctuaire de l'âme? Au nom de l'amour : l'amitié avait parlé à votre cœur par la bouche de l'innocence, et votre cœur lui répondait par une affection réciproque. Et enfin, Messieurs, si Dieu ne vous fait pas la grâce de se réserver à lui-même votre vie tout entière, et sans partage, qu'est-ce qui gouvernera votre cœur? Qu'est-ce qui enchaînera sa liberté? Qu'est-ce qui liera sa puissance par un nœud indissoluble et sacré? Ce sera encore l'amour, l'amour vrai, l'amour pur, l'amour chaste, car l'amour coupable ne gouverne pas les cœurs, il les tue : la dé-

bauche est un tyran, l'amour est un roi. Donc ce qui gouverne les cœurs, ce qui triomphe des cœurs, ce n'est ni la crainte ni le respect, mais l'amour. J'en conclus que, régner sur les cœurs, c'est les gouverner par l'amour.

Or, Messieurs, si on règne sur les cœurs en les gouvernant par l'amour, il s'ensuit que cette royauté est d'autant plus éclatante qu'elle est moins circonscrite. Eh bien! quelle est, à cet égard, la mesure du pouvoir des hommes? Et, d'abord, par qui peuvent-ils se faire aimer? Quelque affection qu'ils rencontrent autour d'eux, ils ne parviendront jamais à se faire aimer que d'un petit nombre d'hommes. L'amour d'un homme se renferme dans une famille, dans un petit cercle d'amis, tout au plus dans un peuple, dans une nation : c'est l'extrême limite de son étendue. Voyez vous-mêmes : par qui serez-vous aimés? Vous serez aimés par ceux que la nature et les liens du sang auront unis à votre destinée. Hors de là, vous aurez un ami fidèle, c'est beaucoup; vous en compterez peut-être plusieurs, voilà tout. Mais, je le veux bien, vous êtes souverain, vous êtes le père du peuple, vous avez le cœur rempli.

d'amour, la main pleine de bienfaits. Assurément, vous serez aimé, mais à tout le moins vous compterez autant d'ennemis que d'amis. Qui fut meilleur que cet Henri, dont le nom est synonyme de bon roi, qui disait en pleurant sur sa capitale affamée : « J'aimerais mieux n'avoir point de Paris que de le voir en lambeaux ? » Et, pourtant, malgré tant de bonté, la haine n'a-t-elle pas dirigé dix-sept fois contre la poitrine de Henri IV le poignard de l'assassin ? Voilà l'humanité : en dépit de vos services, si dévoué, si généreux que vous soyez, vous ne serez jamais aimé que d'un petit nombre d'hommes.

Mais peut-être gagnerons-nous en profondeur ce que nous n'aurons pu obtenir en étendue ? Hélas ! Messieurs, dans quelle mesure sommes-nous aimés ? Nous ne régnons, à vrai dire, qu'à la superficie des cœurs, un rien suffit pour nous détrôner : l'absence affaiblit notre empire, l'intérêt sait convertir en haine l'amour le plus profond ; que dis-je ? un caprice, une fantaisie nous bannissent d'un cœur à jamais. Voyez à quoi tient l'amour que nous produisons dans les autres ? S'agit-il de nous sacrifier une passion, un vil métal, un instant de plaisir ? Que de fois le cœur

d'autrui ne répond-il pas au nôtre par l'insulte du refus? Je le sais, et je me plais à le dire pour l'honneur de l'humanité, il s'est trouvé des hommes qui se sont dévoués jusqu'à la mort pour ceux qu'ils aimaient; mais encore, qu'est-ce que cela le plus souvent? Une ivresse passagère, une exaltation momentanée. Hors de là, que devient ce dévouement? Est-il à l'épreuve d'une disgrâce, d'un revers? Sait-il boire le calice de l'infortune? Sait-il manger le pain de l'exil? Sait-il partager les horreurs d'une captivité? Quand le vaincu de Pharsale vint toucher au rivage de l'Afrique, vous savez ce qui lui resta de ses nombreux amis : un pauvre Égyptien qui, recueillant les débris d'une barque, eut à peine de quoi composer un bûcher à ce fameux Romain. Et quand l'homme de ce siècle, qui a su exciter le plus grand enthousiasme et le plus grand amour, s'en alla, sur le rocher que vous savez, couronner ses victoires par l'auréole du malheur, qui est-ce qui le suivit pour consoler sa gloire des humiliations de l'exil! Il ne se trouva que trois captifs volontaires, pour former à cette grande infortune le cortège de l'amour. Voilà ce qu'on appelle être aimé par les hommes.

Ah! du moins, l'amour que nous produisons autour de nous va-t-il racheter par sa durée son peu de profondeur et son peu d'étendue? Mais qui donc a pu se faire aimer après sa mort? Vous serez aimés pendant votre vie; on pleurera votre mort : le cœur de vos parents, de vos amis se brisera de douleur, peut-être même emporterez-vous avec vous des cœurs inconsolables dans la tombe que leur creusera l'amour qu'ils vous portaient. Mais l'amour ne refléurit pas sur la tombe. Encore quelques années, un siècle ou deux tout au plus, et vous serez oubliés; ou bien, si vous n'êtes pas oubliés, du moins vous ne serez plus aimés. Qui est-ce qui aime aujourd'hui tant de héros fameux dont la vie appartient aux siècles passés? Y a-t-il un cœur qui batte encore pour Alexandre ou pour César, qui se dévoue, qui se sacrifie pour eux? Il se peut qu'on fasse plus ou moins de bruit autour de leur nom; mais qu'est-ce que cela? quelques louanges stériles, auxquelles le cœur n'a point de part. « Va, Annibal, s'écriait le poète latin, ébranle l'Univers pendant un demi-siècle, cours à travers les Alpes glacées, tu n'obtiendras qu'une chose après ta mort, c'est de plaire

aux enfants et de devenir pour eux un sujet de déclamation :

I demens, i, sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas, et declamatio fias (1). »

C'est là tout ce que les hommes peuvent obtenir après leur mort, et, par conséquent, l'amour qu'ils excitent dans leurs semblables est un amour superficiel, passager et restreint. Il n'y a eu dans le monde qu'un amour immense, tout-puissant et immortel, un amour dont la durée infinie a su égaler la profondeur et l'étendue, c'est l'amour des hommes pour Jésus-Christ.

Et, en effet, Messieurs, voilà dix-huit siècles que Jésus-Christ a disparu du milieu des hommes, quant à la présence extérieure et visible, sans que l'amour des hommes pour Jésus-Christ ait rien perdu de sa force ni de son énergie. Au lieu de l'affaiblir, le temps n'a réussi qu'à l'accroître et à le consolider. Tandis qu'aucun homme ne peut se faire aimer au-delà d'une ou deux générations, l'amour de Jésus-Christ a traversé les âges, toujours immortel et florissant. Les hommes ont pu oublier le nom de leurs

(1) Juvénal, x^e satire.

maîtres, le souvenir de leurs bienfaiteurs, la mémoire de leurs souverains; mais Jésus n'a pas cessé de vivre dans les cœurs, d'y régner par l'amour. Qu'est-ce qui a pu résister à ce sentiment dominateur? Lorsque le paganisme vint se présenter à lui avec ses cœurs avilis et dépravés, Jésus-Christ sut jeter à travers cette corruption les rayons de son amour. Quand les barbares vinrent lui opposer la rudesse de leurs mœurs, Jésus-Christ sut amollir ces cœurs de fer en se faisant aimer d'eux. Quand le moyen âge s'offrit à lui avec ses haines et ses divisions, Jésus-Christ sut pénétrer dans des âmes où la pitié même ne trouvait plus de place. Enfin, depuis que l'égoïsme des temps modernes cherche à lui disputer une dernière fois l'empire des cœurs, on a vu le froid de l'indifférence tomber peu à peu sous une ardeur qui se réveille. Non, ni l'égoïsme, ni la discorde, ni la barbarie, ni la corruption, n'ont pu lui arracher un empire unique dans le monde. Voyez cette flamme immortelle qui s'échappe de son foyer pour rayonner sur le monde. D'abord faible et vacillante, elle ne tarde pas à gagner de proche en proche, elle se propage au loin et se mul-

tiplie; lorsqu'elle s'éteint dans un cœur, elle se ranime dans un autre. Quand la tempête soulevée par Mahomet la chasse de l'Orient, elle se répand sur l'Occident pour y embrasser des cœurs nouveaux. Le vent de l'incrédulité l'éloigne-t-il de nos contrées, elle va renaître sous le souffle de l'apostolat sur des plages lointaines; elle revit plus forte et plus pure sous la tente de l'Indien, dans les forêts du Nouveau-Monde et jusque sous les glaces du pôle. Vous fermez votre cœur à Jésus-Christ, d'autres s'ouvriront à son amour; ce qu'un âge lui enlève, l'âge suivant le lui rend au centuple; et ainsi Jésus-Christ a suspendu dix-huit siècles à sa personne par le lien de l'amour.

Immortelle en durée, cette monarchie des cœurs est immense quant à l'étendue. L'amour d'un homme, avons-nous dit, se circonscrit dans une famille, dans un petit nombre d'amis, tout au plus dans un peuple, dans une nation. Jésus-Christ règne sur trois cents millions de cœurs par l'amour, comme il règne sur trois cents millions d'intelligences par la foi. Y a-t-il une contrée où il ne se trouve des mères qui apprennent à leurs enfants à balbutier avec amour le

nom de Jésus-Christ? où il ne se trouve des jeunes hommes qui cherchent dans l'amour de Jésus-Christ un soutien à leur faiblesse et un aliment pour leur cœur? où il ne se trouve des vieillards pour murmurer au bord de la tombe ce nom qui mêlera un rayon de joie aux angoisses de l'agonie? Est-il un âge, une condition qui ait pu se soustraire à l'empire que Jésus-Christ exerce sur les cœurs? Quand le pauvre succombe sous le poids du jour et de la chaleur, il se souvient du divin charpentier, et ce souvenir, traversant ses peines, fait revivre le sourire sur ses lèvres et la sérénité sur son front. Quand le riche n'a plus de larmes dans ses yeux pour pleurer sur ses frères, qu'il ne trouve plus de quoi les aimer dans son cœur desséché par les plaisirs, l'amour de ce divin pauvre, inondant son âme, lui rend les saintes douleurs de la compassion et les chastes délices de la charité. Lorsque la force opprime la faiblesse, quand le souverain oublie que le pouvoir est un service et l'obéissance un honneur, il se souvient de ce fils des rois qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir; et l'amour de Jésus-Christ, triomphant de sa dureté,

lui fait voir des enfants et des frères là où il n'apercevait plus que des esclaves et des victimes. Oui, l'amour de Jésus-Christ a pénétré tous les âges de la vie, il a parcouru tous les rangs de l'humanité. Immense comme le monde, cet amour est le centre d'union, le point de ralliement des cœurs; c'est le terrain unique sur lequel tous peuvent se rencontrer. Hors de là, que de déchirements au sein de l'humanité! Jetez les yeux autour de vous : partout l'intérêt personnel nous désunit, la nationalité nous divise, les croyances nous séparent; mais ni l'intérêt, ni la nationalité, ni le schisme, ni l'hérésie n'ont pu détruire l'empire dont je parle. Le schisme de Photius, en mutilant chez les Grecs le dogme de la hiérarchie, n'a pas empêché parmi eux des millions de cœurs de se donner à Jésus-Christ. Henri VIII, en arrachant à l'Église cette île fameuse qui s'élève comme un géant au milieu des mers, n'a pu enlever à Jésus-Christ l'amour de cette race anglo-saxonne, la première du monde après celle de vos pères. Luther, en déchirant la robe sans couture du Christ, n'a pu déraciner cet amour céleste du sol de la Germanie! Ah! sans doute, beaucoup

de points nous éloignent de ceux que nous appelons nos frères séparés : il s'est trouvé des hommes qui ont jeté le brandon de la discorde parmi les chrétiens et que les passions aveugles ont armés contre l'Église dans la suite des temps ; mais du moins s'il est une chose qui ne nous divise point, qui ne nous sépare point, qui nous unit et nous rapproche, malgré le schisme et l'hérésie, c'est l'amour de Jésus-Christ. Tant il est vrai que Jésus-Christ a su exciter dans le monde un amour immense en étendue, comme il a su obtenir des hommes un amour immortel en durée.

Toutefois, Messieurs, est-ce assez pour régner en Dieu que d'avoir su prolonger sur la terre un amour immense et indestructible ? Je ne le pense pas ; car si, après avoir établi sur les cœurs une souveraineté sans limites et sans fin, Jésus-Christ n'avait fait qu'en effleurer la superficie, il semble qu'il eût manqué quelque chose à la plénitude de sa domination. Pour que cette royauté spirituelle fût réellement une royauté divine, il fallait que l'amour de Jésus-Christ jetât ses racines dans le cœur de l'humanité à une profondeur sans égale. Or, à quoi se mesure

la profondeur de l'amour? Évidemment à ses effets, à la force de son dévouement, à la grandeur de son sacrifice. Eh bien! quels sont les sacrifices que Jésus-Christ a su obtenir de l'humanité?

Entendez-vous, Messieurs, ce cri de l'amour qui s'immole sans réserve? *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te* (1) « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre; » nos biens, nos familles, notre patrie : nous avons renoncé aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs; nous sommes devenus l'opprobre du genre humain, la balayure du monde pour l'amour de vous. Que d'hommes, depuis Simon-Pierre, ont poussé ce cri-là! Pour l'amour de Jésus-Christ, les apôtres ont parcouru la terre, bravant la fatigue, affrontant les dangers, méprisant les supplices et la mort; pour l'amour de Jésus-Christ, les grands se sont faits petits, les riches se sont faits pauvres, les maîtres se sont faits serviteurs; pour l'amour de Jésus-Christ, les savants sont descendus de leurs chaires pour enseigner les ignorants, les rois ont quitté leurs trônes pour se

(1) S. Matth., xix, 27.

mettre aux pieds des pauvres; les filles des rois se sont dépouillées de leurs parures pour soigner les malades. Carloman lavant les écuelles au Mont-Cassin, Charles-Quint balayant les dortoirs de Saint-Just, saint Louis baisant les pieds des pauvres, après la Masoure, Taillebourg et Saintes, Élisabeth de Hongrie suçant les plaies d'un lépreux, voilà ce qu'a produit d'âge en âge l'amour de Jésus-Christ!

Et à l'heure où je parle, qu'est-ce qui porte vos amis et vos frères à s'arracher aux joies de la famille, aux douceurs de l'amitié, au sol de la patrie, pour aller planter la croix sur les bords du Sénégal ou sur les rivages de la Cochinchine? C'est l'amour de Jésus-Christ. Qu'est-ce qui presse vos sœurs et vos mères de voler au chevet des malades pour panser leurs blessures, adoucir leurs souffrances, soulager leurs infirmités? C'est l'amour de Jésus-Christ. Et vous-mêmes, Messieurs, qu'est-ce qui vous pousse à dérober quelques moments à vos études ou à vos plaisirs, pour aller, sur les pas de Vincent de Paul, porter à l'indigence, avec des paroles de consolation, les secours de la charité? C'est l'amour de

Jésus-Christ. Et ce serait un homme, un simple homme, qui a vécu il y a dix-huit siècles dans un coin de la terre, un homme qui nous est étranger, qui n'est pas notre père, qui n'est pas notre frère; ce serait un homme, dis-je, et rien qu'un homme, qui aurait pu exciter en vous et en moi, dans nos frères et dans nos sœurs, dans les rois et dans les peuples, un tel amour? Et encore, Messieurs, je n'ai fait que dire le premier mot de cet amour. Du chevet des malades, de la tente du missionnaire, du lit de mort de l'apôtre, suivez-moi, je vous prie, dans ces solitudes où s'ensevelissent vivants les héros de la pénitence. O Paul, ô Antoine, ô Arsène, qu'êtes-vous allés faire dans le désert? Qu'est-ce qui vous a entraînés dans ces lieux où jamais homme n'avait porté ses pas? Qu'est-ce qui a mis dans vos mains ces instruments de pénitence qui confondent notre mollesse, qui effraient notre lâcheté? Qu'est-ce qui a peuplé une Thébaidé inhospitalière de cette milice de saints qui passent leur vie à mortifier leurs sens et à dompter leur chair? D'où vous vient tant d'héroïsme? Pourquoi tant de dévouement, tant de sacrifices? Ah!

c'est que vous avez aimé Jésus-Christ, vous l'avez aimé ardemment, passionnément. Et maintenant, si de la Thébaïde je regarde vers l'Apennin, j'y vois un homme qui passe des journées entières à contempler l'image de Jésus-Christ, à l'inonder de larmes, à couvrir de baisers les mains, les pieds, les plaies du divin Crucifié : l'amour fait déborder son cœur; son âme semble se détacher du corps, elle rayonne sur cette face séraphique; on dirait qu'elle va passer toute entière dans l'image qui, s'identifiant avec le saint, imprime à sa chair les stigmates du Crucifié. Qu'est-ce que cela? quel amour! quelle passion! Et cet amour passionné de François d'Assise pour Jésus-Christ, que d'âmes ne l'ont point partagé avec cette âme d'élite? Catherine de Sienne, cette conseillère des rois, cet ange gardien de la papauté au quinzième siècle, préfère à la couronne du ciel la couronne d'épines que portait Jésus-Christ. Thérèse, ce sublime théologien du divin amour, ne trouve de délices que dans ces deux choses : souffrir pour Jésus-Christ ou mourir avec lui. Le cœur de Philippe de Néri rompt les barrières que la nature lui oppose pour s'élançer vers

Jésus-Christ. Je ne fais qu'esquisser à grands traits cette divine passion de l'humanité pour Jésus-Christ, et même c'est peu de chose que tout cela. Quand je songe aux chrétiens des premiers temps, à ces millions de martyrs qui ont donné à Jésus-Christ le sang de leurs veines, qui ont fait à son amour le sacrifice de leur vie, qui ont confessé son nom au milieu des tourments, sous le glaive des Césars, à travers la flamme des bûchers; quand j'entends cette légion de vierges, de jeunes hommes, de vieillards, s'écrier en face de la mort avec ce grand Ignace : *Frumentum Christi sum, dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar* « Je suis le froment de Jésus-Christ, il faut que je sois moulu pour devenir digne de lui »; et lorsqu'à dix-huit siècles de là, j'entends encore ce cri du martyre qui, passant de bouche en bouche, n'a cessé de retentir aux quatre faces du monde, oh! alors, à la vue d'un amour si effrayant, si prodigieux, je me demande s'il aurait pu être donné à un homme de passionner ainsi l'humanité, de la subjuguier par un amour immense, tout-puissant, immortel; et je comprends qu'après avoir éprouvé par lui-même

combien peu les hommes réussissent à se faire aimer, le captif de Sainte-Hélène, perçant d'un coup d'œil cet amour passionné des hommes pour Jésus-Christ, ait laissé tomber de ses lèvres cet oracle du génie : « Général Bertrand, je me connais en hommes ; Jésus-Christ est plus qu'un homme. »

Oui, ô mon divin Sauveur, vous êtes notre Seigneur et notre Dieu ! A vous notre foi et notre amour ! Ah ! s'il est des hommes qui osent faire monter jusqu'à vous le doute et la négation, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, ils blasphèment ce qu'ils ignorent. Leur parole va se perdre, tremblante et stérile, dans le concert unanime de la foi des peuples. Votre nom est le premier que nos lèvres humaines aient appris à prononcer ; et, depuis ce moment-là, c'est vers vous que nous jetons le cri de l'espérance ou de la détresse, au milieu des épreuves de la vie. Quand nous succombons sous le poids de nos fautes, un regard attaché sur votre croix ramène la confiance dans notre âme. Quand le monde nous abandonne, que les hommes s'éloignent de nous, c'est vous qui nous restez, vous notre soutien et notre consolation ! Et lorsqu'enfin,

à notre heure dernière, nos mains défaillantes ne pourront plus se lever vers vous, votre image vénérée viendra se coller sur nos lèvres et notre dernier soupir sera encore un hommage rendu à votre divinité. Faites, ô mon Dieu, que nous soyons dignes de vous, dignes de vous aimer, de vous servir, de vous posséder à jamais dans le temps et dans l'éternité!

DOUZIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST RÉGNE EN DIEU

SUR LES AMES PAR LE CULTTE

Messieurs,

Jésus-Christ a triomphé des intelligences par la foi, comme il a subjugué les cœurs par l'amour. Cette double victoire atteste également sa divinité, car il n'est pas moins difficile de se faire aimer que de se faire croire parmi les hommes. Il semble dès lors qu'il suffise d'avoir établi ces deux points pour être en droit de conclure que Jésus-Christ règne en Dieu, comme il a vécu en Dieu et comme il est mort en Dieu. Et pourtant, si Jésus-Christ est Dieu, il a dû obtenir quelque chose de plus que la foi et l'amour. Assurément cette foi et cet amour prouveraient déjà sa divinité, puisque d'une part

Jésus-Christ gouverne les esprits par des mystères incompréhensibles, et que de l'autre il s'est emparé des cœurs par un amour dont la profondeur a su égaler l'étendue et la durée. Mais enfin, si éclatant que soit ce double hommage rendu à la souveraineté de Jésus-Christ, néanmoins ni la foi ni l'amour ne constituent en soi un hommage réservé à Dieu, puisqu'après tout l'homme aussi peut mériter une certaine créance et obtenir plus ou moins d'amour. Si donc Dieu a pu partager en quelque sorte avec nous l'hommage de l'esprit et celui du cœur, n'y a-t-il pas un troisième hommage qu'il se soit exclusivement réservé? Lorsque, le front dans la poussière, j'élève mon âme vers Dieu pour adorer en silence sa toute-puissante bonté, puis-je faire monter également vers un homme ce cri de l'âme qui confesse notre néant en face du Créateur? Non, le sens commun m'avertit que les hommes peuvent bien avoir quelque droit à l'adhésion de mon esprit et aux sentiments de mon cœur, mais qu'à Dieu seul appartient le culte de mon âme. Être cru, c'est beaucoup; être aimé, c'est encore plus; être adoré, voilà le comble de la puissance et le

faite de la souveraineté; car l'adoration est un hommage réservé à Dieu seul. L'homme ne peut y prétendre sans folie, et Dieu ne saurait le partager avec un être quelconque sans se renier lui-même. Conséquemment, si Jésus-Christ a établi dans le monde une royauté divine, il faut qu'après avoir régné sur les intelligences par la foi et sur les cœurs par l'amour, il règne de plus sur les âmes par le culte. Eh bien! Jésus-Christ a-t-il été adoré par les hommes, et cette adoration prouve-t-elle sa divinité? C'est la question qu'il nous reste à traiter.

L'histoire du monde est dominée par un fait bien étrange. Ce fait, le voici : Un homme naît, à un moment donné, sur un point du globe : le lieu de sa naissance est une étable, son berceau une crèche, sa mère une pauvre ouvrière, sa race la plus méprisée de toutes. A l'obscurité de sa naissance il joint celle d'une grande partie de sa vie. Il vit longtemps de la vie la plus commune et la plus ordinaire, de la vie de l'artisan; et enfin il couronne cette vie par la mort la plus ignominieuse qui fût jamais. Voilà le premier terme de la question dans toute sa simpli-

cité. Voici le deuxième. : à quelques années, à quelques siècles de là, cet homme, cet enfant de Bethléem, cet artisan de la Judée, ce crucifié du Calvaire, est adoré par le monde civilisé comme le Dieu tout-puissant et infini. Ne dites pas que l'idolâtrie a pu favoriser un tel culte : partout où ce culte s'établit, l'idolâtrie disparaît, les temples du paganisme s'écroulent, les faux dieux s'évanouissent. C'est précisément parce que Jésus-Christ est adoré que les idoles ne le sont plus; la date de son culte est celle de leur ruine. Plus l'idée du vrai Dieu s'épure et se développe dans la conscience humaine, plus l'adoration de Jésus-Christ grandit, s'étend, se prolonge; elle embrasse depuis lors tous les temps comme tous les lieux; et aujourd'hui, que dix-huit siècles ont passé sur cette adoration sans l'affaiblir, sans la diminuer, nous voici d'un pôle à l'autre, rois et peuples, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, nous voici prosternés devant lui, adorant sa puissance, implorant sa lumière, espérant son pardon. Au nom de Jésus-Christ, toute tête se courbe, tout genou fléchit, tout sceptre s'abaisse, toute épée s'incline, toute âme se

recueille en silence, et, de ces âmes silencieuses et ravies, de l'âme de l'enfant, comme de l'âme de l'homme mûr, de l'âme de l'adolescent, comme de l'âme du vieillard, de l'âme du juste, comme de l'âme du pécheur, s'élève vers Jésus-Christ le cri de l'adoration : *Dominus meus et Deus meus* « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu (1). » Voilà le deuxième terme de la question : Jésus-Christ crucifié, Jésus-Christ adoré ! Qu'est-ce que vous nierez dans tout cela ? Nierez-vous le premier fait que Jésus-Christ soit né, qu'il ait vécu, qu'il soit mort, comme je viens de le dire ? Mais la naissance de Jésus-Christ, sa vie et sa mort reposent sous la garde du témoignage, sous la garantie de dix-huit siècles d'examen et de tradition ; mais ce fait capital est entré dans la trame de l'histoire et s'est identifié avec elle, de telle sorte que, pour l'en arracher, il faudrait en rompre tous les fils. Nierez-vous le deuxième fait que Jésus-Christ soit adoré par le monde civilisé ? Mais ce deuxième fait est là sous vos yeux, vous le voyez, vous l'entendez, vous le touchez. Il n'y a qu'un

(1) S. Jean, xx, 28.

instant, lorsque cette divinité invisible et muette s'est offerte à vous sous de mystérieuses apparences, n'avez-vous pas fléchi le genou? Et ce qui vient de se passer dans ce temple ne se répète-t-il pas sur tous les points de la terre, partout où il se trouve une main pour élever la sainte hostie et une âme pour l'adorer? Lorsqu'elle descend de l'autel, qu'elle franchit les sacrés parvis pour traverser nos rues, pour apparaître sur nos places publiques, les têtes se découvrent, les fronts s'inclinent, les peuples se prosternent la face contre terre, les armées s'agenouillent, la voix du commandement se tait, les tambours battent aux champs, l'airain tonne, un saint respect parcourt ces rangs pressés, enchaîne les sens et subjugue les âmes. Nierez-vous qu'il en soit ainsi, que les hommes adorent Jésus-Christ non seulement tel qu'ils l'ont vu il y a dix-huit siècles, sous les formes sensibles de l'humanité, mais encore tel qu'ils l'entrevoient à toute heure et en tout lieu sous les voiles du Sacrement? Qu'ils l'adorent sur les rives de la Seine, comme sur les bords du Gange, à Moscou aussi bien qu'à Paris, sous le ciel de l'Amérique non moins

que sur les plages de l'Océanie? Mais mieux vaudrait nier le soleil, nier l'évidence, se nier soi-même, que de révoquer en doute cette adoration universelle et perpétuelle. Donc, s'il est un fait avéré, un fait certain, un fait incontestable, c'est que le monde civilisé est aux pieds d'un homme qui est né dans une étable, qui a vécu dans une échoppe, qui est mort sur une croix, c'est que l'humanité adore Jésus-Christ.

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que Jésus-Christ est Dieu. Car si Jésus-Christ n'était pas Dieu, cette adoration universelle et perpétuelle serait un phénomène inexplicable, un effet sans cause, ou plutôt un prodige d'extravagance, un mystère d'iniquité, le scandale de la Providence. Pré-tendrez-vous l'expliquer humainement? Mais quelle raison purement humaine pouvait-il y avoir de se soumettre à un tel acte? Adorer un crucifié! n'y avait-il pas toute apparence qu'un pareil culte fût faux, inique, insensé? Le culte de Jésus-Christ n'avait-il pas contre lui tous les obstacles que l'on peut imaginer? Et d'abord qu'y avait-il, que pouvait-il y avoir de plus choquant pour les sens? Quoi! vous voilà devant un homme né de la femme,

et vous direz que c'est le Fils de Dieu? Et vous ne direz pas avec les Juifs : *Nonne hic est filius fabri* (1)? « N'est-ce pas là le fils d'un artisan? » Vous voilà devant un homme qui a trente ans, et vous direz que c'est l'Éternel? Et vous ne direz pas avec les Juifs : « Comment! il n'a pas encore cinquante ans, et il a vu Abraham (2)? » Vous voilà devant un homme qui mesure à peine quelques pieds carrés de surface, et vous direz que c'est l'Infini!... Encore, s'il y avait là quelque chose qui pût tromper les sens ou éblouir la vue, je comprendrais peut-être ce vertige passager, cette fascination d'un moment. Mais au lieu d'un conquérant, qui s'enveloppe des rayons de sa gloire, en place d'un souverain dont la majesté peut faire oublier l'origine humaine, je ne vois que ce qu'il y a de plus humble, de plus pauvre en apparence, de moins noble et de moins éclatant selon le monde, un artisan. C'est tout ce qui parle aux sens, des mains, des pieds, un corps; moins que cela, un semblant de pain, une apparence de vin. Et voilà, dans quelles conditions devra se produire cette adoration

(1) S. Matth., XIII, 55.

(2) S. Jean, VIII, 57.

unique! Grand Dieu! Y a-t-il quelque chose de plus choquant pour les sens de l'homme? Si, peut-être, ce je ne sais quoi de mystérieux avait conquis les hommages de l'humanité, en sortant d'une race puissante et honorée, l'influence du nom, le prestige de la gloire, l'entraînement de la puissance expliqueraient tant soit peu une pression accidentelle, un trouble momentané. Mais non, c'est un Juif, et Tacite et Juvénal, Suétone et Pline ne nous apprennent-ils pas que la race des Juifs était universellement méprisée, bafouée et abhorrée? Que dis-je? Un Juif! C'est un Juif crucifié, le jouet de la multitude, l'opprobre d'une nation, un condamné à mort, un supplicié. O Jésus! pardonnez-moi si j'énumère ainsi vos ignominies, ces ignominies sont le triomphe de votre divinité. Oui, l'univers aux pieds d'un homme, d'un artisan, d'un Juif, d'un Juif crucifié, quel accablement pour les sens! Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, tant de folie, tant d'extravagance de la part des hommes me confond, me terrasse, m'anéantit. Si, au contraire, Jésus-Christ est Dieu, je comprends qu'il ait été adoré par le monde civilisé, que sa divinité ait étouffé la rébellion des sens, et qu'après les avoir dominés, tout

en les heurtant, tout en les choquant, le culte de Jésus-Christ ait également subjugué l'esprit. Car c'est du côté de l'esprit qu'allaient surgir de nouveaux obstacles dont la vérité seule pouvait triompher.

Eh! quoi, Messieurs, l'Infini personnellement uni au fini, la substance incréée à la substance créée, la nature divine à la nature humaine! Dieu et l'homme ne faisant qu'une seule et même personne, la Divinité agissant par l'humanité, comme l'âme agit par le corps, l'humanité embrassant la Divinité par le lien le plus étroit et le plus intime qui se puisse imaginer! quel abîme pour la raison de l'homme! Comprenez-vous bien ce qu'il fallait de certitude à l'intelligence humaine pour se soumettre à un mystère qui soulevait toutes ses répugnances, qui paraissait même contredire ses principes? L'idée de Dieu, l'idée de l'Infini, telle qu'elle est conçue par l'esprit humain, ne semblait-elle pas devoir porter les hommes à rejeter un tel dogme, partant à refuser au Christ l'hommage de l'adoration? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, quel motif y avait-il pour l'esprit humain de lui rendre le culte suprême qui n'appartient qu'à Dieu? Ne dites pas que les

hommes ont bien transporté pendant des siècles ce culte suprême à des choses créées, et que, par suite, il ne serait pas étonnant qu'ils pussent adorer en Jésus-Christ une créature au lieu du Créateur; car c'est là, précisément, ce qui prouve d'une manière invincible la divinité de Jésus-Christ. Que les hommes aient adoré des idoles, alors qu'ils ne possédaient pas l'idée du vrai Dieu, cela n'est pas surprenant; mais que les hommes adorent Jésus-Christ, depuis qu'ils possèdent l'idée du vrai Dieu, et parce qu'ils la possèdent, voilà qui ne s'explique point si Jésus-Christ n'est pas Dieu. Je comprends qu'un tel peuple, qui n'a plus qu'une idée confuse, incomplète ou fautive de la Divinité, ait pu ou puisse encore adorer des créatures; mais ce que je ne comprendrais pas, et ce qui serait incompréhensible si Jésus-Christ n'était pas Dieu, c'est que, pendant dix-huit siècles, l'esprit humain, à côté d'une notion claire, exacte et précise de la Divinité, eût pu néanmoins, et en dépit même de cette connaissance, adorer un homme qui ne serait pas Dieu. Ce que je ne comprendrais pas, et ce qui serait incompréhensible si Jésus-Christ n'était pas Dieu, c'est qu'une adora-

tion mille fois plus monstrueuse dans ce cas que le culte des idoles eût pu avoir la vertu et le privilège de répandre et de conserver parmi les hommes l'idée du vrai Dieu. Car c'est dans ces termes que la question se pose pour tout homme qui réfléchit. Avant Jésus-Christ, le monde païen adorait les idoles et ignorait le vrai Dieu; depuis Jésus-Christ, le monde, j'entends le monde civilisé, connaît le vrai Dieu et adore Jésus-Christ. Donc, Jésus-Christ est Dieu, ou bien il faut admettre que la connaissance du vrai Dieu a engendré une idolâtrie telle que l'ignorance du vrai Dieu n'avait su en produire.

Que vous semble, Messieurs, de cette dernière conclusion? Est-elle admissible? La vérité a-t-elle des conséquences plus funestes que l'erreur? Mais alors que devient la vérité? que devient la Divinité elle-même? Donc, si malgré les répugnances de l'esprit et la révolte des sens, l'humanité, connaissant le vrai Dieu, a voué au Christ un culte d'adoration universel et permanent, il s'ensuit que Jésus-Christ est l'Homme-Dieu.

Mais, Messieurs, si, humainement parlant, l'adoration de Jésus-Christ devait échouer contre la révolte des sens et les répugnances

de l'esprit, elle ne rencontrait pas un moindre obstacle de la part du cœur. Et, ici, je n'entends point parler uniquement des passions mauvaises qui s'agitent dans l'âme humaine. Sans doute, l'orgueil de l'homme devait se roidir contre l'adoration d'un crucifié. Eh quoi ! il en coûte déjà à l'orgueil de se plier à l'idée d'un Dieu immense, infini, éternel, de ployer le genou devant cette toute-puissance qui s'est jouée dans la création des êtres, devant cette sagesse souveraine qui éclate dans le gouvernement du monde, devant cette inépuisable bonté qui s'épanche sur toutes les créatures ; tant il répugne à l'homme de reconnaître une supériorité quelconque, de rendre à Dieu l'hommage de l'humilité, lors même que Dieu se manifeste à lui dans l'immensité de ses œuvres, avec le prestige de sa puissance et l'éclat de sa gloire. Que sera-ce d'adorer un Dieu fait homme, un Dieu humilié, anéanti, crucifié ? Est-il possible de concevoir quelque chose de plus accablant pour l'orgueil humain ? Et pourtant l'orgueil de l'homme s'est mis à deux genoux aux pieds d'un crucifié. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, cela est-il explicable ? Que dis-je ? C'est précisément

après s'être abaissé aux pieds de ce crucifié que l'homme s'est redressé avec une noble fierté; c'est à partir de cette humiliation profonde, et depuis ce moment-là seulement, qu'il a eu conscience de son élévation et de sa dignité. Encore une fois, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, cela est-il explicable?

Vous me direz sans doute : l'orgueil de l'homme a bien pu se plier au culte des idoles, et, par suite, il ne serait pas étonnant qu'en se mettant aux pieds de Jésus-Christ il eût ployé le genou devant une simple créature. Un mot de réponse suffit pour détruire l'objection. En adorant les idoles, l'homme s'adorait lui-même, il se prosternait devant l'œuvre de ses mains. L'idolâtrie était la plus haute satisfaction de l'orgueil. Au contraire, Jésus-Christ s'est imposé à l'humanité, il lui a prescrit le culte de sa personne, malgré l'orgueil humain et en dépit même de cet orgueil. « Il faut, disait-il, que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (1). » Donc, si l'orgueil de l'homme s'est soumis à l'adoration d'un crucifié, ce crucifié est Dieu, ou bien une

(1) S. Jean; v, 23.

telle adoration est un prodige d'extravagance, une inconcevable folie. Mais si l'orgueil a dû s'insurger contre le culte de Jésus-Christ, que dire de l'avarice, de l'ambition, de la volupté? Toutes ces passions n'étaient-elles pas intéressées à se soulever, à se coaliser contre la divinité de Jésus-Christ? L'avarice, pour se dispenser d'immoler à un Dieu crucifié cet amour de l'or qui la possède? L'ambition, pour ne pas être obligée de renoncer à cette soif insatiable d'honneurs et de dignités qui la dévore? La volupté, afin de se soustraire au sacrifice des instincts qui la flattent, des penchants qui l'asservissent et l'entraînent? Que pensez-vous de cette insurrection des passions humaines contre l'adoration de Jésus-Christ? Était-ce bien assez de se montrer en face d'elles, suspendu sur une croix entre le ciel et la terre, pour étouffer ce cri formidable de la révolte? Quoi! pendant quatre mille ans, l'avarice, l'ambition, la volupté se seront refusées à reconnaître le vrai Dieu, pour échapper au joug de sa loi, et la volupté, l'ambition, l'avarice tomberont aux pieds d'un crucifié pour l'adorer, pour s'immoler à lui, pour admettre son autorité et

pratiquer ses préceptes! Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, cela est-il explicable? Ah! je comprends que les passions humaines se soient soumises au culte des idoles : le culte des idoles les favorisait, les consacrait, les divinisait; mais le culte de Jésus-Christ les heurtait de front, en les combattant sans relâche, ni trêve possible. Donc, si, malgré les passions intéressées à repousser sa divinité, Jésus-Christ a pu se faire adorer par le monde civilisé, il s'ensuit que Jésus-Christ est Dieu, ou bien cette adoration générale et perpétuelle est un phénomène inexplicable, un effet sans cause; et alors la logique n'a plus de règles, le sens commun devient la folie, l'humanité est en proie à une illusion fatale, à une hallucination sans nom et sans issue.

Il y a plus, Messieurs : non seulement l'adoration de Jésus-Christ, humainement parlant, choquait les sens, révoltait la raison, accablait l'orgueil, soulevait les passions, mais encore elle trouvait un obstacle invincible jusque dans les plus nobles aspirations du cœur, dans le sentiment même de la vertu, dans ce fonds de piété dont les hommes ne peuvent jamais se dessaisir en-

tièrement. Et, en effet, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, qu'y avait-il de plus impie que de l'adorer comme le Dieu tout-puissant et infini? Pour peu qu'il lui restât au cœur une étincelle de piété, l'humanité ne devait-elle pas s'épouvanter d'un tel crime? Disons-le sans détour, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le mahométisme serait un chef-d'œuvre de piété en comparaison du christianisme; car enfin, Mahomet n'a pas été adoré comme Dieu par ses sectateurs. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le paganisme lui-même serait moins impie que la religion chrétienne; car, après tout, les païens, du moins en général, plaçaient au-dessus de leurs idoles une divinité supérieure, qui gouvernait le monde avec le concours des dieux subalternes; au contraire, pendant dix-huit siècles de christianisme, trois cents millions d'hommes n'ont cessé d'adorer Jésus-Christ comme le Dieu tout-puissant, éternel et infini. Donc, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le christianisme serait la plus haute impiété. Et c'est la plus haute impiété qui aurait produit la plus haute piété? C'est de cette impiété, la plus monstrueuse qui fût jamais, que seraient sortis l'héroïsme de l'humilité,

l'héroïsme de la chasteté, l'héroïsme de la charité? C'est cette colossale idolâtrie qui aurait engendré dix-huit siècles de foi, de dévouement, d'abnégation, d'honneur, de générosité, de science, de lumières, de progrès, de civilisation, de dignité, de perfection morale? Et ce ne serait point là le scandale de la Providence? Et si Dieu avait pu permettre que de cet abîme d'iniquité sortit un monde de vertus, il serait encore possible de prononcer le mot de vérité, de vertu, le nom de Dieu lui-même? Non, non, tant de folie m'atterre, tant de scandale m'épouvante, la vérité est, la vertu est, Dieu est, donc Jésus-Christ est Dieu.

Car, remarquez bien, Messieurs, est-il dans l'ordre métaphysique, dans l'ordre physique, dans l'ordre moral, une vérité quelconque qui se présente à l'esprit humain avec un enchaînement de preuves aussi imposantes que la divinité de Jésus-Christ? Jésus-Christ est né en Dieu, car, avant de naître, il a vécu en Dieu pendant quatre mille ans dans la mémoire des hommes. Jésus-Christ a parlé en Dieu, car, seul entre tous les hommes, il a parlé en son propre nom, seul il a parlé à tous les hommes, seul

il s'est dit Dieu. Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre physique, car sa souveraineté sur la nature a triomphé de la substance même des corps et des lois qui les régissent. Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre intellectuel, parce que sa puissance prophétique a embrassé le passé, le présent et l'avenir dans l'unité d'une seule et même intuition. Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre moral, parce que son cœur était doué d'une force d'abnégation divine, d'une force de dilatation et d'expansion divine. Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social, parce que, sans recourir aux moyens humains, ni à la science, ni à la force, ni aux passions, il a su fonder une société religieuse victorieuse du temps et de l'espace, des hommes et des choses. Après avoir ainsi vécu en Dieu, Jésus-Christ est mort en Dieu, parce qu'il a prédit avec une certitude divine la mort la plus incertaine, qu'il a choisi avec une liberté divine la mort la plus ignominieuse, qu'il a souffert avec une patience divine la mort la plus cruelle. Jésus-Christ est ressuscité en Dieu, parce qu'il est sorti du tombeau, comme il l'avait prédit, par sa puissance et sa vertu propre. Enfin,

après être né en Dieu, après avoir parlé en Dieu et agi en Dieu, après être mort en Dieu et ressuscité en Dieu, Jésus-Christ règne en Dieu dans le monde. Il règne en Dieu sur les intelligences par une foi mystérieuse et inébranlable; il règne en Dieu sur les cœurs par un amour dont la profondeur a su égaler l'étendue et la durée; il règne en Dieu sur les âmes par un culte d'adoration universelle et perpétuelle. Donc il faut douter de tout, il faut désespérer de tout, il faut tout nier, ou bien, s'il est sous le ciel une vérité certaine, éclatante, incontestable, c'est que Jésus-Christ est Dieu. C'est ma dernière conclusion.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE BIOGRAPHIQUE.	I
DISCOURS PRÉLIMINAIRE. — Sur l'attente d'un libérateur parmi les nations.	v
PREMIÈRE CONFÉRENCE. — Jésus-Christ né en Dieu.	1
DEUXIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ a parlé en Dieu.	17
TROISIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre physique.	37
QUATRIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre intellectuel.	59
CINQUIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre moral.	83
SIXIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social.	103
SEPTIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social (suite).	121
HUITIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ est mort en Dieu.	145
NEUVIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ est ressuscité en Dieu.	167

DIXIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ règne en Dieu sur les intelligences par la foi.	187
ONZIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ règne en Dieu sur les cœurs par l'amour.	209
DOUZIÈME CONFÉRENCE. — Jésus-Christ règne en Dieu sur les âmes par le culte.	233